This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

REP F. 12635
~~J/A 1831 A.1~~

UN

MARTYR D'AMOUR

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

AVENTURES DE RAYMOND ROCHERAY, 2 vol.	6 fr.	»»
LA BARONNE AMALTI, 1 vol.	3	»»
LE CRIME DE JEAN MALORY, 1 vol . . .	3	»»
HENRIETTE, 1 vol	3	»»
JEAN LE GUEUX, 1 vol	3	»»
LE PRINCE POGOUTZINE, 1 vol	3	»»
LA PETITE SŒUR, 1 vol	3	»»
LE ROMAN DE DELPTUNE, 1 vol	3	»»
UNE FEMME DU MONDE, 1 vol	1	»»

LE MINISTÈRE DE M. DE MARTIGNAC
1 vol. in-8°, prix : 6 fr.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

Louis ROUSSET
VOIRON (Isère)

UN MARTYR D'AMOUR

PAR

ERNEST DAUDET

E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1878

Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 MAR 1969
OF OXFORD
LIBRARY

A MON AMI

LUCIEN BIART

UN

MARTYR D'AMOUR

I

Toute cette partie de la Provence qui s'étend entre Fréjus et Toulon est admirable. Pour s'en convaincre, il suffit d'avoir parcouru la route montagneuse et boisée qui va du Luc à Saint-Tropez.

Le Luc est une station du chemin de fer de la Méditerranée où s'arrêtent, pour prendre la diligence, les voyageurs à destination de Saint-Tropez. Entre la station et la mer, on parcourt environ quarante kilomètres, au milieu d'immenses forêts de chênes-lièges, de châtaigniers qui couvrent tous

les sommets de ce qu'on appelle dans le pays la chaînes des Maures. Après avoir franchi plusieurs torrents qui descendent de ces montagnes, traversé les gorges profondes que forment leurs escarpements, on trouve, à moitié chemin, un bourg nommé la Garde-Freinet, perché comme un nid d'aigle, au sommet d'une colline aux flancs crevassés et bouleversés. Un peu plus loin, on traverse un autre village, Cogolin, placé sur la route d'Hyères, d'où l'on arrive rapidement à Saint-Tropez.

Le voyageur qui parcourt pour la première fois cette contrée, que de longtemps les voies ferrées ne traverseront pas, tant sont grandes et nombreuses les difficultés que les ingénieurs devront vaincre, ne peut s'empêcher d'admirer la végétation puissante de ce coin solitaire et sauvage qui fait rêver aux Thébaïdes où les Pères de l'Église allaient chercher le repos.

L'Auvergne, l'Ardèche, la Lozère offrent quelques sites semblables. Mais, le soleil n'y étant pas aussi chaud qu'en Provence, le sol n'y a pas la même fertilité. Dans la contrée dont nous parlons,

on trouve des aloès et des palmiers plantés en pleine terre, ce qui donne au paysage un aspect étrange et saisissant.

Sauf quelques villages disséminés dans la montagne, les habitations sont rares. Pas de riantes villas, pas de châteaux somptueux. Ici, une vieille tour sarrasine ; là, quelques cabanes de bûcherons et de charbonniers perdues au sein des bois dont le feuillage les dérobe aux regards, et c'est tout.

En approchant de Saint-Tropez, c'est-à-dire de la mer, le pays prend une physionomie plus reposée. C'est la plaine avec ses splendeurs culturales, consistant en oliviers, en mûriers, en vignes, en châtaigniers, en blés, en pins de toutes les formes, empruntant à la variété des arbres et des plantes la riante physionomie d'un paysage grec.

Longtemps on marche dans cette plaine sans que rien puisse faire deviner le voisinage de la mer, sinon les odeurs salines dont l'atmosphère est imprégnée. Tout à coup, au détour d'un chemin, derrière un long rideau de cyprès, au pied du cap de la Moutte, on découvre Saint-Tropez, dont les maisons aux murs noircis par le temps se

baignent dans la Méditerranée. Cette petite ville est construite à l'une des pointes du golfe qui porte son nom. Si l'on s'avance jusqu'à l'extrémité de la jetée qui protége la rade contre les vents, on a, en face de soi, l'autre pointe du golfe, visible dans le jour à l'œil nu, et qu'on devine le soir à son phare lumineux ; à gauche, la côte, qui forme un demi cercle coupé çà et là par plusieurs villages, tels que Saint-Maxime et Saint-Raphaël ; à droite, la pleine mer.

Ainsi, du côté des terres, c'est un paysage vigoureux, où la couleur jaunâtre de quelques rocs pelés ressort énergiquement sur les masses brunes des pins qui en couvrent la base. Du côté de la mer, c'est l'immensité profonde, sans limite, formée par cette vaste nappe d'eau qui va se fondre dans l'azur du ciel. Sous les chauds rayons d'un soleil éblouissant ou sous la lumière des splendides nuits de la Provence, ce paysage accidenté, capricieux, sauvage, s'étale avec une incomparable grandeur. Tel on rêve l'Orient. Au bord de la mer bleue dont les flots ont baigné le Bosphore, le rêve est bien près de la réalité.

Il y a quelques années, on trouvait, en sortant de Saint-Tropez par la route qui suit la côte et regarde la pleine mer, une maison séparée du rivage par un grand jardin seulement. Qu'on eût planté des arbres, dessiné des pelouses, fait pousser des fleurs sur cette plage sablonneuse, on ne pouvait se l'expliquer qu'en songeant aux miracles que peut accomplir le génie humain allié à l'argent.

La maison était spacieuse, commode, simple, divisée en deux parties, l'une consacrée à l'habitation des maîtres, l'autre servant de demeure au fermier qui exploitait les terres dépendant de la propriété. La ferme était toujours animée, bruyante. La maison principale, au contraire, semblait vouée à la solitude, au silence. A l'époque où commence ce récit, il y avait douze ans que personne ne l'avait habitée.

Au mois de mai 185..., un matin, les croisées furent ouvertes bruyamment. Plusieurs ouvriers envahirent toutes les chambres. On donnait de l'air, on changeait les papiers moisis qui couvraient les murs, on secouait les tapis, on battait les meubles. Le fermier, nommé Cassinel, prési-

dait à ces préparatifs et veillait avec sollicitude à ce que rien ne fût négligé pour faire disparaître les traces malsaines que le temps laisse après lui dans une maison déserte.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, une voiture de voyage qui venait directement de Toulon, — car le chemin de fer ne desservait pas encore la station du Luc, — s'arrêta devant la maison. Une femme descendit de cette voiture. Quoiqu'elle eût dépassé la quarantaine, on devinait à son visage resté jeune et séduisant, qu'elle était de ces créatures aux pieds desquelles le monde s'est courbé, que le temps, la douleur ne frappent qu'à regret, comme s'ils redoutaient de détruire leur beauté. Mais il était également facile de voir qu'elle avait beaucoup souffert, car les traits de son visage portaient l'empreinte d'une tristesse mortelle.

Ses vêtements étaient modestes, de couleur sombre. Mais l'aisance avec laquelle elle les portait, aussi bien que certains détails de toilette, révélaient une personne riche, accoutumée au bien-être. La présence auprès d'elle d'une femme

de chambre et d'un domestique en livrée suffisait pour dissiper tous les doutes à cet égard.

Elle se dirigea vers la grille. Elle allait sonner lorsqu'une paysanne, vêtue avec l'élégance proverbiale des Provençales, sortit de la ferme en toute hâte et vînt ouvrir. Sans doute la voyageuse s'attendait à trouver un autre visage que celui de cette jeune fille, car elle parut désappointée. De son côté, celle-ci semblait demander qu'on l'interrogeât, avant de laisser le passage libre. L'inconnue comprit son hésitation.

— Je suis madame Vergniaud, dit-elle. En même temps elle fit un pas dans la cour.

— Je m'en doutais bien, madame, répondit la jeune fille en s'écartant avec respect. Nous vous attendons depuis hier. Tout est prêt pour recevoir madame ; ses ordres ont été suivis.

En disant ces mots, elle marcha vers la maison d'habitation et ouvrit un salon au rez-de-chaussée, où madame Vergniaud entra devant elle.

— Vous êtes sans doute Sidonie Cassinel, la fille du fermier ?

— Oui, madame.

— Il nous eût été difficile de nous reconnaître, mon enfant. Voilà douze ans que je ne suis venue ici. Vous en aviez cinq à peine. Où est Cassinel ?

— Mon père est allé à votre rencontre, madame. Mais, sans doute, il aura pris par la route, tandis que vous êtes arrivée par les bois.

— Eh bien, en l'attendant, montrez à mes gens leurs chambres et les êtres de la maison qu'ils ne connaissent pas. Puis veillez à ce qu'on paye le postillon qui m'a conduite ici. Dès que votre père viendra, vous me l'enverrez. Allez, mon enfant.

Et, d'un geste affectueux, madame Vergniaud congédia Sidonie.

Elle resta seule. Sans quitter le fauteuil sur lequel elle s'était assise, elle se mit à tout examiner autour d'elle. Ce salon avait été élégant. Mais les meubles, quelque soin qu'on eût pris d'eux, portaient cette empreinte poussiéreuse qui frappe les objets d'une maison délaissée. Les housses qu'on avait enlevées le matin laissaient à découvert des chaises, des fauteuils dont l'étoffe était éraillée, la couleur fanée en maints endroits. Aux murs, on voyait accrochés quelques portraits

de famille et le sien en costume de druidesse. Ce portrait datait de vingt ans. Madame Vergniaud y était representée dans tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté. En le regardant, elle poussa un soupir ; puis, se levant, elle vint devant l'une des croisées regarder le jardin.

Là, du moins, rien n'indiquait une demeure abandonnée. Une main soigneuse n'avait jamais cessé de cultiver les fleurs, d'entretenir les plates-bandes, de ratisser les allées, d'arroser la pelouse qui s'étendait devant la maison.

— Comme nous aurions été heureux tous les deux ici ! murmura-t-elle.

Elle allait peut-être continuer son monologue, lorsque tout à coup Cassinel, son fermier, se présenta. C'était un paysan au visage intelligent, ouvert, dans la force de l'âge et de la santé.

— Ah ! madame, s'écria-t-il avec effusion, quelle joie de vous revoir après douze ans !

— Oui, douze ans, tout autant, répondit-elle. Comme cela a passé !

Il y eut un silence. Elle reprit :

— J'ai vu votre fille. C'est une belle personne.

— Elle a poussé, et vous êtes bien bonne, madame, de l'avoir remarquée. Mais M. Séverin, n'est-il pas arrivé avec madame ?

A cette question, madame Vergniaud tressaillit.

— Mon fils ! je vous défends de me parler de lui. Personne ici, personne, entendez-le bien, ne doit prononcer son nom devant moi.

Cassinel fut stupéfait. Le jeune homme dont on lui parlait en ces termes, il l'avait vu naître, il l'aimait comme il avait aimé le père. Les paroles de madame Vergniaud l'impressionnèrent douloureusement. Mais il se garda bien d'interroger celle-ci. Il y eut donc un moment d'embarras. Madame Vergniaud sembla ne pas s'en apercevoir.

— Je sais par votre fille que tous mes ordres ont été exécutés, dit-elle.

— Oui, madame, la maison a été réparée, rendue habitable autant que possible. Mais...

Madame Vergniaud jeta un regard autour d'elle.

— Oui, tout cela est bien vermoulu. Mais je vais écrire à Paris. Il faut que ces meubles soient changés. J'ai besoin de trouver ici mes habitudes.

Je viens très-probablement m'y installer d'une manière définitive.

Cassinel regarda sa maîtresse avec une surprise mêlée de joie, sans bien comprendre par quel caprice elle choisissait une aussi modeste demeure, alors qu'elle possédait une vaste propriété dans le Poitou.

Elle devina ce qui se passait dans l'esprit du fermier.

— Mes paroles vous étonnent, continua-t-elle. Un mot fera cesser votre étonnement, et ce mot, mon cher Cassinel, j'ai assez de confiance en vous pour vous le dire. J'ai eu de très-grands chagrins dans ces derniers temps, des peines de cœur irréparables. Je suis venue ici, parce que j'ai besoin de repos, de solitude, parce que je ne veux plus voir personne. Comprenez-vous ?

Cassinel s'inclina, bien que son visage indiquât clairement que l'explication qu'il venait d'entendre lui semblait encore assez mystérieuse.

— Mais, votre fils, madame, s'écria-t-il tout à coup, sa place devrait être en ce moment à côté de vous. C'est à lui qu'il appartient de vous consoler,

— Mon fils ! Et si c'était lui qui fût la cause de mes douleurs !

— Un si brave cœur !

— Assez, Cassinel, assez. Je vous ai prié de ne jamais m'en parler. Ne m'obligez pas à vous le rappeler.

La gravité avec laquelle ces mots furent prononcés arrêta les questions de Cassinel. Il se contenta de répondre à celles de sa maîtresse qui sembla prendre plaisir à l'interroger, comme pour lui faire oublier ce qui venait de se passer.

— Y a-t-il eu des changements dans le pays, depuis douze ans ? demanda-t-elle.

— Aucun, madame. Puis, se reprenant : Je me trompe, cependant. Le château de la Suze a été acheté par un Anglais qui est venu s'installer dans le pays, peu après votre départ, et qui, depuis, a marié sa fille avec un jeune homme d'Aix. Mais ce sont des gens bien singuliers. Ils n'ont aucune relation dans le pays. Seul, le mari se plaît à faire quelque bien. Quant aux autres, c'est à peine si on les voit ; ils ne sortent que le soir. Et puis,

ce sont des païens. Ils ne mettent jamais les pieds à l'église.

— S'ils sont protestants, cela n'est pas surprenant.

— Non, Madame. Ils sont catholiques. Ils ont été mariés à la cathédrale d'Aix.

— Eh bien, ils préfèrent prier chez eux. Je suivrai leur exemple, je vous en préviens immédiatement, Cassinel, afin que vous m'évitiez les visites du curé ou les bavardages que pourra faire naître mon absence à l'église, si elle est remarquée. D'ailleurs, on me verra fort peu.

De plus en plus intrigué par la singularité de confidences semblables, Cassinel ne savait plus que répondre. Fort heureusement, madame Vergniaud fit cesser son embarras en l'engageant à se retirer. Il obéit.

Dans la soirée de ce jour madame Vergniaud, ayant réparé le désordre de sa toilette, s'étant reposée des fatigues de son long voyage, fût prise de cette affreuse languitude qui succède ordinairement, chez certains individus, à une vive agitation. Des puissantes distractions de la

route, elle était tombée dans un calme profond. Dans cette maison où elle revenait après douze ans d'absence, elle n'avait pas eu le temps de se créer encore des habitudes. Elle y était dépaysée, comme étrangère. Autour d'elle, ses gens achevaient de vider les malles, de compléter son installation.

Livrée à de sombres préoccupations, elle passait d'une chambre dans une autre, donnant d'une voix dolente et distraite des ordres auxquels son esprit restait indifférent. Pas un coin de sa demeure qui ne fût encore encombré par des paquets ou des meubles qui n'avaient pas trouvé leur place définitive. Elle erra longtemps ainsi, énervée, livrée à un de ces malaises qui n'ont d'autre remède que le sommeil. Mais elle sentait que ses paupières refuseraient de se clore. Elle avait besoin de rafraîchir son front dans l'air pur du soir.

Elle descendit dans son jardin. Elle en parcourut les allées, respirant avec délices la saine odeur des lilas et du buis. Sur sa tête, le ciel, éclairé par ces pâles et blanches lueurs qui font

le charme des nuits du Midi, resplendissait d'une inaltérable pureté. Le silence solennel de la nature n'était troublé que par le sourd murmure de la mer.

Un long soupir sortit de sa poitrine. Pour la première fois, depuis bien des jours, elle ressentit une émotion que la douleur n'avait pas fait naître.

Elle arriva ainsi jusqu'au mur qui fermait la propriété du côté de la mer. La porte pratiquée dans ce mur était ouverte. Elle en franchit le seuil et se trouva sur le rivage.

Vue de cet endroit, la Méditerranée n'a pas de limites. De quelque côté que madame Vergniaud tournât son regard, aussi loin qu'il pouvait aller, elle ne voyait rien que l'onde azurée, bercée par la brise, dans son grand lit, et dont les vagues écumeuses venaient lécher les pentes sablonneuses de la plage. A la surface de l'eau, brillaient des milliers d'étincelles semblables à des étoiles, comme si celles qui scintillaient au firmament eussent pris plaisir à se refléter dans ce vaste et mouvant miroir.

Séduite par ce spectacle, madame Vergniaud marcha longtemps. Puis, elle s'assit sur la plage, livrée à des réflexions qui sans doute devaient être douloureuses, car elles lui arrachèrent d'abord des larmes silencieuses, puis des sanglots.

Tout à coup, elle sentit une main se poser sur son épaule, elle entendit une voix douce et ferme à la fois prononcer ces mots :

— Vous souffrez, madame ?

Elle se retourna vivement. Debout devant elle, se trouvait une femme qui lui parut jeune et belle. Surprise, troublée par cette soudaine apparition, elle ne trouva pas un mot à lui répondre. L'inconnue reprit :

— Je suis la fille de M. Archibald Clamorgan, le propriétaire du château de la Suze. Je me nomme Léa Faverney. Je viens souvent ici, le soir, et jamais je n'y rencontre âme qui vive. Ne soyez donc pas surprise, Madame, si vos sanglots m'ont arrêtée près de vous, et si je vous ai adressé la parole. Ai-je été indiscrète ? Dites-le, et je me retire.

Madame Vergniaud s'était un peu remise de son émotion.

— Il n'y a pas d'indiscrétion à tendre la main à ceux qui souffrent, répondit-elle, lorsqu'une vaine curiosité ne dicte pas ce bon mouvement. Mais vous devez savoir, madame, qu'il est des âmes froissées et meurtries qui pleurent en silence, qui souffriraient d'inspirer de la pitié. J'ai eu tort de me croire seule. Mais je vous remercie de vos bonnes paroles.

Ayant ainsi parlé, madame Vergniaud se leva, salua madame Faverney et fit un pas pour se retirer, bien qu'elle éprouvât, au fond de son cœur, un commencement de sympathie pour cette jeune femme dont Cassinel lui avait dit un mot, et qui lui avait parlé si discrètement.

— Pourquoi me fuir? s'écria celle-ci. Je ne vous connais pas, mais je vous devine. Vous êtes madame Vergniaud. Depuis quelques jours, vous êtes attendue. Je le savais, et plusieurs fois, depuis que j'ai connu votre prochaine arrivée, j'ai pensé à vous. Je vis seule, isolée ici, sans amitié ; j'avais espéré trouver en vous, je n'ose

dire une amie, mais une compagne. Vous me comprendrez, si vous croyez aux pressentiments.

— Oui, j'y crois, murmura madame Vergniaud en levant les yeux vers le ciel.

— Vous devinez alors quels sentiments s'agitent en moi. Je m'étais dit qu'il serait peut-être inconvenant de me présenter dans votre maison, mais j'avais compté sur le hasard d'une rencontre. Ce hasard s'est produit ; me voilà en face de vous que je désirais connaître. Eh bien, ne me fuyez pas. Je sais qu'il est des douleurs orgueilleuses qui ne veulent pas de soulagement d'autrui. Mais j'ai été entraînée vers vous par un mouvement irrésistible que je vous supplie de pardonner.

Cela fut si bien dit que madame Vergniaud tendit spontanément la main à Léa Faverney.

— Vous êtes charmante, fit-elle avec un accent de tendresse qui émut celle-ci. Mais, croyez-moi, si vous cherchez une amie, ne venez pas vers moi qui suis vieille, aigrie, désillusionnée. Ma vie est finie, la vôtre commence. Vous êtes jeune,

belle; vous devez être aimée. Moi, personne ne m'aime plus.

— Je vous aimerai ! s'écria Léa.

Madame Vergniaud secoua la tête avec tristesse.

— Savez-vous seulement si je suis digne de l'amitié que vous m'offrez ? Connaissez-vous mon caractère, mon passé ?

— Je crois les connaître.

— On vous a donc parlé de moi ?

— Beaucoup. Mon mari a habité Paris, et lorsque mon père a acheté le château de la Suze, Henri, ayant appris que vous aviez des propriétés dans ce pays, m'a raconté ce qu'il savait de votre vie.

— Ce que tout le monde en dit, sans doute, fit amèrement madame Vergniaud ; et malgré cela vous m'estimez ?

— Pourquoi ne vous estimerais-je pas ? On m'a dit que vous aviez été beaucoup aimée, que vous aviez cédé à vos passions, sans souci de votre renommée, mais que jusque dans vos plus grands égarements, vous aviez été sincère !

— Que vous a-t-on dit encore ? demanda madame Vergniaud.

— On m'a dit que, de vos premières amours, il vous était resté un fils ; que vous l'aviez soigneusement fait élever ; que, plus tard, vous l'avez éloigné de vous, parce que, contrairement à vos idées, il a voulu devenir prêtre.

Madame Vergniaud baissa la tête. Si, en ce moment, Léa avait pu voir son visage, elle y aurait vu couler des larmes silencieuses, arrachées à la mère délaissée, par le souvenir qui venait de lui être rappelé.

— Vous ne me blâmez pas d'avoir cessé de voir mon fils ? demanda doucement madame Vergniaud.

— Je n'ai pas le bonheur d'être mère, répondit Léa, je ne sais ce que je ferais si je me trouvais dans une situation semblable à la vôtre. Mais il me semble que si j'avais un fils et qu'il mentît à mes espérances, en persistant, malgré ma volonté, à suivre une carrière contraire à mes goûts, je n'hésiterais pas à mettre entre lui et moi une barrière infranchissable. Je ne saurais donc blâmer la conduite que vous avez tenue.

— N'est-ce pas, s'écria madame Vergniaud,

que mon fils me devait obéissance, que ma volonté ne devait pas fléchir devant la sienne ?

Léa répondit affirmativement.

— Les enfants sont ingrats, continua tristement madame Vergniaud.

Il y eut un moment de silence. Madame Vergniaud semblait s'abandonner à une sombre rêverie, tandis qu'en face d'elle, Léa se tenait immobile, n'osant provoquer la confidence d'un secret qu'elle brûlait cependant de connaître. Elle avait appris dans son ensemble l'histoire de madame Vergniaud ; mais elle en ignorait les détails. Elle aurait voulu savoir par quelles circonstances celle-ci avait été conduite à renier son fils.

Elle n'osa cependant l'interroger. Remettant à une heure plus propice les questions qu'elle se proposait de lui adresser, elle essaya de changer le cours de l'entretien.

— Comptez-vous demeurer longtemps dans ce pays ? demanda-t-elle.

— Mon désir est de ne plus le quitter. Ma vie est désormais détruite. Je sens qu'elle ne se prolongera pas longtemps. Je suis frappée mortelle-

ment, et je suis venue ici chercher la solitude, le repos qui conviennent à une âme agonisante.

— Vous avez tort de désespérer, dit Léa, désireuse de prodiguer des consolations à ce cœur meurtri. Votre fils vous reviendra. Il comprendra ce qu'il doit à sa mère.

— Il est perdu pour moi. N'est-il pas prêtre aujourd'hui, c'est-à-dire lié à l'Église par des vœux irrévocables ? N'est-il pas depuis peu au séminaire des Missions-Étrangères ? Ne doit-il pas partir dans quelques mois, afin d'aller tenter, de l'autre côté des mers, la conversion des tribus sauvages ? L'Église catholique tue, dans le cœur de ceux qui se consacrent à son service, l'amour de la famille. Entre le sacerdoce et moi, mon fils n'a pas hésité. Il m'a sacrifiée. Je n'ai plus d'enfant !

En disant ces mots avec amertume, elle versait de nouveau des larmes qui, cette fois, n'échappèrent pas au regard de Léa Faverney.

— N'est-ce pas une religion dénaturée, reprit avec agitation madame Vergniaud, que celle qui arrache les enfants à leur mère, au nom de je ne sais quels prétendus devoirs, contrairement aux

sentiments les plus sacrés ; qui stérilise leur vie, en les vouant au célibat ; qui jette les uns dans des cloîtres sombres, les autres en pâture à des peuplades barbares ?

A ces mots, Léa prit les mains de madame Vergniaud, et, les serrant avec énergie :

— Nous sommes faites pour nous comprendre, s'écria-t-elle. Cette religion vous a pris votre fils ; à moi, elle m'a enlevé le cœur de mon mari.

— Ah ! que je vous plains ! Mais, si vous ne redoutez pas la lutte, vous devez être victorieuse. Telle que je vous vois, telle que je vous pressens, votre mari doit vous aimer.

— Il m'aime ! mais il me sacrifiera à sa religion, si je refuse de le suivre dans la voie où il est entré, et où certainement je ne le suivrai pas.

— Vous ne croyez donc pas ? demanda madame Vergniaud.

A cette question, Léa ne répondit pas sur-le-champ. Elle sembla préparer sa réponse. Puis, elle dit d'une voix ferme :

— Vous m'interrogez ? Ce que je vais vous dire vous épouvantera peut-être. Vous ne comprendrez

ni mes idées ni mon langage. Mais je n'ai pas été élevée comme tout le monde. Ma jeunesse n'a été qu'un orage; mon esprit garde encore la trace des combats qu'il a soutenus. Ne soyez donc pas surprise des paroles qui sortiront de ma bouche.

Madame Vergniaud attendait frémissante. Léa reprit :

— Je crois à une puissance surnaturelle, mais inconsciente, sinon volontairement méchante, qui mène les hommes et les choses, qui se joue de nos destinées, qui nous livre désarmés à des passions qu'elle soulève sous nos pas. Je ne puis la nier, puisqu'elle éclate à chaque instant dans la nature, dans la vie des peuples, dans l'existence individuelle de chacun de nous. Cette puissance, je la vois sans la comprendre ; je m'irrite du mystère dont elle s'environne. Mais je ne crois pas qu'elle veuille être adorée, qu'elle comprenne les hommages qui lui sont adressés sous diverses formes. Je ne crois pas qu'elle affectionne tel ou tel culte. Elle les méprise tous. Les prières des hommes ne sauraient la toucher. Elle dirige les événements au seul gré de son caprice. Elle laisse impunis

des crimes innomés. Elle est toujours du côté de l'audace, de la force, de la richesse. Elle favorise l'inégalité entre les hommes, sans donner une compensation aux moins privilégiés. Elle les arme les uns contre les autres, laisse les plus coupables agir en son nom et commettre tous les jours des monstruosités que consacre son inertie. Cette puissance, elle a trouvé son expression la plus complète dans le christianisme qui, après avoir été un libérateur, parce que l'heure de la liberté avait sonné, est devenu un tyran lorsque la liberté a été comprimée. Non, je ne crois pas au Dieu dont les religions me parlent, tel qu'elles me le présentent. Elles me disent de le craindre, de l'aimer. Comment allier l'amour et la crainte? Ce n'est pas lui que je redoute, mais la fatalité; car j'appelle de ce nom l'inertie avec laquelle il laisse triompher les méchants et s'accomplir les événements les plus effroyables. Ne pouvant lui donner l'amour qu'on réclame pour lui, je n'éprouve d'autre besoin que celui de ma propre estime. Je n'ai d'autre culte que celui de l'honneur.

Ce langage dans la bouche de Léa frappa vive-

ment madame Vergniaud. N'ayant pas su résister à ses passions, obligée de trouver vis-à-vis d'elle-même une excuse à sa conduite, elle n'avait jamais voulu chercher dans les pratiques religieuses un abri contre ses faiblesses. D'instinct, elle redoutait plus qu'elle ne la haïssait la religion catholique dans laquelle elle avait été élevée; à vrai dire, elle ne la haïssait que depuis que son fils s'était enfui de ses bras. Mais jamais elle n'avait tenté d'approfondir ses sentiments à cet égard, de descendre en elle-même pour y voir clair dans sa conscience. Ayant couru quelques dangers dans son existence aventureuse, elle avait alors répété machinalement les prières de son enfance, sans savoir bien exactement à qui elle les adressait. Qu'il fût le résultat de son indifférence ou de son ignorance, tel était l'état de son âme.

Pour la première fois, elle entendait résumées, en un langage énergique et clair, quelques-unes des idées qui avaient vaguement traversé son cerveau dans diverses circonstances de sa vie, et qui étaient chez Léa Faverney le résultat d'une éducation malsaine dont nous aurons plus tard à ra-

conter les détails. Mais, en les entendant formuler ainsi, elle les trouva exagérées, effrayantes, bonnes à jeter l'âme dans le désespoir.

— Vous ne priez donc jamais? demanda-t-elle naïvement.

— Qui prierais-je? s'écria Léa avec un mouvement d'impatience. Ah! parfois, je me sens prise du désir de croire en un Dieu aux pieds duquel je pourrais m'agenouiller, déposer mes chagrins. Oui, lorsque je suis seule au bord de la mer, lorsque j'écoute chanter les pins secoués par la brise, souvent mon cœur s'élève, cherchant le créateur de toutes ces belles choses pour lui adresser une fervente prière. Mais je ne le comprends pas, et, s'il existe, comment voir en lui le Dieu de la miséricorde et de la bonté, alors que, dans toute son œuvre, qu'elle soit l'homme ou la nature, le mal domine le bien? La mer qu'il a faite si grande, si belle, est perfide; à côté des fruits savoureux qu'il a suspendus aux arbres, d'autres renferment des poisons mortels. Les reptiles malfaisants rampent sous nos pieds. Le rossignol chante dans l'aubépine, mais l'oiseau de proie l'épie pour le

surprendre et le dévorer. Tout est ainsi dans la nature. Tout est pire dans l'âme humaine. Nos instincts sont mauvais ; la passion est au fond de nous, comme la vase au fond des lacs. Comment avoir confiance dans l'amour d'un Dieu dont le christianisme nous vante les douceurs et qui prend plaisir à nous faire souffrir, à nous torturer, en nous environnant de tentations séduisantes, mais coupables, sans nous donner des armes pour y résister.

Ces farouches paroles répondaient trop bien aux propres idées de madame Vergniaud pour qu'elle songeât à les réfuter. Cependant, une objection vint sur ses lèvres, et elle ne la retint pas.

— Mon fils m'a dit un jour que les pratiques religieuses seules peuvent nous fournir ces armes dont vous parlez.

— Oui ! c'est le langage de tous les prêtres. Mais ils devraient ajouter que ces pratiques ne nous rendent forts contre nos mauvaises passions qu'en comprimant les bonnes. Éteindre tout en nous, les chaudes et fières ardeurs, la raison, la

volonté ; faire de l'homme un être négatif, l'asservir à des pratiques puériles, bonnes seulement pour les êtres faibles, voilà leur système. J'ai trop d'orgueil pour m'y soumettre jamais.

Ayant ainsi parlé, Léa se mit à marcher du côté de la maison de madame Vergniaud. Celle-ci la suivit en silence.

— Il faut que je vous quitte, s'écria tout à coup Léa. Mais promettez-moi que nous nous reverrons. Nous devons nous comprendre. Charmons, en nous aimant, les longueurs de la solitude à laquelle nous sommes condamnées. Dites ! voulez-vous ?

— De tout mon cœur, répondit madame Vergniaud, séduite par le langage et par les manières de la jeune femme.

Elle lui tendit les deux mains. Léa s'en empara, et, par un mouvement spontané, les deux amies s'embrassèrent.

— Pour des causes que vous saurez lorsque ma vie vous sera connue, ajouta Léa, je ne pourrai vous présenter ni mon père ni mon mari ; mais nous nous rencontrerons ici, à moins qu'il ne

vous déplaise pas trop de m'ouvrir votre maison.

— Eh ! chère petite, dès à présent, ma maison vous est ouverte.

Un adieu fut encore échangé, après lequel elles se séparèrent. Léa regagna lentement le château de la Suze, qui n'est qu'à quelques minutes de Saint-Tropez, à mi-côte, et d'où elle s'échappait presque tous les jours pour aller rêver au bord de la mer. Quant à madame Vergniaud, elle trouva la petite porte de son jardin encore ouverte et put rentrer chez elle, sans qu'on se fût aperçu de son absence.

II

Charlotte Vergniand n'avait jamais été mariée. Née d'une famille honorable, mais pauvre, elle fut jetée, par des circonstances étrangères à ce récit, dans la carrière théâtrale où son talent, son esprit, sa beauté lui assurèrent des succès brillants et rapides. Il suffira de dire qu'elle fut, dès ses débuts, la plus adulée, la plus courtisée des comédiennes de Paris, pour expliquer comment elle se laissa séduire. Séverin fut le fruit de sa première faute.

Dans le monde auquel appartenait Charlotte,

des chutes du genre de celle-ci ne sont ni bruyantes ni profondes. Deux ans après la naissance de son fils, on aurait pu croire qu'il n'y avait eu aucun fâcheux événement dans sa vie. Son séducteur était mort, en lui laissant une fortune considérable, dont faisait partie la propriété de Saint-Tropez, affermée déjà à Cassinel. Quant au petit Séverin, il avait été, par les soins de ce dernier, placé en nourrice chez des paysans provençaux qui le gardèrent auprès d'eux jusqu'à l'âge de sept ans.

A ce moment, Charlotte se lassa tout à coup de la vie qu'elle menait, et daigna se rappeler qu'elle avait un fils. On la vit abandonner le théâtre, vendre son mobilier, mettre ordre à ses affaires, et disparaître un matin sans faire à personne la confidence de ses projets.

Elle avait alors vingt-cinq ans. C'était une créature un peu légère, sans force pour résister à ses passions, mais douée d'un cœur généreux, incapable d'un calcul infâme. En rompant avec le monde, en quittant Paris, elle s'assurait, à son insu, contre toute nouvelle faiblesse de son cœur, et

il était permis de penser qu'ayant eu le courage de fuir le danger, elle saurait résister à la tentation d'aller au-devant de lui. Mais on aurait tort de croire qu'il y eût eu, dans le mouvement spontané auquel elle venait de céder, quelque chose des sentiments qui avaient autrefois inspiré Madeleine et les grandes repenties. Ce n'était ni le repentir, ni le besoin de se livrer à Dieu, qui la jetaient dans une existence nouvelle. Elle n'avait eu d'autre mobile que l'amour maternel. Lui seul la poussait à changer de vie.

Elle arriva à Saint-Tropez et s'y installa, résolue à se consacrer tout entière à l'éducation de son fils. L'enfant était intelligent ; il devait être riche un jour, et Charlotte ne voulait rien négliger pour lui assurer dans le monde une grande position. Un précepteur fut appelé de Paris et chargé d'élever Séverin sous les yeux de sa mère.

Six ans s'écoulèrent ainsi, sans qu'elle manquât un seul instant aux graves devoirs qu'elle s'était imposés. Elle déploya une affection intelligente, sincère, et jamais femme honnête ne vécut plus purement que Charlotte durant cette période de sa vie.

Et cependant elle subissait, à l'insu de tous ceux qui l'approchaient, de cruelles souffrances. Accoutumée à une existence bruyante, aux aventures de la vie de théâtre, aux applaudissements, le calme dans lequel elle était tombée lui pesait lourdement. Jusqu'alors livrée à l'amour ou tout au moins à des caprices qui en revêtaient les apparences, son cœur, maintenant inoccupé, souffrait d'un malaise inexplicable, résultant du vide qui s'y était fait peu à peu. Elle ne connut qu'à moitié les douceurs de la maternité. L'amour de son enfant ne lui suffisait pas. La nature, qui lui avait donné une complexion amoureuse, un tempérament de courtisane, réclamait ses droits, et ce fut pour elle un sacrifice héroïque de vivre pendant six ans dans la solitude et la continence.

Cependant le temps, qui guérit tous les maux, même celui dont elle souffrait, l'avait peu à peu pliée à ce fardeau, et on peut penser qu'elle touchait à cet état paisible du cœur qui est le privilége, la récompense de ceux qui ont tenté de combattre leurs passions. Malheureusement, vers cette époque, une affaire importante l'appela à Paris,

Ce fut pour son malheur. Elle était encore jeune. L'amour jeta sur elle son dévolu. Elle succomba, en quelques jours, à une passion violente que le hasard fit naître sous ses pas, et se trouva presque aussitôt engagée dans des liens qu'elle n'eut pas le courage de rompre, parce qu'elle y trouva des douceurs qu'exagéra sa nature ardente et enthousiaste.

Cette aventure la ramena au théâtre. Elle y reprit une place que personne n'avait pu occuper après elle. Les triomphes qui accueillirent son retour justifièrent sa décision.

Tout cela s'était fait si rapidement, qu'elle n'avait pas eu le temps de songer à son fils. Lorsque, échappée à sa première surprise, elle ouvrit les yeux, il était trop tard pour revenir sur ses pas. Rompre une liaison à peine commencée, dans laquelle elle jouait le rôle d'une idole adorée, c'eût été se rendre odieuse après s'être compromise. Elle s'était donnée dans un élan d'amour. Le même amour la retint dans les bras d'un amant éperdu ; elle dut songer à assurer le sort de son enfant, sans vivre auprès de lui.

Elle avait confiance dans le vieux maître auquel elle l'avait confié. C'est à ce dernier qu'elle s'adressa. Elle ne lui cacha rien de la vérité, s'en remit à lui du soin de continuer l'éducation de Séverin et de lui apprendre à ne pas mépriser sa mère.

Le précepteur était un honnête homme. Il portait à son élève une vive affection. Il devint un père pour lui.

Pendant six ans, tout en poursuivant les études commencées, il le fit voyager, lui parla de sa mère comme d'une femme supérieure, complètement subjuguée par l'amour de l'art, expliquant ainsi la longue séparation qui se préparait entre madame Vergniaud et son fils. Le vieillard et l'enfant visitèrent toute l'Europe, puis ils s'embarquèrent pour l'Orient. Séverin put se livrer sans contrainte à ses instincts, qui l'entraînaient de préférence vers les études sacrées. C'était un être rêveur, contemplatif, mais enthousiaste. A Rome, il se laissa charmer par les pompes de l'Église ; à Jérusalem, il s'agenouilla, en frémissant d'émotion, sous les voûtes du saint sépulcre.

Ce fut dans cette ville qu'il eut la douleur de perdre son maître, qu'une épidémie locale emporta en quelques heures et qui, avant de mourir, lui dit ces mots :

— Mon enfant, tel que je te connais, tu es fait pour le sacerdoce. Consacre-toi à Dieu. L'Église n'aura jamais eu un apôtre plus intrépide que toi. Aime ta mère plus qu'elle ne t'a aimé. Ne lui adresse jamais un reproche. Quoi que tu apprennes d'elle, ne cesse pas de la respecter. Il ne t'appartient pas de la juger ; mais souviens-toi que, si Dieu t'appelle à son service, quelques supplications, quelques menaces qu'elle te fasse entendre, tu devras tout quitter pour obéir à la voix du ciel.

Séverin, qui avait dix-neuf ans, grava ces paroles dans son cœur. Lorsqu'il rentra en France, sa décision était irrévocablement arrêtée. Ayant débarqué à Marseille, il se rendit sur-le-champ à Saint-Tropez, d'où il écrivit à sa mère pour lui faire connaître son retour et lui demander ses ordres.

Ce n'est pas sans une vive appréhension qu'il les attendit. Séparé depuis longtemps d'elle par des

circonstances qu'il pouvait maintenant apprécier ; n'en ayant reçu que des lettres courtes et insignifiantes ; ne lui ayant jamais fait une confidence, il ne pouvait éprouver l'amour ordinaire d'un fils. Un sentiment de défiance se mêlait à son affection ; sa mère s'offrait à lui sous des traits plus sévères qu'aimables.

La réponse de madame Vergniaud ne se fit pas attendre. Elle envoyait à Séverin l'ordre de venir la rejoindre à Paris. Il partit aussitôt.

Il trouva sa mère installée à Passy, sur la lisière du bois de Boulogne, dans une petite maison où, depuis quelques mois, elle versait d'amères larmes. L'homme auquel elle avait tout sacrifié était plus jeune qu'elle. Après cinq ans d'un bonheur sans mélange, elle s'était vue victime d'une trahison odieuse. Depuis longtemps, elle était devenue pour son amant un lourd fardeau. N'ayant pas le cœur de provoquer une rupture, il se consolait, avec une femme plus jeune, de ce qu'il appelait son insupportable chaîne.

Charlotte apprit son malheur en quelques minutes, sans avoir eu le temps de s'y préparer.

L'écroulement de sa félicité fut soudain, foudroyant, terrible. Mais, en même temps, Dieu lui envoya, comme une consolation et comme un remords, le souvenir de Séverin.

C'est à ce souvenir qu'elle se rattacha, en se jurant de réparer sa faute envers son fils par l'immensité de son amour. C'est ce souvenir qui lui donna la force de supporter sa peine, dans laquelle elle vit une juste expiation de la légèreté avec laquelle elle avait oublié ses devoirs. Elle se sépara de son indigne amant, sans colère, avec dignité. Puis, elle écrivit à Séverin une lettre que, pour leur malheur à tous deux, il ne reçut pas. Cette lettre, dans laquelle Charlotte poussait un cri de souffrance et lui adressait une prière de pardon, eût permis à ce dernier de connaître le mal qui la rongeait. C'était la crainte d'avoir perdu l'estime et l'amour de son enfant. Si Séverin avait connu ce mal, il aurait rassuré sa mère. Mais il ne le connut jamais; car ce qu'elle lui avait écrit dans un moment d'expansion, elle n'osa le lui dire.

Elle le reçut avec embarras. Lui-même ne l'aborda pas sans contrainte. Un premier mouve-

ment aurait pu tout sauver. Ce premier mouvement n'ayant pas eu lieu, la défiance mutuelle subsista, quoique invisible.

D'abord, ils n'en laissèrent rien paraître. Séverin évita soigneusement toute allusion au passé. Il témoigna à sa mère un amour enthousiaste et confiant. Pour elle, heureuse et fière de retrouver son fils dans ce beau jeune homme, à l'intelligence supérieure, à l'esprit cultivé, au regard loyal, elle ne cacha pas son bonheur. Elle se plaisait à lui faire raconter ses voyages. Elle l'écoutait avec admiration. Quelques jours s'écoulèrent ainsi.

Un soir, elle lui parla en ces termes :

— Tu as dix-neuf ans, mon cher enfant. Tu es riche : tu peux, si cela te convient, vouer ta vie à l'oisiveté et au plaisir. Mais, si je t'ai bien jugé, ni le plaisir ni l'oisiveté ne te conviendraient. Ton esprit est trop sérieux pour que tu ne veuilles pas donner un but à ta vie. Quelle que soit la carrière que tu veuilles embrasser, il serait temps de t'en occuper. Y as-tu songé ?

Une légère rougeur colora le visage de Séverin. Il ne savait pas mentir. Il redoutait une explication.

Les quelques journées qui venaient de s'écouler lui avaient suffi pour juger sa mère. Il avait trouvé en elle une femme de mœurs faciles, légère sans le vouloir, et sans s'en douter ; ayant sur toutes choses des opinions faites, des partis pris ; partageant, à l'endroit des questions religieuses, les préjugés les plus contraires à la religion, les plus vulgaires ; répétant, avec plaisir en toute occasion, le mal que certaines gens disent des prêtres, à raison ou à tort ; en un mot, une de ces créatures contre lesquelles vient se briser le raisonnement. Si, un moment, il avait eu la pensée de la ramener à des sentiments chrétiens, il avait dû y renoncer, se sentant incapable de prendre sur elle l'autorité nécessaire pour réussir. Dans ces circonstances, la question qui lui était adressée l'embarrassait ; mais elle était trop formelle pour qu'il pût la laisser sans réponse.

— Oui, ma mère, répondit-il, j'ai songé à une carrière.

— Et laquelle choisis-tu ?

Séverin hésita encore, fit un effort et répondit :

— Je veux être prêtre et me consacrer à l'œuvre des missions étrangères.

A ces mots auxquels elle s'attendait si peu, Charlotte se leva vivement.

— Prêtre ! prêtre ! toi ! jamais tant que je vivrai !

Elle avait vu tout d'un coup son fils entraîné loin de ses bras, au milieu de périls quotidiens, sa propre vieillesse vouée à un épouvantable isolement, et l'impression produite sur elle par ce spectacle venait de se traduire en un cri qui affligea Séverin sans le décourager.

— Ne parlez pas ainsi, ma mère. Pourquoi ne serais-je pas missionnaire ?

— Pourquoi ? Tu consentirais donc à m'abandonner pour toujours, sans pitié pour moi ? Ne sais-tu pas, cruel enfant, que, si je te perds, j'en mourrai !

Séverin secoua la tête.

— Non ! non ! dit-il. Dieu vous donnera le courage du sacrifice. D'ailleurs, quand il nous appelle, peut-on lui résister ?

Ces paroles accrurent l'irritation de madame

Vergniaud. Si la mère seule avait poussé le premier cri de désespoir, la femme incroyante se révéla.

— Quel est ce langage? s'écria-t-elle ironiquement. Quelle éducation as-tu donc reçue? Aurais-je jamais pu croire que mon fils serait un dévot!

— J'ignore ce que vous entendez par dévot, reprit Séverin avec une douceur sous laquelle se cachait la fermeté que donne une résolution inébranlable, mais mon langage est celui d'un chrétien. Quant à mon éducation, n'en dites aucun mal. Car, séparé de vous, c'est à celui qui l'a faite que je dois de vous avoir aimée, sans vous avoir beaucoup connue.

Ces paroles où madame Vergniaud vit un reproche détourné, lui firent baisser la tête et perdre toute son arrogance. Ils restèrent un moment silencieux. Pendant ce temps, l'amour maternel alarmé inspira à Charlotte un dessein auquel elle s'arrêta rapidement, comme à une espérance suprême.

— Écoute-moi, dit-elle enfin. Quel que soit

le chagrin que me cause ta décision, je n'ai pas le droit de m'y opposer. Je ne te demande qu'une chose, c'est de ne l'accomplir que dans un an. Tu ne connais rien de la vie, mon pauvre Séverin. Les plaisirs que procurent la jeunesse et l'argent te sont inconnus. Tu n'as pas vécu. Tu n'as pas mis tes passions à l'épreuve. Pour ton propre bien, je désire que tu passes un an dans le monde. Tu as à peine joui de l'existence. Tu es riche, dépense ton argent. Amuse-toi. Goûte aux joies inconnues, et, lorsque tu auras accompli cette expérience, si tu persistes dans ce que tu crois être aujourd'hui une irrésistible vocation, j'y croirai aussi et tu seras libre.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Séverin.

— Qu'à cela ne tienne, ma mère, dit-il. Je vous obéirai.

Charlotte crut avoir remporté une grande victoire, en obtenant cette concession. Elle se trompait. En vain, dès le lendemain, elle poussa elle-même son fils vers ce gouffre des entraînements parisiens où tant de mères redoutent de voir sombrer leurs enfants. En vain, elle osa s'occuper

de ses plaisirs, les lui faciliter par des complaisances méprisables ; en vain, elle fit des efforts surhumains pour rendre Séverin amoureux de plusieurs femmes de théâtre qui se prêtèrent à ce rôle : elle n'atteignit pas le but qu'elle se proposait. Les séductions laissèrent Séverin insensible. Il dépensa en bonnes œuvres la plus grande partie de l'argent dont elle l'obligeait à disposer.

L'année s'écoula ainsi. Madame Vergniaud en attendit le terme dans une anxiété terrible. Le jour même où ce terme arriva, dès le matin, Séverin se présenta dans sa chambre et lui dit :

— Mon épreuve est finie, chère mère. A vous de tenir votre promesse. Je persiste dans toutes les résolutions que je vous ai fait connaître il y a un an.

Au lieu de répondre, madame Vergniaud entra dans une violente colère. Elle accabla de malédictions la religion qui lui enlevait son fils. Celui-ci n'échappa pas à ses imprécations. Elle le couvrit de reproches, l'accusa de manquer de cœur, de ne pas l'aimer. Elle était comme folle, et le spectacle de ses larmes fut cruel au cœur de Séverin.

— Apaisez-vous, dit-il, je vous en supplie. Je vous aime. La persistance de ma vocation ne prouve rien contre mon amour. Lorsque, autrefois, vous m'avez quitté pour plusieurs années, aviez-vous cessé de m'aimer ? Non, et jamais je n'ai eu la pensée de vous en faire un reproche. Il en est ainsi de moi. J'obéis à une voix mystérieuse qui me pousse au service de Dieu et au soulagement des hommes. Mais, en quelqu'endroit que je sois, je songerai à vous avec respect, avec amour. Je prierai Dieu, afin qu'il touche votre cœur, car vous ne me parleriez pas ainsi que vous venez de le faire, si sa grâce était descendue en vous !

— Que je me convertisse, n'est-ce pas ? s'écria madame Vergniaud avec un sourire farouche. Ce serait votre premier triomphe, monsieur le missionnaire ! N'y comptez pas. Jamais je ne me soumettrai à une religion qui éteint dans le cœur l'amour filial.

— Elle ne l'éteint pas, dit Séverin avec émotion, et vous le comprendrez, ma mère, lorsque vous aurez la foi.

Ce fut tout pour ce jour-là.

Le lendemain, madame Vergniaud dit à son fils :

— J'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'est passé hier entre nous. Je n'ai aucun moyen de vous empêcher d'accomplir vos desseins. Faites donc à votre guise. Sachez seulement que le jour où vous serez entré dans un séminaire, cette maison vous sera irrévocablement fermée.

Deux grosses larmes brillèrent dans les yeux de Séverin. Il s'inclina en silence et sortit. Le lendemain, il avait quitté la chambre qu'il occupait chez sa mère. A quelques jours de là, les portes du séminaire des Missions-Étrangères s'ouvraient devant lui.

Ce séminaire se trouve à l'extrémité de la rue du Bac, non loin de la rue de Sèvres. A l'exception d'une croix de bois, dont la porte est surmontée, aucun signe extérieur ne le désigne aux regards du passant.

C'est une vaste et déjà vénérable maison, située entre une petite cour qui donne accès dans la chapelle, et un jardin très-étendu dont les

arbres, plantés par le fondateur de l'établissement, sont deux fois séculaires. Les allées sont larges et sablées, les pelouses bordées de buis, les arbres uniformément taillés à leur sommet, comme ceux du parc de Versailles. Le perron par lequel on descend de la maison dans le jardin, les cariatides qui ornent l'entablement des croisées, portent au plus haut degré l'empreinte architecturale du dix-septième siècle.

Dans l'intérieur du séminaire, il y a de longs corridors sur lesquels s'ouvrent les chambres des élèves, petites cellules semblables les unes aux autres, proprement, modestement meublées. L'une d'elles, plus vaste, renferme la collection des souvenirs des martyrs de la foi. Vêtements encore sanglants, ossements soustraits par les néophytes à la rage des bourreaux, instruments de supplice rapportés par ceux qu'ils n'ont pas frappés, tableaux grossièrement peints, destinés à rappeler des scènes odieuses, sur lesquels on voit des hommes torturés, écartelés, décapités, telles sont les reliques de ce musée qu'on appelle la salle des martyrs.

Au dehors, sous le péristyle qui précède le jardin, d'autres objets viennent frapper les regards ; les uns rapportés des lointaines missions, les autres prêts à y être envoyés. Ici, c'est une cloche autrefois donnée à la Chine par Louis XIV et reprise depuis dans l'une des pagodes d'Hong-Kong. Là, c'est une cangue dont plus d'un martyr a subi le joug. Plus loin, ce sont des cartes géographiques, des armes, des instruments d'astronomie et de musique, des chapelets en verroterie, autant d'objets destinés à devenir les complices des missionnaires.

Plusieurs journées passées dans cette maison n'épuiseraient pas l'émotion qui saisit le visiteur. Le moindre souvenir y a sa légende, depuis ce glaive vieux, rouillé, suspendu dans la salle des martyrs, et qui a fait couler, au delà des mers, assez de sang chrétien pour rougir le plus grand fleuve de l'Asie, jusqu'à cette médaille qui a pu compter les battements d'un cœur fanatique, dans une poitrine criblée de flèches acérées.

Voilà la demeure décrite en quelques mots. Parlons maintenant des habitants.

Ce sont pour la plupart des prêtres jeunes, vigoureux, doués d'une force d'âme égale à la santé de leur corps, d'une ardente imagination, détachés de tout ce qui rend la vie chère à l'homme, prêts à mourir comme à vivre. Nourris de la moelle des lions, le cerveau brûlé par une flamme sacrée, ils sont décidés à affronter tous les périls pour le triomphe de leur Dieu. Loin de redouter le combat, ils le souhaitent, afin d'y trouver une victoire que le plus grand nombre d'entre eux payera de son sang. Ils n'ignorent pas quel sort leur est réservé ; car, loin de le leur dissimuler, on le leur montre sans cesse, dans le but de détourner d'une destinée aussi aventureuse ceux qui n'auraient pas la force de l'affronter. Ils savent tous que, sur cent missionnaires partis pour aller évangéliser les infidèles, il n'en revient pas vingt. Mais on n'en compte pas un qui n'ait à cœur de n'être pas de ces derniers.

On peut dire de ces prêtres qu'ils sont les zouaves de la grande armée religieuse. Combien d'entre eux qui, condamnés à vivre dans une modeste cure de village, auraient été de mauvais

pasteurs, et qui, livrés aux aventures, accompliront, à la conquête des âmes, des miracles d'intrépidité et de persuasion !

On peut les juger diversement, les trouver fous, sottement audacieux ; mais il faut admirer leur courage, l'énergie de leur conviction. Ils vivent, combattent, meurent pour une grande idée, et cette idée ne serait pas éminemment civilisatrice, que leur sort serait encore enviable.

Ces prêtres qui partent au nom de la religion sont les instruments les plus utiles de la civilisation, parmi les peuplades sauvages et méfiantes. Les marins qui ont touché aux extrémités du monde disent qu'ils n'est pas d'agents diplomatiques plus entreprenants, plus dévoués, plus habiles que les missionnaires, et qu'il n'y a pas un martyr qui, avant de mourir pour la cause catholique, n'ait fait acte de citoyen, en servant celle de la patrie. Les archives du ministère de la marine sont là pour l'affirmer.

En dépit des dangers qu'une telle destinée réserve à ceux qui l'embrassent, le nombre de ceux qu'elle séduit est considérable. Toutes les années,

les supérieurs du séminaire se voient dans la nécessité de refuser des concours vaillants, courageux, enthousiastes. L'établissement devient chaque jour plus petit, comme si la perspective du martyre revêtait tous les jours un attrait nouveau et irrésistible.

Ceux qui y sont admis y passent plusieurs années. S'ils ne sont pas encore prêtres, ils y font toutes les études ecclésiastiques. S'ils ont déjà reçu les ordres, on les prépare sur-le-champ au grand œuvre des missions. On leur donne quelques notions des langues étrangères ; on leur apprend le maniement des armes, car il ne leur est pas interdit de défendre leur vie ; on leur apprend aussi la musique, car de même qu'autrefois Orphée civilisa les barbares, à l'aide de sa lyre, ils pourront, à l'aide d'une mélodie, séduire une tribu de sauvages. L'étude de la physique, de la botanique, de la géographie, de l'astronomie, complète leur éducation.

Puis arrive le grand jour du départ. Les départs ont lieu généralement quatre fois par an, et comprennent plusieurs missionnaires appelés à

faire route ensemble, jusqu'au lieu où les nécessités de leur mission les sépareront.

Toujours prêt à prendre la mer, le missionnaire n'est prévenu qu'à court délai qu'il a été désigné pour telle ou telle mission. L'heure où cette nouvelle lui est annoncée, est pour lui une heure de joie. A dater de ce moment, il devient pour tous ses jeunes camarades un objet de respect et d'envie.

On lui accorde une semaine pour mettre ordre à ses affaires, pour embrasser sa famille, ses amis, pour les convier à la cérémonie qui doit précéder son départ. Ce jour-là, la chapelle du séminaire est remplie. Dans presque tous les yeux, il y a des larmes. Seul, celui qui va partir est joyeux.

La cérémonie dont il est le héros n'est pas sans grandeur. Elle est présidée par un des missionnaires qui, après plusieurs années de souffrances et de luttes, sont venus respirer l'air natal et se reposer des fatigues de l'apostolat. Il adresse à celui qui va marcher sur ses traces une paternelle allocution. Il lui donne des conseils, l'exhorte à la prudence, l'engage à ne pas courir étourdiment

au-devant du péril. Il lui indique les obstacles qui vont se dresser devant lui, les moyens de les aplanir. Il le presse surtout de se montrer patient, de ne pas vouloir tout faire en un jour, et de semer avec soin avant de songer à récolter.

Puis, le jeune prêtre monte sur l'autel. A la main, il tient un bâton ; ses pieds sont nus ; les assistants viennent y déposer un baiser, tout en chantant le cantique du départ. Aussitôt après, il s'incline une dernière fois, et, quelques minutes plus tard, il est en route.

Telle est la carrière que Séverin Vergniaud venait d'embrasser à vingt ans, en dépit des efforts de sa mère, et des séductions que la vie lui offrait. En effet, tel qu'il était, le monde lui eût fait fête, s'il avait voulu se livrer à lui. Il n'était pas de carrière qui ne pût s'ouvrir sous ses pas, aucun avenir qu'il ne pût rêver. Le destin avait prodigué les faveurs sur son berceau.

Nous avons déjà dit qu'il avait la jeunesse, la fortune ; mais, en outre, il avait la beauté. L'intelligence rayonnait dans ses yeux noirs et donnait à son visage, remarquable par la pureté des

traits, le charme viril qui convient à un homme de race. Développé par les exercices du corps auxquels son maître l'avait accoutumé de bonne heure, sa taille était élevée et bien prise. Sa voix était douce, ferme. Tout en lui révélait une nature supérieure, faite pour être distinguée et aimée.

Il avait une âme chaste, candide, une âme d'enfant, courageuse autant que dévouée, aimante et fière, dont aucun souffle malsain n'avait terni la limpidité. Sa foi était vive, mais sa tolérance grande. On pouvait dire de lui que son exemple était fait pour rendre aimable la vertu.

Au séminaire, parmi ses jeunes camarades, dont les allures alertes et primesautières ressemblaient si peu à celles de certains individus confits en dévotion, qui n'ont jamais levé les yeux pour regarder en face ceux auxquels ils parlent, Séverin fut bientôt universellement estimé. L'égalité de son humeur, la douceur de son langage, la fermeté de ses opinions, la supériorité de son jugement, lui attachèrent rapidement tous les cœurs. Les quelques années qu'il vécut au sémi-

naire passèrent comme un rêve, tant tous ses devoirs furent rendus faciles, autant par l'énergie de sa vocation, que par les vives affections qu'il fit naître autour de lui.

Car il était enclin à la tendresse, et c'est peut-être ici le cas d'indiquer à quelles impressions il avait obéi, en se séparant de sa mère, malgré la douleur et le courroux de celle-ci. Il l'aimait, mais il connaissait le secret de sa propre naissance. Peu à peu certains faits scandaleux du passé de madame Vergniaud lui avaient été révélés. Il comprit vite combien sa vie serait difficile, à combien d'avanies il serait exposé. Le monde est parfois cruel ; on a vu, dans des cas semblables, des enfants rendus responsables des fautes de leurs parents, obligés de soutenir de leur personne l'honneur de leur sang. C'est alors qu'il résolut de suivre la vocation qui l'entraînait vers le sacerdoce, et de se consacrer aux missions étrangères, afin d'avoir un prétexte pour s'expatrier.

Une fois cette résolution prise, elle fut inébranlable. Mais il n'en arriva pas là, sans de cruels déchirements de cœur. Coupable envers Dieu et

envers lui, sa mère était néanmoins un être qu'il devait chérir qu'il chérissait. Dans le sentiment qui l'entraîna vers une vie de sacrifices et de périls, il y eut la volonté d'expier les fautes maternelles, d'obtenir ainsi, de la miséricorde de Dieu, le salut d'une âme qui lui était si précieuse. Voilà quels motifs consacrèrent sa vocation. On voit que l'amour y avait une grande part. Sa mère n'en pouvait, n'en devait rien savoir. Mais, quoiqu'elle pût dire et penser, il n'avait point voulu l'oublier. L'ardeur de sa tendresse se traduisait par celle de sa douleur. Son détachement n'était pas l'insensibilité. Jamais son cœur n'avait été plus occupé de sa mère, jamais il ne l'avait tant aimée, qu'alors qu'elle l'accusait d'indifférence et d'ingratitude.

La décision de son fils fut pour madame Vergniaud un coup terrible dont il est inutile de dépeindre ici les effets, après ce qui en a été dit dans les premières pages de ce récit. Cependant, elle ne désespéra pas. On sait que ce n'est que durant la troisième année de leurs études que les jeunes séminaristes sont promus au sous-diaconat, c'est-

à dire engagés irrévocablement dans les ordres. Jusqu'au dernier moment, madame Vergniaud caressa l'espoir que la vie de séminaire lasserait rapidement Séverin et l'empêcherait de prononcer les vœux définitifs. Il n'en fut rien.

Alors elle se rattacha à une autre espérance. Elle se dit que, puisqu'il avait voulu embrasser la carrière ecclésiastique, qu'elle ne pouvait plus l'en empêcher, tous ses efforts devaient tendre à mettre obstacle à son départ. S'il voulait renoncer à être missionnaire, consentir à entrer dans le clergé séculier, elle ne le perdrait pas. Grâce à son éducation, à sa fortune, il pouvait arriver aux dignités épiscopales. L'ambition qu'elle avait pour lui aussi bien que son amour trouvaient leur compte à cette perspective.

Dans le but de lui faire partager ses projets, elle consentit à le revoir. Elle feignit d'être revenue à d'autres sentiments. Pendant un an, Séverin goûta l'ineffable douceur de lui témoigner son amour, tout en poursuivant courageusement son chemin.

Mais, un jour, il devina le piége qui lui était

tendu. Il s'ensuivit une explication dans laquelle il déclara à sa mère que rien ne saurait le retenir en France, l'empêcher d'accomplir ses projets. Cette explication et une scène terrible qui en fut le résultat creusèrent à tout jamais un abîme entre la mère et le fils.

Néanmoins, le jour où il fut ordonné prêtre, Séverin voulut tenter une dernière épreuve. Madame Vergniaud refusa d'abord de le recevoir. Puis, lorsque, après des efforts que dictait son affection, il parvint à pénétrer jusqu'à elle, elle lui déclara qu'entre la volonté de sa mère et la sienne, il fallait choisir. S'il consentait à ne pas quitter la France, à se laisser nommer vicaire de l'une des paroisses de Paris pour arriver plus tard à des dignités plus élevées, elle pourrait oublier le passé. Mais son pardon était à ce prix.

En vain, il essaya de la fléchir. Elle fut inflexible. Il la quitta la mort dans l'âme, mais plus inébranlable que jamais dans les projets qu'il avait nourris. Ce fut leur dernière entrevue.

A quelques jours de là, il apprit que sa mère avait quitté Paris pour se rendre à Saint-Tropez.

Il comprit qu'il était à jamais condamné. Trois mois s'étaient écoulés, lorsque le supérieur du séminaire le fit appeler.

— Mon cher enfant, lui dit-il, je suis heureux de vous apprendre que vous avez été jugé digne d'être employé à l'œuvre pour laquelle vous vous préparez ici, depuis déjà longtemps. Vous avez été désigné pour les missions de Corée. On a vu en vous un sujet d'élite. On vous confie du premier coup le poste le plus dangereux. Vous partirez dans huit jours.

Transporté de joie et d'émotion, Séverin ne put répondre un seul mot. Il tomba aux pieds de son supérieur, embrassa ses genoux, dans un mouvement d'enthousiasme. Puis, il sortit en courant, afin d'aller faire part de son bonheur à ses jeunes camarades.

A dater de ce moment, il s'occupa des préparatifs de son voyage. Il fit ses adieux aux quelques rares amis qui n'avaient pas cessé de le voir. Le soir, il allait passer de longues heures dans la salle des martyrs. Là, en face des reliques dont il était entouré, il demandait à ceux sur les traces

desquels il devait marcher de lui inspirer le courage dont ils avaient eux-mêmes fait preuve.

Enfin, trois jours avant son départ, il écrivit à sa mère la lettre suivante :

« Ma chère mère,

« J'ai la joie de vous annoncer que j'ai été désigné pour aller rejoindre nos missionnaires de Corée et travailler avec eux à la conversion des âmes plongées encore dans les ténèbres du paganisme. Au moment d'entreprendre ce voyage, je ne puis croire que vous persisterez à me tenir rigueur, que vous refuserez à votre fils l'inexprimable douceur d'un suprême adieu. Je fais appel à votre cœur, ma mère. Le mien n'a pas un seul jour cessé de songer à vous. Les sentiments que vous avez manifestés dans notre dernière entrevue ne m'ont pas permis de vous écrire depuis. Mais, aujourd'hui, quelque chose me dit que vous m'ouvrirez les bras. Vous ne voudrez pas me laisser partir sans me revoir.

« Je m'embarquerai dimanche à Toulon. J'y arriverai samedi, et j'ai l'espoir de vous y trouver, afin qu'il nous soit permis de passer ensemble

quelques heures, avant de nous séparer peut-être pour toujours.

« Je prie Dieu afin qu'il touche votre âme et y fasse descendre un rayon de sa lumière, en même temps qu'un souvenir de l'amour que vous avez eu pour moi et en retour duquel je vous ai constamment donné le mien.

« Votre fils,

« Séverin VERGNIAUD. »

A l'heure où Séverin écrivait à sa mère cette lettre touchante, madame Vergniaud succombait lentement à une maladie de langueur. Séparée de son fils en qui, après une vie bruyante, vide et pleine de désillusions, elle avait placé sa dernière espérance; privée de la foi qui aurait allégé le fardeau de sa douleur, elle avait été soudainement prise d'un mal qui la courba, la vieillit de dix ans en quelques semaines et la mena à la mort.

Ce mal, c'était le regret de sa vie gaspillée, perdue, c'était le besoin inassouvi d'une affection dont elle avait été privée avant même d'en pouvoir jouir, c'était le remords de son passé qu'au-

cune croyance ne pouvait dissiper, puisqu'elle ne croyait pas.

Elle maudissait ce passé, les faiblesses déshonorantes dont il était plein. Elle enviait le sort de toutes les femmes honnêtes qui possèdent l'amour, l'estime de leurs enfants. Elle se disait que, si elle avait eu le courage de résister à une passion folle, de ne pas abandonner son fils, jamais il n'aurait eu la pensée d'embrasser une carrière qui devait le séparer de sa mère.

Ces pensées cruelles s'agitaient en elle nuit et jour, car elle dormait peu ; le plus souvent son sommeil était troublé par des rêves affreux.

L'avenir ne l'épouvantait pas moins que le passé. Tant qu'elle avait été livrée aux aventures, emportée dans un tourbillon vertigineux, elle n'avait pas souffert du défaut de croyance. Mais, ayant mis le pied dans une existence paisible et monotone, l'absence de toute foi se fit cruellement sentir dans son âme. Elle n'avait pas, comme Léa Faverney, la fermeté nécessaire pour regarder en face son scepticisme, pour le raisonner, pour s'y affermir, pour en subir les conséquence . Sans

pouvoir rien définir de ce qui se passait en elle, elle pressentait des vérités immortelles, dont la contemplation lui aurait donné l'espérance, sinon le repos. Mais, telles qu'elles se présentaient à son esprit, ces vérités pressenties ou entrevues lui faisaient peur. Elle s'efforçait de les éloigner. Efforts vains, qui ne faisaient que redoubler ses terreurs, car, n'étant pas assurée, comme le lui disait Léa, que la mort précède le néant, elle se demandait s'il n'y avait pas une vie future et si cette vie future n'était pas un châtiment.

Qu'en ce moment, son fils eût été à ses côtés, et sans doute il aurait pu faire pénétrer, dans cette âme égarée, un rayon de lumière. Il aurait dissipé de folles terreurs. Parlant le langage de sa religion, il aurait montré à sa mère la miséricorde infinie de Dieu, s'étendant sur tous les repentirs sincères.

Mais Séverin était loin, et madame Vergniaud avait trop d'orgueil pour lui demander de revenir. Quant à Léa, ce n'est pas elle qui pouvait ramener le repos dans ce pauvre cœur. Son matérialisme savant effrayait parfois son amie. Elle-même l'a-

vait compris assez pour éviter tout entretien de nature à faire renaître des questions aussi brûlantes. Elle était donc inutile en ce moment à madame Vergniaud, ne pouvant lui prodiguer que des soins matériels, moins nécessaires à la malade que des soins intellectuels.

Cependant, son dévouement ne se démentit pas un seul jour. Plusieurs fois, elle offrit à madame Vergniaud d'écrire à Séverin, afin de l'engager à revenir momentanément.

— Non ! non ! répondait la pauvre créature. Il ne m'aime pas. Il ne m'estime pas. Je ne veux plus le revoir !

Et elle fondait en larmes ou tombait dans une morne tristesse qui compromettait, en quelques heures, les résultats que le médecin, à force de soins et d'efforts, avait obtenus.

— Que je suis lâche ! s'écria-t-elle quelquefois. J'ai chassé mon fils, je l'ai maudit, et maintenant je le pleure ! Je dois vous faire pitié ? ajoutait-elle en s'adressant à Léa.

Celle-ci secouait la tête et faisait un geste de dénégation, s'efforçant de calmer madame Ver-

gniaud. Mais, en réalité, elle en avait pitié, ne comprenant rien à ces regrets, à ces appréhensions, à ces terreurs qu'elle traitait de pusillanimes. L'ardente et farouche Léa n'avait jamais rien connu de semblable.

Cependant, la maladie de madame Vergniaud faisait des progrès si rapides, qu'un jour le médecin annonça qu'il ne conservait plus aucun espoir, que la mort pouvait surgir à tout instant, dans trois jours aussi bien que dans trois mois. Après cette déclaration, Léa eut une longue conversation avec le fermier Cassinel et avec sa fille Sidonie devenue garde-malade. Il fut décidé qu'on écrirait à Séverin afin de lui faire connaître ce qui se passait.

Or, ce même jour arriva la lettre du jeune prêtre. On la remit à madame Vergniaud, qui l'ouvrit en tremblant. Elle la lut à plusieurs reprises sans manifester aucun étonnement. Mais, tout à coup, elle fondit en larmes.

— Cassinel, s'écria-t-elle en s'adressant au fermier qui se trouvait là, partez sur-le-champ, allez à Toulon, dites à mon fils que je le supplie de ne

pas quitter la France sans m'avoir revue. Dites-lui que je veux qu'il oublie le passé. Partez, mon ami, partez, et ramenez-le moi. Je ne peux pas mourir avant son arrivée.

Cassinel se mit en route le lendemain. Il rencontra Séverin à Toulon, la veille du jour fixé pour l'embarquement de ce dernier. Il lui raconta les changements redoutables qui s'étaient produits, depuis trois mois, dans la santé de madame Vergniaud, les paroles qu'elle avait prononcées. Ces nouvelles affligèrent Séverin. Dès qu'il connut le désir exprimé par sa mère, il n'hésita pas, bien que le navire où sa place était arrêtée dût prendre la mer le lendemain et qu'il n'eût pas l'assentiment de ses supérieurs pour retarder son voyage. Il partit pour Saint-Tropez, après leur avoir écrit et après avoir fait de tendres adieux à trois jeunes prêtres désignés comme lui pour les missions de Corée, dont il avait espéré de partager les dangers et la gloire, et qui allaient maintenant courir sans lui à la conquête des âmes.

Nous laisserons Séverin se rendre, en toute hâte, au lit de sa mère mourante, pour introduire

nos lecteurs dans le château de la Suze où se trouvent quelques-uns des principaux personnages de ce récit, qu'il devient indispensable de leur faire connaître.

Le château de la Suze, attaché aux flancs d'une colline chargée de pins, est une vaste construction à la fois moderne et ancienne. Au quinzième siècle, plusieurs nobles familles génoises vinrent, à l'instigation des souverains de la Provence, se fixer à Saint-Tropez. Le chef de l'une de ces familles commença la construction du château en enfermant dans son enceinte une vieille tour construite probablement par les Sarrazins, qui se tient debout encore aujourd'hui. Il ne put mener son œuvre à bonne fin. Ce fut seulement au dix-septième siècle que l'un de ses descendants la termina.

Le château de la Suze offre donc cette particularité d'avoir été construit en trois fois et dans des styles différents. Il en résulte une demeure un peu massive, sans physionomie bien arrêtée, qui n'a de remarquable que sa situation au bord de la mer.

Après avoir plusieurs fois changé de maîtres, vers le milieu de ce siècle, le château de la Suze menaçait de tomber en ruines, lorsqu'il passa aux mains d'un riche anglais, nommé Archibald Clamorgan que des circonstances singulières avaient obligé à fuir son pays.

Tout le monde connaît la guerre acharnée que se firent, sous le premier Empire, les marines anglaise et française. Tandis que les troupes régulières des deux nations se livraient sur le continent de formidables batailles, où toute l'Europe était engagée, des marins à peine disciplinés tenaient la mer et y accomplissaient les exploits les plus meurtriers.

La France doit l'intrépide corsaire Surcouf à cette guerre de partisans, non moins terrible que celles de la Vendée. C'est afin de combattre Surcouf qu'Archibald Clamorgan, sujet anglais né dans une famille de marins, équipa à ses frais, en 1810, un petit brick qui fut jusqu'en 1814 la terreur des navires marchands.

Pendant ces quatre années, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, subissant froidement des fortunes

TAYLOR INS. OXI

diverses, Archibald Clamorgan, qui n'était encore qu'un jeune homme, ne quitta pas la mer un seul jour. Sa patrie ne le vit que lorsque la paix eut été signée, alors qu'il devenait dangereux de continuer les excursions aventureuses auxquelles il s'était livré jusque-là. Il possédait à cette époque une fortune énorme. Rentré dans sa ville natale, il s'y maria et y vécut pendant vingt-cinq ans sans autre ambition que celle d'être fait baronnet.

Le milieu de cette période fut marqué par deux événements considérables dans sa vie privée. Il eut une fille qu'il n'espérait plus et qu'il nomma Léa. En même temps, sa femme mourut. Il avait alors quarante six ans.

Dès que sa fille eut atteint l'âge de raison, il la retira des mains de sa nourrice et commença son éducation. Ce que fut cette éducation, on le devinera sans peine, lorsqu'on saura qu'Archibald buvait et jouait avec excès, qu'il avait l'ignorance d'un soudard et les mœurs d'un vieux bandit. A ces belles qualités se joignit, vers le même temps, une misanthropie qui rendit notre homme tout à fait insupportable et qui eut pour cause les accu-

sations auxquelles sa fortune donna lieu, bien qu'il la possédât, depuis qu'il avait quitté la mer, c'est-à-dire depuis de longues années.

Un de ses anciens compagnons déclara publiquement que toute cette fortune n'était due qu'aux innombrables méfaits qu'Archibald Clamorgan avait commis en mer, en attaquant non-seulement les navires ennemis, mais encore les navires anglais. L'accusateur rappelait qu'en 1812 un vaisseau britannique chargé de matières précieuses avait été attaqué, pillé et coulé bas par un petit brick sans pavillon, dont tous les matelots étaient masqués. Deux hommes seulement parmi les vaincus avaient pu s'échapper pour venir raconter ce désastre dont l'auteur était depuis resté inconnu. Cette mystérieuse affaire avait autrefois fait beaucoup de bruit. Maintenant, on en faisait retomber l'odieux sur Archibald Clamorgan, et celui qui l'accusait mettait d'autres crimes sur son compte. Il parlait de plusieurs autres navires marchands, portant le pavillon anglais, qui avaient subi le même sort, sans qu'aucun homme de leur équipage eût été épargné.

Archibald Clamorgan nia énergiquement ces faits. Puis, il provoqua son accusateur et le tua. Mais le sang versé ne lava pas la tache faite à son honneur. Bien qu'on ne pût fournir aucune preuve contre lui, l'impossibilité dans laquelle il se trouva d'expliquer l'origine de son immense fortune laissa planer sur lui les plus graves soupçons, et le mépris public se manifesta à son égard, au point de l'obliger à s'expatrier.

Il vendit ses propriétés, emballa les objets d'art, les trésors qu'il possédait, puis s'étant embarqué sur un navire frété par lui, il franchit le détroit de Gibraltar d'où il vint un beau jour débarquer à Marseille, suivi de sa fille et d'une gouvernante, spécialement chargée de l'instruction de celle-ci.

Durant deux mois, les laissant à Marseille l'une et l'autre, il parcourut les coins les plus ignorés de la Provence, cherchant un lieu propice pour s'y fixer. Enfin il se décida pour Aix, comme résidence d'hiver. Il y acheta un hôtel. Comme résidence d'été, il choisit le château de la Suze, dont la position au bord de la mer l'avait autrefois frappé, lors d'un coup de main tenté par lui contre Saint-

Tropez. A dater de ce jour, il partagea sa vie entre la ville et la campagne, passant toutes les années trois mois à Aix et neuf mois au château de la Suze, dans lequel il prit plaisir à entasser les richesses qu'il avait apportées avec lui.

Au moment où il s'installa en France, Léa, sa fille, avait douze ans. Elle promettait de devenir une merveille de beauté et de grâce. Elle était déjà grande, bien formée. Ses traits, quoique fins, manquaient peut-être de régularité. Mais elle avait la peau si blanche, les cheveux si noirs, les yeux si grands, si expressifs, que l'irrégularité de son visage lui donnait un charme de plus.

Au moral, c'était une enfant précoce, gâtée par l'éducation qu'elle recevait. Son père avait posé comme principe qu'elle devait être obéie en tout, qu'aucune de ses volontés ne devait être combattue. Sa gouvernante avait ordre de s'occuper exclusivement de son instruction, d'où toute notion religieuse devait être bannie. Pour le reste, Léa devait être absolument libre, Archibald n'étant heureux qu'autant qu'il la voyait sourire, satisfaite dans ses moindres caprices.

Par suite de cette éducation, Léa avait à douze ans tous les travers qui peuvent rendre une femme insupportable. Une circonstance imprévue aggrava cet état de choses. En achetant le château de la Suze, Archibald Clamorgan était devenu propriétaire de divers objets abandonnés par le vendeur, parmi lesquels se trouvaient quelques centaines de volumes anglais, italiens et français. Ces langues étaient familières à Léa. En deux ans, elle connut entièrement le contenu de ces livres, dans lesquels il y avait de l'histoire, de la philosophie, des romans infâmes, des berquinades, des œuvres de science et de critique religieuse.

Si Léa avait été une âme vulgaire, non possédée par un immense orgueil, elle aurait été perdue, car, après avoir repu son cerveau d'une nourriture intellectuelle aussi malsaine, elle aurait été conduite à la pratique des vices dont elle connaissait la théorie. Mais elle était douée d'une âme généreuse et fière. Elle pouvait bien, sous l'étreinte d'une forte passion, se compromettre irréparablement; mais elle était incapable de faire le mal par pure fantaisie ou par dérèglement du cerveau.

Plusieurs des livres qu'elle avait lus avaient provoqué dans son âme un dégoût profond de tous les actes dont la pudeur peut s'alarmer. Son imagination oublia vite le souvenir des images malsaines que ses yeux avaient dévorées.

Mais, en revanche, les livres de science, de philosophie laissèrent dans son esprit des traces profondes. Jusqu'à ce jour, elle n'avait reçu aucune espèce d'éducation religieuse. Son père était protestant; mais jamais il ne l'avait conduite dans un temple. Elle savait seulement par ouï-dire que les divers cultes ont des formes spéciales, des cérémonies particulières. Il se fit en elle un travail singulier qui eut pour résultat de l'obliger, en l'absence de toute religion, à s'en créer une qui ne fut autre chose qu'un athéisme mitigé par une vague idée d'un Dieu inconscient ou méchant. C'est ainsi qu'elle devint peu à peu la femme sceptique et matérialiste que le lecteur a déjà pu juger par les déclarations qu'elle faisait à madame Vergniaud.

Ce travail intérieur, les causes qui l'avaient provoqué, s'accomplirent à l'insu de son père. Quant

à la gouvernante, elle n'était plus là pour épargner de si grands périls à son élève Un jour qu'elle avait essayé de lui démontrer le danger de certaines lectures, Léa, lassée de ses observations, s'en vint prier son père de renvoyer cette femme, qui ne pouvait plus rien lui apprendre. Ce qui avait été demandé fut fait dans la huitaine.

Léa atteignit l'âge de dix-huit ans. A cette époque, sa beauté ne laissait rien à désirer. Mais son âme n'avait à apprendre aucune notion du mal. Ce qui blesse la pudeur des jeunes filles ne pouvait faire monter la rougeur à son front. Elle pouvait sans danger ouvrir les livres les moins honnêtes, n'ayant plus rien à y découvrir. Elle connaissait la science du bien et du mal.

Son corps était resté chaste, mais son âme était pervertie, vide de croyances, livrée à l'orgueil, au dédain, à l'incrédulité, incapable d'un mouvement de pitié en face d'une grande misère. Un dernier trait achèvera de peindre cette étrange jeune fille : de dix à vingt ans, elle ne versa jamais une larme.

N'ayant su ni prévoir ni empêcher de tels résultats, Archibald de Clamorgan n'était pas homme

à s'en alarmer. Il eût fallu pour cela des observations patientes, une étude attentive du caractère de sa fille, toutes choses trop élevées pour sa nature grossière et brutale. Livré à tous les vices, ne résistant à aucun de ses penchants, se compromettant sans respect pour son enfant, à la ville, avec des créatures perdues, à la campagne, avec des paysannes ou des femmes de pêcheurs qu'il débauchait et dont il payait les rustiques faveurs, ce grand et maigre vieillard de soixante-quatre ans, vigoureux comme à quarante, ne s'inquiétait de sa fille qu'autant que l'instinct paternel le poussait vers elle; tranquille d'ailleurs sur son compte, puisque, dès son extrême enfance, il lui avait accordé la liberté la plus absolue. Incapable de provoquer sa confiance, n'en éprouvant pas le besoin, il ignorait ce qu'elle pensait et le mépris profond qu'elle professait pour lui.

Ce mépris datait du jour où, encore enfant, elle avait entendu proférer contre Archibald des accusations qui avaient décidé ce dernier à s'expatrier et dont, à ses yeux, il n'avait pu se justifier. La conduite ultérieure de son père n'était

pas faite pour la ramener à un autre sentiment.

Néanmoins, quelles que fussent ses idées à cet égard, Léa n'en laissa jamais rien paraître. Elle prodiguait au vieillard les attentions, les soins que méritait son âge. Elle se montrait gaie, d'humeur égale, savait se plier aux caprices de ce bandit, en habit noir, toujours bonhomme avec elle, mais avec elle seulement.

Il ne faudrait pas croire que la nature excentrique de Léa la rendît incapable de briller dans le monde. A Aix, où tous les ans elle passait quelques mois, elle ne dédaignait pas de se montrer dans la société aristocratique de la ville, où, malgré la mauvaise réputation de son père, sa fortune et sa beauté l'avaient fait admettre. Il suffisait qu'elle se montrât dans un salon pour y devenir aussitôt souveraine. Pouvant causer de tout, comprenant tout, elle charmait les hommes jeunes par sa beauté, les vieillards par la sûreté de son jugement. On la tenait bien pour une jeune fille originale ; mais l'originalité n'a jamais été un crime, et sa qualité d'Anglaise justifiait suffisamment ce petit travers. D'ailleurs, elle savait

cacher ses impressions, ne révélait d'elle-même que ce qu'elle souhaitait d'en faire connaître, et personne ne soupçonnait sa nature pervertie, indomptable, farouche.

L'hiver fini, elle partait avec son père pour le château de la Suze. Là, plus de contrainte! Elle y retrouvait l'entière liberté de sa vie, ses livres, ses promenades au bord de la mer à toute heure du jour ou de la nuit, ses courses à cheval à travers les forêts de pins et de chênes-liéges, en un mot, l'existence solitaire qui lui était chère.

Il semble que telle que nous venons de la dépeindre, Léa ne devait jamais se marier. Mais nous n'avons pas dit que son cœur fût incapable d'amour. Un jour vint où elle aima et fut aimée.

C'est pendant un hiver à Aix qu'elle vit, pour la première fois, un jeune magistrat de la ville nommé Henri Faverney. Il était beau, d'un caractère aimable, riche et orphelin. Il fut touché des charmes de Léa et le laissa voir. Ses prétentions ne furent pas repoussées. Léa l'aima avec tout l'enthousiasme d'une jeune fille naïve. L'ayant jugé en quelques jours, elle fit les plus grands

efforts pour ne pas lui laisser deviner sa véritable nature, dans la crainte de l'effaroucher par le spectacle de son caractère impérieux et de son esprit sceptique.

Henri, qui avait été élevé par une mère religieuse, se montrait, sans forfanterie comme sans exagération, fidèle aux traditions de son enfance. Les idées de Léa, s'il avait pu les connaître, l'eussent éloigné d'elle, non certes qu'il fût un chrétien fervent, mais parce qu'il détestait en tout les opinions extrêmes. Combien d'hommes d'ailleurs qui ne pratiquent pas leur religion, mais qui l'aiment assez pour ne rien faire dont puisse souffrir le respect qu'ils ont pour elle ! Henri Faverney était catholique. Il voulait épouser une femme catholique qui pût élever ses enfants comme il avait été élevé lui-même. Mais il était faible. Léa, comptant sur cette faiblesse pour prendre un jour un empire tout-puissant sur son mari et le ranger à ses propres idées, ne craignit pas de lui accorder, dès qu'ils se connurent, des satisfactions propres à le toucher. C'est ainsi que, pour lui plaire, elle décida son père à le conduire à Paris où, dans le plus grand secret, elle

abjura le protestantisme et embrassa la religion de son fiancé. Ce que ce dernier considérait comme un sacrifice ne coûta rien à Léa, mais redoubla l'amour dont elle était l'objet.

Trois mois plus tard, mariés, ils partaient pour le château de la Suze, où ils comptaient se fixer définitivement, Henri ayant abandonné ses fonctions. Quant à Archibald, il n'avait vu dans le mariage de sa fille qu'un nouveau caprice et l'avait laissé s'accomplir, avec son insouciance accoutumée, ne s'en réjouissant que parce qu'il allait y gagner une plus grande liberté.

Henri Faverney ne tarda pas à connaître l'étrange milieu dans lequel il était tombé. L'amour qu'il portait à Léa ne l'empêcha pas de voir clair dans cette âme sans foi, qui ne redoutait plus de se laisser pénétrer. Tout d'abord, il espéra de la ramener dans une voie plus saine. Mais il comprit vite qu'il devait y renoncer. Ce fut sa première tristesse. Le mariage lui en réservait de plus cruelles. En présence de l'abîme de perversité morale, qu'il découvrit chez sa femme, il eut peur. Il éprouva cette terreur profonde du châtiment dans

une autre vie, que ressentit le grand Pascal, que tout son génie ne put secouer, et qui modifia si profondément sa destinée. Par une conséquence logique, Henri Faverney, sous l'empire d'une idée fixe, devint plus religieux qu'il ne l'avait jamais été. Il y eut entre les deux époux des discussions qui ne les convainquirent ni l'un ni l'autre, mais qui leur causèrent une irritation profonde, une défiance dont ils souffrirent également.

Qui dit amour dit union de deux âmes. Comment leurs âmes auraient-elles pu demeurer unies, alors qu'elles ne professaient ni les mêmes croyances ni les mêmes sentiments ? Peu à peu, lorsque les premières ardeurs de leur amour eurent fait place à l'habitude, à mesure qu'ils se connurent mieux, la froideur se mit entre eux. Chacun s'accoutuma à vivre de son côté ; et, alors que Léa, aigrie par son impuissance à convertir son mari à ses idées, se rejetait plus violemment que jamais dans son âpre scepticisme, Henri, désespéré, s'adonnait aux pratiques religieuses. Il y puisait le courage, les consolations dont il avait besoin, pour vivre dans cette maison où ses convic-

tions étaient blessées à la fois par les grossiers instincts d'Archibald Clamorgan et par le langage impie de Léa.

Un enfant seul aurait pu réconcilier ces deux cœurs fatalement désunis. Mais leur mariage ne fut pas plus heureux sous ce rapport que sous d'autres. Léa ne devint pas mère. Une heure sonna où plus rien de commun n'exista entre leurs cœurs.

Ce résultat ne fut pas l'œuvre d'un jour. Il fallut quatre ans de luttes et d'orages intimes pour le préparer. Mais, à l'heure où Léa rencontra pour la première fois madame Vergniaud, il était totalement accompli, et commençait à porter des fruits dont la suite de ce récit révélera l'amertume.

Le soir du jour où Séverin arrivait à Saint-Tropez, Léa se trouvait seule dans la salle à manger du château de la Suze, à l'heure du dîner. Debout devant l'une des croisées de cette vaste pièce, le front appuyé contre une vitre, les yeux errant au hasard sur la mer qui s'étendait à perte de vue, elle se tenait immobile. Ses cheveux relevés sans apprêt, sur son front, retombaient en

lourdes tresses derrière sa tête. Une robe noire, sans ornements, dessinait sa taille flexible.

Léa touchait alors à sa vingt-cinquième année. Sa beauté, d'un caractère un peu sombre, n'avait rien perdu aux chagrins intérieurs qu'elle subissait. C'était toujours la belle personne, d'un noble maintien, et d'un fier regard, qui avait séduit Henri Faverney.

Appelée par la cloche du château, elle était entrée dans la salle à manger, et y attendait son père qui devait partager son repas. Quant à Henri, depuis plusieurs jours il ne quittait plus sa chambre, retenu par un malaise inexprimable qui provenait, disaient les médecins, d'une maladie de cœur.

Tout à coup, on entendit une grosse voix proférer deux ou trois jurons énergiques, des chiens aboyer, et un fouet claquer avec fracas. Léa tressaillit. C'était son père.

Archibald Clamorgan entra suivi de trois épagneuls pour lesquels il avait une affection particulière, bien qu'il les rouât de coups.

— Maudites bêtes ! s'écria-t-il sans voir sa fille,

on ne peut s'en débarrasser. Allons donc ! sous la table !

Et le terrible fouet claqua de nouveau. Les chiens gémirent et se réfugièrent à la place qu'on leur indiquait.

Alors Léa s'avança vers son père, et lui dit en anglais :

— Voulez-vous qu'on les chasse ?

— Ah ! te voilà, mignonne, répondit Archibald, un peu honteux de tout le bruit qu'il venait de faire devant sa fille. Je ne t'avais pas vue. Puis, il ajouta : Les chasser ! Non, non, ils se tiendront tranquilles.

Tout en parlant, on se mit à table. A voir la tenue d'Archibald, il était facile de deviner qu'on n'observait pas au château les règles d'une scrupuleuse étiquette. Le vieillard était vêtu d'une espèce de costume de chasse, en toile jaune, ses longues jambes serrées dans des guêtres en cuir de même couleur, ses pieds chaussés de gros souliers ferrés, couverts de poussière.

Léa ne perdit pas un détail de cette toilette, mais elle ne prononça pas un mot qui pût faire

supposer qu'elle y trouvait à redire. Archibald, tout en mangeant, continuait la conversation, s'exprimant en anglais lorsqu'il s'adressait à sa fille, en français lorsqu'il donnait un ordre au maître d'hôtel.

— Toujours malade, ton mari ? demanda-t-il.

— Toujours !

— Le sot ! murmura Archibald entre ses dents, être malade au moment de la chasse !

Ce furent les seules paroles par lesquelles il prouva qu'il portait quelque intérêt à la santé de son gendre. Du reste, il parla peu. Léa ne fit rien pour interrompre la silencieuse monotonie du repas, qui ne dura pas moins d'une heure. Archibald mangeait, buvait avec une lenteur méthodique, goûtant à tous les plats, et se faisant verser fréquemment des vins qu'il désignait lui-même au sommelier, dans quatre verres symétriquement alignés devant lui. Bientôt son visage commença à se colorer. Lorsqu'on servit le dessert, tous ses traits portaient l'empreinte d'une béate satisfaction. Léa se leva, vint l'embrasser et sortit de la salle.

Archibald poussa un soupir de soulagement,

étendit ses jambes sous la table, et posa les pieds sur ses chiens ensommeillés. Puis, il prit des mains d'un domestique une pipe en écume de mer, tout allumée, tandis qu'on plaçait devant lui une bouteille de sherry. Il fut bientôt enveloppé d'un épais nuage de fumée. Les domestiques se retirèrent alors. Il resta seul entre ses chiens, sa pipe et son verre.

Pendant ce temps, Léa se préparait à se rendre chez madame Vergniaud, qu'elle avait laissée, quelques heures avant dans un état alarmant. Pressée de se trouver au chevet de la malade, elle n'entra pas chez son mari qui ignorait, aussi bien que son père, les relations qui l'unissaient à l'ancienne comédienne, et descendit la longue avenue qui menait à la grille. Là, elle rejoignit un homme qui n'était autre que le valet de chambre d'Henri Faverney.

— Je vous croyais auprès de votre maître, dit-elle. Vous savez bien que vous ne devez pas le quitter.

— Mais, madame, répondit cet homme avec embarras, monsieur m'a donné un ordre.

— Où allez-vous ?

Le domestique hésita. Léa renouvela sa question.

— Madame, je vais chez le curé, le prier de venir parler à monsieur.

— Mon mari est-il plus mal ? demanda vivement Léa.

— Non, madame. Mais il désire voir un prêtre.

— C'est bien, dit Léa. Rentrez.

— Et si monsieur demande ?...

— Rentrez, vous dis-je. Monsieur ne demandera rien.

Le domestique obéit et revint sur ses pas. Léa resta quelques instants immobile, comme indécise. Puis, au lieu de continuer sa route vers la maison de madame Vergniaud, elle se dirigea vers le château, et monta dans la chambre de son mari.

Bien qu'Henri Faverney n'eût à cette époque guère plus de trente ans, sa physionomie était celle d'un homme de quarante. Dans sa chevelure blonde, on pouvait distinguer déjà beaucoup de cheveux blancs. Son visage, recouvert d'une pâ-

leur maladive, était ridé sous les yeux et aux tempes, son regard empreint de mélancolie, sa taille déjà courbée. Au moment où sa femme entra, assis dans un fauteuil qu'on avait roulé jusqu'auprès d'une croisée entr'ouverte, il lisait, aux dernières lueurs du jour, dans un livre de piété, qu'il cacha en entendant venir Léa.

— Comment vous trouvez-vous? demanda-t-elle en s'asseyant auprès de lui.

— Ni mieux ni moins bien, répondit-il. Mon état est toujours le même. Je sens dans tout mon corps une inexprimable faiblesse, et je souffre toujours ici.

Et il montrait son cœur.

Léa jeta sur lui un regard de pitié. En même temps, elle dit :

— Il ne faut pas vous laisser abattre. Je n'attends pas avant trois jours les effets de votre nouveau traitement. Soyez assuré que vous irez mieux.

Henri ne répondit pas. Évitant de regarder sa femme, il porta ses yeux, par la fenêtre ouverte, sur l'horizon splendide qui se déroulait devant lui.

Étaient-ce donc là ces deux êtres qui s'étaient tant aimés? Qui aurait pu le croire, en les voyant ainsi embarrassés l'un devant l'autre, nourrissant tous les deux des rancunes qu'ils n'osaient s'avouer, prêts à s'adresser des reproches, et à s'accuser mutuellement des faits qui avaient détruit leur bonheur?

Il y eut un assez long silence.

— Est-il vrai, demanda tout à coup Léa, que vous ayez manifesté le désir de voir le curé de Saint-Tropez?

A cette question, Henri tourna vivement la tête du côté de sa femme.

— C'est vrai, répondit-il sans hésiter.

Elle continua :

— J'ai rencontré votre valet de chambre qui allait à la ville pour exécuter vos ordres. Je lui ai ordonné de n'en rien faire.

Henri poussa un cri d'impatience et de colère.

— Allez-vous maintenant m'empêcher d'appeler auprès de moi les gens qui me plaisent?

Cette question, le ton sur lequel elle fut posée, révélaient une amertume, une irritation profondes

de la part d'Henri. Mais Léa ne se laissa pas troubler. Sans élever la voix, elle reprit :

— Je ne vous ai jamais empêché de voir les gens dont la société vous agrée. Si vous avez voulu fréquenter les prêtres, vous avez été libre. Mais, moi habitant cette maison, jamais aucun d'eux n'y entrera.

— Quoi ! vous m'empêcheriez de recevoir les secours de la religion, même si j'étais à l'article de la mort ?

— N'exagérons rien, répliqua froidement Léa. Heureusement, vous n'en êtes pas à ce point. Pour moi, je ne veux pas qu'un étranger pénètre ici et vienne, sous un prétexte que vous lui aurez fourni, sans vous en douter, épier ma vie.

— Vous êtes folle ! s'écria Henri.

— Je ne comprends pas, continua Léa, pour quelle cause vous réclamez la présence d'un prêtre. Est-ce pour vous confesser ? Comment alors oserez-vous révéler à un homme des secrets qui sont à moi autant qu'à vous, et dont vous ne pouvez disposer sans mon consentement ? Sachez-le bien, je ne souffrirai pas qu'un individu, que sa

profession condamne à vivre toujours dans ce pays, soit mis par vous, moi présente, dans la confidence de faits intimes, où je suis forcément mêlée. Je redoute l'usage qu'il en pourrait faire et le parti qu'il ne manquerait pas d'en tirer contre moi. Les prêtres de ce pays me détestent, parce qu'ils n'ignorent pas le mépris qu'ils m'inspirent. En vous confessant à l'un d'eux, vous lui parleriez nécessairement de notre vie. Eh bien, je ne veux pas lui fournir des armes avec lesquelles il ne manquerait pas de me combattre.

Henri avait écouté ces paroles avec une impatience mal contenue. Ses mains crispées, ses dents serrées, ses yeux fixes trahissaient son irritation. Néanmoins, il ne perdit rien de son calme. Lorsque Léa eut cessé de parler, il lui dit :

— Je n'essayerai pas de discuter les singulières raisons que vous venez de développer. Il me serait facile de vous démontrer qu'elles reposent sur une grossière erreur, de vous prouver que jamais un prêtre n'a divulgué le secret de la confession. Mais ce serait de ma part un effort vain. Je veux voir un prêtre, parce que je sens ma vie menacée. Je

le veux, entendez-vous, et, si vous refusez d'en laisser entrer un ici, c'est moi qui sortirai pour aller chez le curé de Saint-Tropez, dussé-je m'y faire porter. Réfléchissez, car, demain, j'aurai pris un parti.

— Oh ! vous êtes libre, répondit Léa en se levant brusquement. Et, sans rien ajouter, elle sortit, laissant son mari plongé dans un morne désespoir et enfiévré par la colère.

Elle n'était pas moins irritée. Elle comprenait qu'elle serait impuissante à l'empêcher d'accomplir sa volonté. Elle s'irritait surtout, en constatant qu'elle n'avait plus aucun empire sur lui. Tout en méprisant les opinions qu'il professait, elle maudissait les dissidences fatales qui avaient peu à peu détruit l'amour qui les unissait naguère. Elle connaissait trop son mari pour douter de la noblesse et de la générosité de son cœur. Mais elle accusait la religion qui l'avait transformé en un être faible, peureux devant la mort, inhabile à regarder en face l'éternité ; qui avait aussi tué l'amour en lui, en le rendant incapable d'un sacrifice. Et, aveuglée par la colère, elle ne com-

prenait pas qu'elle-même était la cause de tout le mal, que l'étalage de sa propre impiété avait jeté son mari épouvanté dans des pratiques religieuses poussées à l'exagération.

Tout en roulant ces sombres pensées dans son esprit, elle avait suivi la route qui conduit du château de la Suze à Saint-Tropez. Elle se trouva ainsi devant la maison de madame Vergniaud. La nuit était venue, la cour d'entrée plongée dans une obscurité complète. On ne voyait aucune lumière aux croisées du rez-de-chaussée. Deux seulement étaient faiblement éclairées au premier étage, celles de la chambre de madame Vergniaud.

Dans ces ténèbres silencieuses, Léa sentit se précipiter les battements de son cœur. Quelque chose lui disait que la mort avait pris possession de cette maison. Elle entra. Toutes les portes étaient ouvertes. Elle gravit cet escalier qu'elle connaissait si bien et arriva jusqu'à la chambre de son amie. Le spectacle qu'elle vit l'impressionna vivement.

Sur le lit, entièrement recouvert d'un drap blanc, une forme humaine se dessinait. Cassinel était debout, au milieu de la chambre, à côté de

sa fille agenouillée. Aux pieds d'un crucifix placé sur une table, entre deux flambeaux, un prêtre priait. Dans tous les yeux, il y avait des larmes.

Cassinel le premier vit Léa qui s'était arrêtée sur le seuil de la porte. Il marcha vers elle, et lui dit à voix basse et tristement :

— Tout est fini. Notre pauvre maîtresse vient de mourir.

Deux larmes vinrent mouiller les joues de Léa. Elle alla jusqu'au lit, souleva le drap, contempla une dernière fois ce visage désormais immobile.

— Ah ! pensa-t-elle, comment croire que quelque chose de ce que fut cette pauvre créature vit encore ? Où est l'âme ? Tout est bien mort et fous ceux-là qui parlent d'une autre vie.

En ce moment, le prêtre qui priait, à genoux, se releva. Léa retourna la tête et se trouva en présence d'un inconnu.

— Vous êtes sans doute madame Faverney, dit-il d'une voix émue. Combien je vous suis reconnaissant, madame, de ce que vous avez fait pour ma mère. Je sais avec quelle sollicitude vous

lui avez prodigué les soins les plus tendres. Soyez bénie par son fils.

Cette expression d'une gratitude légitime laissa Léa insensible. Est-ce parce que Séverin portait l'habit de ces prêtres qu'elle méprisait ? Cependant, elle répondit que son amitié pour madame Vergniaud, que celle-ci lui rendait si bien, enlevait tout mérite à son dévouement.

— Je n'en conserverai pas moins le souvenir, reprit Séverin. Au milieu de ma douleur, j'ai goûté une joie ineffable. Dieu a permis que j'arrivasse à temps pour pouvoir réconcilier ma mère avec lui.

— Elle s'est confessé !... s'écria Léa.

— Elle a reçu les derniers sacrements.

Léa regarda le cadavre immobile, puis Séverin, et, d'une voix que nul que lui ne put entendre, elle dit non sans ironie :

— Et vous croyez que votre mère est maintenant dans le paradis ?

Cette question produisit sur Séverin le plus grand étonnement. A son tour, il regarda Léa, sembla deviner ce qui se passait en elle, et lui répondit d'un accent plein d'autorité :

— Ma mère a eu le bonheur de mourir dans la foi de l'Église catholique, et j'espère.

— La foi lui est venue tard, objecta Léa.

Les yeux de Séverin lancèrent des éclairs.

— Qu'importe ! fit-il brièvement, il y a place au ciel pour les élus de la dernière heure aussi bien que pour ceux de la première.

Léa n'osa continuer. Le spectacle de la mort arrêta les objections qui se pressaient sur ses lèvres. Elle comprit que ni le lieu ni l'heure n'étaient propices pour un entretien de ce genre. Mais elle avait, à son insu, éveillé la sollicitude et la curiosité de Séverin. Il la regardait maintenant avec une douce tristesse, et c'est d'une voix grave et ferme qu'il dit :

— Je plains ceux qui ne croient pas. Leur incrédulité savante et raisonnée leur est plus lourde que nos croyances simples et naïves. Un Dieu à craindre et à aimer, nos passions à combattre, nos semblables à soulager, le ciel à conquérir : voilà le but de notre vie. Je ne vois pas le but de la vie d'un incrédule.

Il s'arrêta quelques instants, livré à des ré-

flexions intérieures qui lui arrachèrent encore quelques mots :

— Nos croyances sont pleines de consolations, reprit-il. J'ai perdu ma mère, je la pleure. Mais ma douleur serait plus violente et plus longue, si je n'avais pas l'espérance de la retrouver ailleurs. Oui, je plains ceux qui ne croient pas.

Ayant ainsi parlé, il s'agenouilla de nouveau devant le lit de sa mère et s'abîma dans une fervente prière, sans paraître plus longtemps préoccupé de la présence de Léa. Celle-ci jeta un regard autour d'elle. Tout le monde priait. Elle eut, en même temps, un mouvement de dépit, un serrement de cœur, et elle sortit sans bruit, heureuse d'échapper à l'influence douloureuse que ce spectacle exerçait sur elle.

Les funérailles eurent lieu le lendemain avec une grande pompe. Le clergé de Saint-Tropez, voulant faire honneur à Séverin, y assista tout entier. Le jeune prêtre goûta ainsi la consolation d'être entouré, dans cette triste journée, de cœurs amis, unis au sien par des liens spirituels. Lorsque tout fut fini, il rentra chez lui, accompagné

par Cassinel, qui ne l'avait pas quitté un seul instant.

En se retrouvant orphelin dans sa maison, en songeant qu'il n'avait plus d'autre famille que les pauvres païens dont il allait tenter la conversion, et que le navire, qui devait l'emporter vers eux, était déjà loin, sans l'avoir lui-même à son bord, il fut pris d'une horrible languitude et tomba dans une morne tristesse. Mais, au même moment, il reçut une lettre de son supérieur qui approuvait toute sa conduite, l'autorisait à rester à Saint-Tropez, autant que cela serait nécessaire, et lui promettait de le comprendre parmi les missionnaires désignés pour le plus prochain départ. Cette lettre était en outre pleine de consolations délicates faites pour toucher son cœur, et, lorsqu'il se fut pénétré de ce bon et beau langage, il se sentit apaisé.

Il était donc là, songeant à son passé, plus riche de douleurs que de joies, essayant de deviner sa vie dans l'avenir, heureux d'avoir à poursuivre une carrière sainte où, obscurément et modestement, il pourrait accomplir le bien, lorsque Cas-

sinel entra pour lui annoncer que madame Faverney demandait à lui parler. Cette visite imprévue jeta Séverin dans une surprise extrême. Pourquoi madame Faverney revenait-elle dans cette maison où madame Vergniaud ne se trouvait plus pour la recevoir ?

Telle fut la question que se posa Séverin. Pour la résoudre, il donna l'ordre à Cassinel d'introduire la visiteuse. Léa entra. Pour la première fois, Séverin remarqua qu'elle était belle. Il lui montra un fauteuil où elle s'assit. Lui-même resta debout.

— Monsieur, dit Léa, pensez-vous quitter bientôt Saint-Tropez ?

Quelque étonné qu'il fût de cette demande, il répondit :

— Mon séjour ici sera forcément de courte durée. Oui, madame, je quitterai bientôt Saint-Tropez.

Léa ne put retenir un mouvement de satisfaction.

— Alors, reprit-elle, rien ne s'oppose à ce que vous veniez au château confesser mon mari ?

Séverin la regarda, l'interrogeant d'un geste, car il ne comprenait guère à quelle inspiration obéissait madame Faverney, en venant ainsi le chercher. Elle devina son embarras, et continua :

— Oui, monsieur, confesser mon mari ! Il est souffrant ; il se croit à l'agonie. Il veut un prêtre, et je suis venu réclamer vos services pour lui.

— Mais, madame, je n'appartiens pas au clergé de cette paroisse. C'est à l'un de ses membres qu'il faut vous adresser.

— C'est ce que je ne veux pas faire, répondit Léa avec vivacité, Je veux que le prêtre qui aura entendu la confession de mon mari quitte ce pays. Si, lorsque je vous ai interrogé, vous m'aviez répondu que votre départ ne serait pas prochain, je n'aurais pas sollicité votre concours. Mais, puisque vous devez vous éloigner, je puis consentir à ce que vous entriez dans notre maison pour satisfaire au désir d'Henri.

Séverin ne répondit pas.

— Mes paroles vous étonnent, reprit Léa. Ce que je souhaite est cependant bien simple. L'homme qui se confesse à un prêtre l'initie, par la force

des choses, à tous les secrets de son existence. Les êtres qui y sont mêlés deviennent, sans le savoir, l'objet d'indiscrétions souvent imprudentes. Le prêtre à qui Henri ouvrira son âme entendra beaucoup parler de moi. Il connaîtra tous les détails de notre vie commune. Il lira dans mon âme, à travers celle de son pénitent. Je ne puis empêcher ces choses; mais je veux en amoindrir l'effet, en exigeant que mon mari se confesse à un prêtre qui partira pour jamais, après l'avoir entendu; qui, par conséquent, emportera nos secrets avec lui et finira par les oublier.

— Une défiance injuste et coupable dicte vos paroles, madame, répondit Séverin, douloureusement surpris de ce langage. Au tribunal de la pénitence, le prêtre n'est plus un homme. Il est le représentant de Dieu, et les secrets des âmes sont oubliés par lui, au moment où il quitte le confessionnal.

Léa ne put retenir un sourire.

— Je sais que telle est la doctrine catholique. Mais, cette doctrine, je ne la professe pas. Pour moi, le prêtre n'est qu'un homme; je ne crois pas

qu'il oublie, aussi facilement que vous le dites, les aveux murmurés à son oreille, et qu'il n'y ait aucun danger à les lui faire entendre. J'ai l'assurance que celui qui entendra la confession de mon mari aura en son pouvoir les secrets les plus intimes de mon passé. Si je le rencontrais alors, chacun de ses regards ferait monter la colère à mon front. Je suis comme la femme du roi Candaule. Je ne veux pas que deux hommes puissent se vanter, en même temps, de me connaître. Mon mari me connaît, et c'est assez. S'il révèle à un homme quelque chose de moi, il faut que cet homme s'éloigne et mette un monde entre lui et nous.

Léa avait prononcé ces paroles avec énergie, mais sans parvenir à troubler la douce quiétude de Séverin. Pendant qu'elle parlait, il la regardait, en se disant qu'il y avait là une âme à sauver.

— Je vous plains, répondit-il doucement. Avant-hier, vous n'avez dit qu'un mot devant moi. J'ai pressenti votre scepticisme impie, sans le voir clairement. Il éclate à mes yeux, et je me demande

quelles circonstances vous ont conduite au triste état où vous êtes.

— Je n'ai jamais été autrement. On m'a élevée en dehors de toute religion. Quelques études m'ont dicté les opinions qui vous révoltent et que je crois bonnes. Votre religion défend le raisonnement et le libre examen. La mienne n'a que ces deux bases. Mon mari appartient à la vôtre et maudit la mienne. C'est ce qui a détruit notre bonheur. Car nous nous aimions ! s'écria Léa, avec une émotion qui la surprit elle-même.

— Dieu ne bénit pas les amours qui veulent se passer de lui !

Léa fit un geste d'impatience.

— Trêve de morale, monsieur l'abbé, dit-elle d'un accent bienveillant qui atténuait ce que ces mots avaient de dur. Je ne suis pas ici pour me convertir à vos idées ; mais pour obtenir que vous vous rendiez aux désirs de M. Faverney. Avant de répondre, laissez-moi vous dire que, si vous refusez, aucun prêtre n'entrera dans ma maison. Je vous le répète, je ne vous en permets l'accès que parce que vous devez partir prochai-

nement et que nous ne devons pas nous revoir.

La précision de ce langage ne permettait pas d'hésitation.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit Séverin.

— Vous plaît-il de venir ce soir au château ?

— J'y serai ce soir, madame.

Léa se retira, accompagnée jusqu'à la porte par Séverin qui la regarda s'éloigner, élégante et belle, se demandant, non sans tristesse, pourquoi cette créature, faite à l'image de Dieu, avait une âme si peu digne de son créateur.

Dans la soirée, Séverin se dirigea lentement vers le château de la Suze. Huit heures venaient de sonner à l'église de Saint-Tropez. La nuit était claire, le silence profond. Tout en marchant, le jeune prêtre pensait aux événements qui s'étaient accomplis en deux jours dans sa vie. Après avoir eu l'insigne joie de ramener sa mère à Dieu, avant qu'elle rendît le dernier soupir, il se demandait pourquoi il s'était préparé à de longs voyages, à des conversions lointaines, si c'était une ironie de la destinée qui plaçait sous ses pas, avant même

qu'il eût quitté la France, des âmes à sauver. Involontairement il songeait à Léa. Sa pensée revenait sans cesse sur cette jeune femme. Il se disait qu'il serait beau et bon de la fléchir, de la rendre à Dieu, dût-il renoncer aux courses aventureuses. N'y avait-il pas là, à ses côtés, une grande mission à tenter ? Les âmes des habitants de Corée, plongées dans le paganisme, étaient-elles plus chères au ciel que l'âme de Léa Faverney ?

C'est sous le poids de ces réflexions qu'il entra au château de la Suze. Un domestique l'attendait et le conduisit sur-le-champ dans la chambre d'Henri Faverney. Ce dernier s'était préparé à le recevoir. Debout, habillé, rien en lui, sinon sa pâleur livide et ses yeux enfoncés sous le front, ne trahissait une de ces maladies qui ne pardonnent pas et qui touchent à leur terme.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il en tendant les deux mains à Séverin, soyez béni pour vous être rendu à mes désirs. Depuis que je sais que vous devez venir, je suis un autre homme. J'ai pu quitter ce maudit fauteuil. Je sens mes forces

renaître, et votre présence produit en moi l'effet d'un remède bienfaisant.

— Si ma présence peut hâter votre guérison, je reviendrai souvent, répondit Séverin.

— Quoi ! vous pourrez revenir ? Vous ne partez donc pas ?

— Je pense différer mon départ.

A ces mots, les traits d'Henri se couvrirent d'une légère rougeur. Une vive joie éclata dans son regard. Puis, il ajouta d'un ton discret :

— Peut-être vaudrait-il mieux n'en rien dire car on chercherait à vous empêcher de revenir.

— N'ayez aucune inquiétude. Je serai prudent et j'aurai un double intérêt à l'être. Pour vous d'abord ; et puis, n'y a-t-il pas ici une conversion à entreprendre ?

A ces mots, Henri regarda Séverin avec surprise. Puis, joignant les mains :

— Quoi ! s'écria-t-il, vous tenteriez de convertir Léa ! Vous vous sentiriez le courage d'aborder cette difficile mission ?

— Peut-être, répondit gravement Séverin. Mais d'abord, j'ai besoin de savoir par quelles circons-

tances madame Faverney en est arrivée à cet état douloureux où je la vois.

— Elle n'a jamais été autrement. Oh ! vous ne la connaissez pas. C'est une nature ardente, passionnée, aimante même, mais incapable de faire à l'amour ou à l'amitié le sacrifice d'une de ses idées. Née dans le protestantisme, elle a embrassé le catholicisme pour devenir ma femme. Mais le sacrifice, auquel j'ai cru alors, n'était qu'apparent, puisqu'elle ne pratiquait pas plus la première de ces religions qu'elle n'a pratiqué depuis la seconde. Je n'ai connu la vérité que lorsque notre mariage a été accompli. J'en ai cruellement souffert, non certes qu'alors j'eusse souhaité de voir ma femme devenir dévote. Mais, quelque indifférence qu'on éprouve pour les choses religieuses, il est difficile de comprendre le mariage, d'où l'idée de l'éternité est bannie, et rien n'est plus affligeant que le spectacle d'une épouse et d'une mère sans religion, incapable, par conséquent, d'élever ses enfants chrétiennement. Dans le but de ne pas compromettre tout à fait notre bonheur, ébranlé déjà par la stérilité de notre union, j'avais renoncé à

essayer d'amener ma femme à d'autres sentiments. Je lui demandais de me laisser pratiquer ma religion à ma guise et j'espérais que mon exemple finirait par la convaincre. Elle a refusé de m'accorder la liberté que je lui accordais à elle-même. Lorsqu'elle m'a vu aller à l'église et prier, elle a prétendu que je l'abandonnais, que je trahissais notre amour. Dès ce moment, un abîme s'est creusé entre nous, et cette pensée me tue, car je l'aime encore.

Ayant ainsi parlé, Henri Faverney s'arrêta, en proie à une émotion qui pouvait, dans l'état où il se trouvait, lui être fatale. Séverin le comprit. Il essaya de l'apaiser et y parvint, en faisant entendre à ses oreilles des paroles d'espérance.

— Les desseins de Dieu sont impénétrables, dit le jeune missionnaire. Il n'y a pas de cœur, quelque endurci qu'il puisse être, qui ne cède pas aux coups de la grâce, lorsque l'heure a sonné. Il faut demander au ciel de faire descendre, dans cette âme farouche, un rayon pour l'éclairer, pour lui montrer à elle-même son origine et sa fin. Pour moi, je prie Dieu, afin qu'il me permette d'être

l'instrument de cette conversion. Vous, hâtez-vous de guérir. Vivez pour me seconder, pour être heureux, le jour où votre femme sera devenue chrétienne.

Ils s'entretinrent longtemps ainsi. Henri Faverney parla longuement de Léa, dont il fit connaître la vie passée à Séverin, sans omettre un seul détail, de nature à éclairer ce dernier. Puis il voulut être entendu en confession.

Ainsi que Léa l'avait prévu, après être resté deux grandes heures avec Henri, le missionnaire connaissait la vie et les idées de la jeune femme. Il avait pu lire dans son âme à travers celle de son mari.

La soirée était déjà très-avancée, lorsqu'il quitta la chambre de Faverney. En traversant un large couloir, accompagné d'un domestique porteur d'une lanterne, il vit, à dix pas devant lui, une ombre, d'abord immobile, disparaître, à l'approche de la lumière. Cela fut fait si rapidement qu'il crut s'être trompé et oublia cette circonstance. Quelques instants après il descendait, toujours accompagné, les allées du parc, tracées,

comme nous l'avons dit, dans les flancs de la colline. A l'extrémité de l'une de ces allées, une vive lueur attira son regard et une rumeur bruyante vint frapper ses oreilles. Ce bruit et cette clarté s'échappaient d'un petit pavillon construit en briques, dont on pouvait voir l'intérieur par les fenêtres ouvertes.

Ce pavillon était meublé sans élégance. Au milieu, une vaste table ronde; sur la table, des cartes, les débris d'un repas, des bouteilles vides, des verres pleins; autour de la table un large divan de laine brune, sur lequel étaient assis quatre ou cinq individus, petits bourgeois ou pêcheurs, deux femmes encore jeunes dont le costume et les mains brunes annonçaient l'humble condition. Un seul des personnages était debout. C'était un vieillard grand, maigre, qui ne se tenait qu'avec peine sur ses jambes chancelantes et alourdies par l'ivresse Ses yeux avinés erraient sur l'assistance, avec une expression d'ébètement. D'une main, il soulevait un verre d'où le vin débordait; de l'autre, il pressait la taille de l'une des deux femmes qui, accroupie sur le divan, lui souriait. Enfin, ce

vieillard récitait plutôt qu'il ne chantait, avec un accent étranger, une chanson égrillarde, dont tous les convives répétaient avec lui le refrain.

Devant ce spectacle, Séverin s'arrêta stupéfait.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il au domestique.

Ce dernier lui dit quelques mots à voix basse.

— Alors le vieillard qui chante ?

— C'est M. Archibald Clamorgan le père de madame.

— Je ne m'étonne plus de l'éducation qu'elle a reçue et des fruits que cette éducation a portés, pensa Séverin qui reprit silencieusement sa marche.

Il rentra chez lui obsédé par une idée unique.

— Pourquoi partir ? se disait-il. N'y a-t-il pas ici autant de bien à faire qu'ailleurs, et les périls qui m'attendent de l'autre côté des mers doivent-ils me faire préférer les missions lointaines à celles qui s'offrent à moi dès à présent ? Et, pensant à Léa, à Archibald, aux individus qu'il avait vus et entendus autour de ce dernier, il ajouta mentalement :

— N'est-ce donc pas un grand but que rendre toutes ces âmes dignes du ciel ?

Mais, bien qu'il les embrassât toutes dans ce vœu qu'il formait pour leur conversion, déjà, malgré lui, l'une d'elles lui semblait plus chère. L'âme de Léa lui apparaissait comme une conquête préférable à toutes les autres, et sa pensée éclata dans ces mots qui s'échappèrent de sa bouche, au moment où il allait s'endormir :

— Je ne partirai pas sans avoir converti cette femme.

Le lendemain, sous le coup de la vive émotion qu'il éprouvait encore, il écrivit à son supérieur la lettre qui suit :

« Mon très-vénéré maître et ami, j'ai rempli depuis deux jours les tristes devoirs qui m'ont appelé ici, en m'obligeant à différer mon départ. Encore une semaine pour mettre ordre à quelques affaires, et plus rien ne me retiendrait dans ce pays, si je n'avais à cœur d'entreprendre, et de mener à bonne fin, l'œuvre dont je viens vous entretenir, afin d'obtenir votre assentiment.

« Au chevet de ma mère mourante, j'ai ren-

contré une jeune femme dont elle avait fait son amie, et qui n'est chrétienne que de nom. Son père, une espèce de vieux bandit, l'a élevée seul, et a fait d'elle une créature sans foi. Plus tard, elle s'est mariée à un jeune homme, d'une grande fortune et d'un grand cœur, dont la piété tolérante n'a pu toucher le sien. La ferveur du mari et l'impiété de la femme se sont heurtées violemment. Leur affection mutuelle n'a pu résister à ce choc qui a produit les plus funestes résultats. Leurs âmes unies par le mariage n'ont plus de lien. S'ils s'aiment encore, il est difficile de le savoir. Le mari gémit sur l'aveuglement de sa femme. La femme maudit la foi de son mari. Enfin, le père de celle-ci donne, par sa conduite, les plus déplorables exemples aux populations de ce pays.

« Telle est la famille au sein de laquelle des circonstances inattendues m'ont introduit, et il suffit que je vous la montre ainsi, mon excellent père, pour que vous compreniez le désir et l'espoir qui se sont emparés de mon cœur. Plusieurs conversions à tenter, une famille à réconcilier dans l'amour de Dieu, une femme intelligente à conquérir à la foi,

un homme doux et bon à consoler : voilà quelle mission s'offre à moi. Voulez-vous me permettre de l'entreprendre ? N'est-elle pas à la hauteur de celles auxquelles je suis destiné ? Prononcez-vous et écrivez-moi. Je m'incline d'avance devant votre décision et, après vous avoir exprimé les vœux que je forme, je me déclare prêt à vous obéir. »

La réponse que Séverin reçut quelques jours plus tard était ainsi conçue :

« Mon cher enfant, ma confiance en vous est entière et, quels que soient les périls que je redoute pour vous, la demande que vous m'adressez a un but trop noble et trop grand, pour que je puisse y répondre par un refus. Trois mois s'écouleront avant un nouveau départ de missionnaires. Je vous permets de passer ces trois mois loin de nous, et si, à l'expiration de ce délai, un nouveau délai était nécessaire, je vous l'accorderais encore. Mais rappelez-vous que vous avez été destiné à une autre mission, et que, pour ensemencer le champ considérable confié à nos soins, nous n'avons pas trop d'ouvriers. D'autres prêtres peuvent vous rem-

placer dans l'œuvre que vous allez entreprendre. Vous ne pouvez pas être remplacé dans celle pour laquelle vous avez été élevé.

« Ne perdez donc pas de vue le but de votre vie. Veillez sur votre âme qui va se trouver exposée à des dangers imprévus, plus redoutables que ceux qui auraient menacé votre vie, au milieu des peuplades barbares. Nous prierons ici pour le succès de votre œuvre, et vous m'écrirez souvent, afin de m'en faire connaître les progrès et le résultat. »

Cette lettre, que Séverin avait attendu avec impatience, lui causa la joie la plus vive. Dès ce moment, il se considéra comme chargé d'une mission sacrée et ne s'occupa plus que des moyens à mettre en œuvre, afin d'y réussir.

Mais c'est en vain qu'il se demandait à quels dangers son supérieur avait voulu faire allusion. La beauté de Léa n'avait produit aucune impression sur lui. Il ne comprenait pas qu'elle put devenir un péril ni un écueil.

On peut classer en trois catégories les hommes qui embrassent le sacerdoce. Il y a d'abord, — et

malheureusement le nombre en est grand, — ceux qui ne voient. dans leur dévouement à l'Église, qu'une carrière plus avantageuse qu'une autre. Ce sont pour la plupart des paysans qui entrent au séminaire pour échapper à la conscription ou pour se créer une position. D'une intelligence inférieure, ils restent le plus souvent, sous la soutane, ce qu'ils étaient avant de la revêtir, des êtres sans éducation, peu instruits, faiblement éclairés, et bons tout au plus à devenir les pasteurs de populations grossières, ignorantes, qu'ils n'ont qu'à maintenir dans des pratiques et des coutumes qu'elles observent machinalement et dont la grandeur leur échappe. Sans contester la sincérité de quelques-unes de ces vocations, la sainteté de quelques-uns de ces prêtres, on peut dire que ce ne sont pas là des recrues capables de faire honneur à l'Église, qui ne peut tirer parti de ces forces indécises qu'à l'aide d'une discipline sévère, et d'une forte direction qu'elle confie à des hommes habiles.

Il y a ensuite ceux qui ne se vouent au service divin, qu'après avoir goûté les joies de la vie et

subi ses douceurs. C'est parmi eux qu'on trouve le prêtre tel qu'il doit être. Ils ont presque tous l'expérience des hommes et la connaissance des choses. Les passions ne sauraient les vaincre. S'étant déjà mesurés avec elles, ils en connaissent toutes les formes et savent avec quelles armes on les combat. Leur concours est d'autant plus précieux, qu'ils sont plus désintéressés, étant entièrement détachés des choses d'ici-bas.

Enfin, l'armée sacerdotale se recrute parmi des hommes jeunes, inexpérimentés, mais d'une haute intelligence ou d'un rang considérable, qui se donnent à Dieu, dans la plénitude de leur liberté, sans être poussés vers lui par des considérations d'un ordre humain, après avoir sinon savouré toute la douceur des biens de ce monde, du moins mouillé leurs lèvres à la coupe et comparé par la pensée les biens qu'ils abandonnent à ceux qu'ils vont embrasser. Sans doute, ils peuvent se tromper, prendre pour une vocation profonde ce qui n'était qu'un accès passager de ferveur. Mais, rien ne les obligeant à renoncer au monde où leur place semblait d'avance marquée, il y a des chances pour

qu'ils deviennent des lévites fidèles, dévoués. Contre toutes les tentations, quelle que soit leur ignorance des passions humaines, ils sont protégés par ce don merveilleux que, dans son magnifique langage, l'Église appelle la grâce d'état. A ceux-là le dévouement ne coûte rien. Ils vont à tous les périls, sans les voir ou sans les comprendre, ardents, insoucieux, préparés à toutes les surprises, et si dans la route ils subissent une chute, c'est pour se relever plus forts.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartenait Séverin. Dans la naïveté de son dévouement, dans la sincérité de son sacrifice quotidien, il ne voyait pas l'abîme ouvert sous ses pas. Cet abîme était profond cependant, et, à l'heure même où le missionnaire s'occupait du salut de Léa, elle songeait à creuser ce gouffre plus profondément, à y faire tomber celui qu'elle considérait comme un ennemi.

Afin de faire comprendre la sourde et violente irritation que nourrissait Léa, il faut préciser un fait que le lecteur a sans doute deviné. Cachée derrière une porte entr'ouverte, elle n'avait rien

perdu de l'entretien que nous avons reproduit au début de ce chapitre. Elle avait entendu toutes les confidences que son mari venait de faire au prêtre. La confession elle-même était arrivée jusqu'à son oreille. Elle connaissait donc exactement toute la pensée de Faverney. Elle connaissait le projet de Séverin. Elle savait enfin qu'il renonçait à partir, dans l'unique but de réaliser ce projet qu'elle considérait comme un complot dirigé contre elle. Il voulait la convertir! D'abord, cette prétention mit un sourire sur ses lèvres. Mais, ensuite, elle se demanda de quel droit cet homme voulait pénétrer dans sa vie; pourquoi, maintenant qu'il était maître de ses secrets, il ne partait pas, bien qu'elle lui eût dit :

— Je suis comme la femme de Candaule. Je ne veux pas que deux hommes puissent se vanter de me connaître.

Puisqu'il restait, c'est donc qu'il voulait la lutte.

Cette aventure de Candaule revenait en ce moment à la pensée de Léa. Ce que Candaule fit pour le corps merveilleux de sa femme, Faverney l'avait

fait pour l'âme de la sienne. Comme la reine de Lydie, Léa se sentait honteuse entre ces deux hommes qui désormais pouvaient lire en elle, à la faveur des aveux qu'autrefois elle avait faits à son mari, pour qu'il la connût tout entière, et qu'il venait de révéler à Séverin. Il fallait donc que ce dernier disparût, et maintenant que, non content d'en avoir tant appris, il prétendait rester dans le pays, presque dans la maison de Léa, celle-ci sentait le désir de la vengeance mordre son cœur.

Alors, elle pensa qu'il était prêtre, qu'il avait prononcé des vœux solennels, renoncé aux femmes et à l'amour. Ne serait-ce pas une vengeance digne d'elle de l'obliger à trahir ses vœux ? Il voulait la convertir ! c'est elle qui le perdrait ! exercer sur lui une séduction toute-puisssante, lui faire subir toutes les tortures de l'amour, puis l'obliger à violer ses serments, avilir le caractère sacré dont il était revêtu, le dégrader à ses propres veux, enfin l'abandonner à des remords cuisants, éternels, n'était-ce pas un plan d'une infernale habileté ? C'est celui auquel s'arrêta Léa. Le souci de sa propre dignité, le soin de son honneur, ne la préoccu-

TAYLOR INST O.

paient guère. La colère la rendait sourde à tous les conseils que dictait sa conscience. Telle qu'on la connaît, elle était femme à se perdre pour se venger, et, en ce moment, elle-même ne se comptait plus pour rien, alors qu'il s'agissait d'entraîner dans un gouffre le prêtre imprudent qui s'était jeté sur sa route. Léa n'était pas une de ces femmes irrésolues qui, après avoir pris une décision, reculent devant son accomplissement. A dater du jour où elle eût formé ces coupables projets, elle ne les abandonna plus.

Que la loyauté du lecteur se révolte, nous le comprendrons ; mais nous lui répondrons : Cette femme était ainsi. Ses passions ne connaissaient d'autre frein que le soin qu'elle mettait à ne rien faire dont elle eût à rougir, en s'interrogeant elle-même. A l'heure où elle était, telle qu'elle était, une idée fixe la subjuguait. Tout entière à un unique désir, prête à tout pour le satisfaire, elle ne voyait pas que la honte était au bout du triomphe qu'elle souhaitait.

III

Trois jours s'étaient écoulés depuis la visite du missionnaire au château de la Séze, lorsqu'il se décida à y retourner. Contre son attente, Henri Faverney n'était pas seul dans cette chambre où Séverin l'avait une première fois trouvé, abandonné en quelque sorte à son chagrin et à la maladie.

Étendu sur une chaise longue, il dormait. Léa était assise auprès de lui, veillant sur son sommeil, lui prodiguant, avec une patience et une douceur surprenantes, des soins qui devaient provoquer dans cette pauvre nature affaiblie une

amélioration sensible et qui causèrent à Séverin une vive surprise.

Mais, ce qui le surprit surtout, ce fut l'accueil qu'il reçut de Léa. Au lieu du dédain qu'elle avait manifesté dans leur précédente entrevue, elle lui témoigna une affabilité qui le toucha et lui sembla un symptôme de bon augure.

— Grand Dieu ! pensa-t-il, avez-vous voulu faciliter ma tâche et disposer dès à présent cette femme à recevoir vos enseignements ?

Comme si Léa eût deviné ce cri d'espérance, elle s'approcha et lui dit à demi-voix :

— Mes dispositions, vous le voyez, se sont un peu modifiées. N'allez pas croire pour cela que je sois une femme versatile ou inconstante. Si, malgré mes résolutions et les paroles que je vous ai fait entendre, il y a quelques jours ; si, malgré le déplaisir que me cause votre présence, je ne me suis pas opposée à ce que vous reveniez, ainsi que j'y étais d'abord résolue, c'est que votre première visite a exercé sur mon mari une influence heureuse et que je l'aime assez pour sacrifier momentanément à son repos des idées qui me sont chères,

— C'est-à-dire que vous me subissez, répondit Séverin sur le même ton.

— C'est le mot. Je vous subis, mais vous ne vous en apercevrez pas jusqu'au jour où mon mari pourra se passer de vous. Cette maison vous est donc momentanément ouverte. Mais rappelez-vous que je ne suis pas, que je ne serai jamais votre dupe, quelque sympathie d'ailleurs que je vous témoigne devant Henri. Il s'agit d'abord de le guérir.

— A quoi bon ! demanda Séverin, si c'est pour lui rendre la vie amère, ainsi que vous l'avait fait jusqu'ici.

Ces paroles blessèrent Léa. Mais elle n'en laissa rien paraître et dit à Séverin :

— Mon mari s'est donc plaint de moi ?

Elle le savait bien, puisque pas un mot de l'entretien auquel elle faisait allusion ne lui avait échappé. Mais il lui convenait de feindre la plus grande ignorance.

— M. Faverney m'a ouvert son cœur, ainsi qu'il l'aurait fait avec un ami, répondit Séverin.

Léa secoua la tête avec tristesse,

— Ah! je ne m'étais pas trompée, dit-elle, lorsque je prévoyais qu'il ferait de vous son confident et vous apprendrait à me haïr.

— Je ne vous hais pas, s'écria Séverin, je vous plains.

Elle feignit de ne pas avoir entendu et continua :

— Mais, quelque mal qu'il ait pu vous dire, ou que vous pensiez de moi, je ne suis pas une créature odieuse. Je suis ce qu'on m'a faite. Ce qui domine en moi, c'est un orgueil immense, qui est devenu ma force et ma religion. C'est cet orgueil qui inspire tous les actes de ma vie. C'est en lui que je puise le sentiment de mes devoirs. J'ai eu tort, cependant, je le reconnais, de demander à Henri le sacrifice de ses idées, alors que je refusais de lui faire le sacrifice des miennes. C'est ce qui a causé notre malheur. Mais si, comme j'en ai l'espoir, il revient à la santé, j'en userai tout autrement. Nous vivrons sur le pied d'une mutuelle liberté, en nous faisant seulement des concessions pour tout ce qui serait de nature à blesser trop ouvertement les coutumes de chacun de nous.

— Ce sera de votre part, madame, le commen-

cement de la sagesse. Mais ce sera priver votre mari de la liberté dont vous parlez, que d'exiger mon départ, comme vous m'en menacez, le jour où vous jugerez qu'il peut se passer de moi.

A cette objection, Léa fit un geste d'impatience.

— Mais, dit-elle, ne comprenez-vous pas que vous êtes pour moi un ennemi ? Vous me connaissez trop, et je ne vous pardonnerai jamais les confidences que mon mari vous a faites.

En parlant ainsi, elle était sincère. Elle venait d'oublier le rôle qu'elle s'était juré de remplir. Quelque ému qu'il fût par cet étrange entretien, Séverin parvint à demeurer calme, et ce fut sans élever la voix qu'il répondit :

— Je ne m'explique pas, madame, pourquoi vous voyez en moi un ennemi.

Elle allait s'écrier : N'avez-vous pas juré d'entreprendre ma conversion ? mais elle se retint. Pousser ce cri, c'eût été se trahir.

Il continua :

— Je suis ici pour remplir les devoirs de mon ministère, et si j'y suis, n'est-ce pas à vous que je le dois ? N'êtes-vous pas venue me chercher ?

— Oui, mais j'avais exigé votre départ.

— Je n'ai rien promis, reprit Séverin avec force. Tant que ma présence ici sera nécessaire, j'y resterai, et vous avez compris vous-même que cela est juste, puisque vous consentez à la subir.

Léa ne répondit pas. Son irritation était à son comble et s'augmentait encore de l'obligation où elle se trouvait de la contenir. Certes, si au lieu de la braver, ainsi qu'il venait de le faire, Séverin lui eût promis de partir, elle aurait pu abandonner les coupables projets qu'elle avait formés contre lui. Mais, dans le langage résolu du jeune prêtre, elle voyait des menaces qui mirent sur ses lèvres un frémissement de colère.

— Ah ! il veut la lutte, pensa-t-elle, je ne la fuirai pas !

Cet entretien, commencé en des termes en apparence bienveillants, se termina ainsi, laissant subsister dans l'esprit de Léa les sentiments hostiles que nous avons décrits, et dans celui de Séverin des doutes et des défiances sans nombre.

Henri Faverney ne tarda pas à se réveiller. Sa

femme avait eu le temps de se calmer, et il ne put rien deviner de ce qui s'était passé.

— Vous voilà ! s'écria-t-il en s'adressant à Séverin. Je commençais à craindre que vous ne m'eussiez oublié, et si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, demain je vous aurais écrit.

— Je n'oublie pas mes amis. J'ai appris avec plaisir que depuis trois jours vous avez repris des forces.

— C'est à vous que je le dois.

Ayant prononcé ces paroles, Faverney jeta sur le prêtre un regard de reconnaissance que celui-ci seul put comprendre. En promettant à cet époux désespéré d'entreprendre la conversion de Léa, Séverin lui avait fait faire un grand pas vers la guérison. Tenter de rétablir la paix dans cette maison d'où le bonheur avait fui, n'était-ce pas préparer la réconciliation de deux cœurs faits pour s'entendre et divisés par des circonstances fatales ? Aussi, depuis que Faverney avait pu caresser cette espérance, une amélioration commençait à s'opérer dans son état, et il se plaisait à en attribuer le mérite à son ami.

Pendant qu'ils échangeaient quelques mots, Léa

les regardait l'un et l'autre en silence, comme livrée à des réflexions qui la laissaient indécise sur un parti à prendre.

— Je ne veux pas que ma présence soit un embarras pour vous, dit-elle tout à coup. Je vous laisse ensemble.

En même temps, elle se dirigea vers la porte. Mais elle s'arrêta un instant avant de sortir, puis revint au milieu de la chambre, et, s'adressant à Séverin :

— Monsieur, mon mari est heureux de vous savoir dans sa maison. Soyez tout à fait bon pour lui. Consentez à dîner ici. De cette manière, vous nous resterez plus longtemps. Et puis, je tiens à vous présenter à mon père.

— A votre père ? s'écria Henri qui redoutait l'impiété grossière du vieux Archibald. Y pensez-vous ?

— Soyez sans inquiétude, je me charge de tout. Mais vous, monsieur l'abbé, acceptez-vous notre invitation ?

Succédant à l'entretien que nous avons rapporté et dans lequel Séverin avait en quelque sorte tou-

ché du doigt l'irritation qu'il causait à Léa, cette invitation le surprit à ce point qu'il ne conserva pas assez de présence d'esprit pour formuler un remercîment. Il s'inclina, acceptant ainsi, et Léa se retira.

Que devait-il penser de ce résultat imprévu ? A quelle étrange inspiration obéissait cette femme ? Il ne pouvait douter qu'elle l'eût en horreur. Que signifiait donc ce langage ? N'avait-elle en vue que le rétablissement de son mari ou voulait-elle tendre un piége à Séverin ?

Ces questions, qu'il ne put résoudre, le laissèrent rêveur et distrait. Ce n'est que grâce à des efforts puissants qu'il parvint à cacher ses impressions à Faverney qui parlait depuis que sa femme était sortie.

— Ah ! mon ami ! disait-il, que de changements vous avez opérés ici ! Je ne reconnais pas Léa. Depuis trois jours, cette créature dédaigneuse et fière s'est humanisée ; ce cœur de roche s'est amolli. Ne me pardonnant pas mes sentiments religieux, elle ne me témoignait qu'une indifférence mêlée d'un mépris cruel, et voici que ses soins me

sont prodigués avec une sollicitude qui va jusqu'à la tendresse. Elle haïssait les prêtres, elle leur avait interdit l'accès de sa maison, et non-seulement elle vous tolère, mais encore elle se montre animée du plus vif désir de vous plaire. Est-ce là un signe avant-coureur de la grâce ?

— Je l'espère, répondit Séverin, troublé plus qu'il ne pouvait le dire.

Ils s'entretinrent ensemble pendant une heure. Tout à coup, la cloche du château annonça le dîner.

— Vous allez vous trouver à table avec mon beau-père, dit alors Henri. Ne vous laissez pas émouvoir par les impiétés qu'il pourra prononcer, peut-être dans l'unique but de vous déplaire. Je vous l'ai dit, c'est un véritable mécréant.

En attendant cet avertissement, Séverin se leva. Se recueillant, il éleva son âme vers Dieu, dans une fervente prière. Il demanda le courage et le don de persuasion. Sa tâche allait commencer. Soldat de la foi, il allait mettre le pied dans le camp ennemi, parmi ceux qu'il avait à vaincre et à conquérir pour le ciel.

Au même moment, Léa entra, vêtue avec plus d'élégance que de coutume, le visage souriant. Il y avait dans son regard tant de bienveillance, sa beauté était si resplendissante, que Séverin éprouva un frisson d'émotion dans tout son corps. Pour la première fois, il eut une vague idée des dangers auxquels la lettre de son supérieur avait fait allusion. C'est qu'aussi pour la première fois, il venait de comprendre que Léa était séduisante et qu'elle portait en elle des grâces infinies.

— Voilà ma femme qui vient vous prendre pour vous conduire dans la salle à manger, dit Faverney. Offrez-lui le bras, mon cher abbé, puisque je ne puis le faire moi-même.

Séverin obéit, non sans une certaine gaucherie qui trahit son embarras et son trouble. Ce qui mit le comble à son émotion, ce fut de sentir sur son bras tremblant le bras de Léa qui s'y appuya avec nonchalance.

Ils demeurèrent une minute ainsi. Henri les regardait avec tristesse.

— Combien je regrette de ne pouvoir descendre et me placer au milieu de vous, s'écria-t-il.

— Encore un peu de patience, mon ami, répondit Léa.

Et, quittant le bras de Séverin, elle courut à son mari, l'embrassa. Puis, étant revenue auprès du prêtre, elle s'empara de lui. Ils descendirent le grand escalier du château, se dirigeant vers la salle à manger. Pendant ce court trajet, Séverin ne put prononcer une parole. Des idées confuses se pressaient dans son cerveau. Il marchait automatiquement, comme s'il eût été poussé par une puissance supérieure. Quant à Léa, un sourire ironique et vainqueur éclatait dans son regard.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, Archibald les y avait précédés. Afin de prendre patience, en les attendant, il s'était fait servir du vin de Madère, qu'il dégustait lentement, les coudes posés sur la table, le verre à la hauteur de l'œil.

En attendant le bruit des pas de sa fille, il se retourna et demeura stupéfait à l'aspect du jeune homme en robe noire qui accompagnait celle-ci.

— Mon père, dit-elle, je vous présente M. l'abbé Séverin Vergniaud, un ami d'Henri. Monsieur, je vous présente mon père.

Les deux hommes s'adressèrent un profond salut et prirent place à table, sans échanger un seul mot. Archibald était singulièrement étonné, ne comprenant guère par quelle suite de circonstances, un prêtre était devant le même repas que lui. Son regard allait de Séverin à sa fille, comme pour interroger l'un des deux sur le fait qui le surprenait si fort.

— Ma foi, monsieur l'abbé, s'écria-t-il tout à coup, vous pardonnerez à ma stupéfaction. Mais c'est pour la première fois de ma vie que j'ai l'honneur de dîner avec un homme de votre profession.

Ces paroles, au fond desquelles il y avait une nuance d'ironie, produisirent sur Séverin l'effet d'un coup de fouet. Il comprit que c'était là un commencement d'attaque, auquel l'honneur de son état lui imposait le devoir de répondre.

— La première fois ! fit-il en souriant. Eh bien, monsieur, je souhaite pour vous que ce ne soit pas la dernière.

— Vous croyez donc qu'un homme tel que moi peut trouver quelques avantages dans la société d'un homme tel que vous ?

— J'en suis certain.

Léa écoutait en silence. A ce dernier trait, elle regarda Séverin dont les yeux rencontrèrent les siens et qui crut y voir un encouragement.

— Voudrait-elle éprouver mes forces, en me mettant aux prises avec son père? se demanda-t-il. Eh bien, je vais supposer que je suis en face d'un cannibale et qu'il s'agit de le convertir, à son insu.

Tandis que Séverin remontait ainsi son courage, Archibald, tout en mangeant, poursuivait son idée.

— Pourriez-vous énumérer ces avantages?

— Parfaitement. D'abord, et au premier rang, le bonheur de croire en Dieu.

— Avantage contestable, murmura Archibald.

— Il y en a d'autres, continua Séverin sans l'entendre. Dans la société d'un homme tel que moi, un homme tel que vous peut apprendre à pratiquer la tempérance.

A ce dernier mot, Archibald regarda les verres étalés devant lui. Puis, relevant les yeux vers son interlocuteur, il lui dit en riant :

— Je crois que vous appelez la tempérance une vertu ?

— Oui, monsieur, et l'intempérance un grand vice.

— Eh bien, vous n'y entendez rien, répliqua grossièrement Archibald. C'est le contraire qu'il faut dire. En vérité, vous n'y entendez rien.

— Mon père ! fit Léa qui crut devoir intervenir, craignant qu'Archibald ne poussât plus loin les écarts de son langage.

— Bah ! ma fille, laisse donc ! s'écria celui-ci, Monsieur est de force à se défendre, et si je lui parle sans façons, c'est qu'il a bec et ongles. Que veux-tu ? Cela me paraît si extraordinaire de dîner avec un jésuite, moi qui ne peux les souffrir.

— C'est que vous ne les connaissez pas, monsieur, répliqua gravement Séverin qui s'était juré d'avoir réponse à tout.

Archibald porta son verre à sa bouche, en vida d'un trait le contenu, et, excité par cette nouvelle libation, il reprit :

— Il est positif que, sur ce sujet, nous ne saurions nous entendre. Mais je veux vous poser une

question. J'ai quelquefois entendu les sermons de vos pareils, et je me suis toujours demandé si ces braves gens croyaient un mot de ce qu'ils enseignent. Qu'en pensez-vous ?

— Qu'en pensez-vous vous-même ? demanda le prêtre avec fierté.

— Moi, dit Archibald, je ne voudrais pas vous blesser, mais, entre nous, je crois que vos curés sont tous des farceurs.

Cette injure arracha à Séverin un cri de douloureuse surprise. Quelque plaisir que prit Léa à mettre sa patience à l'épreuve, peut-être allait-elle adresser un reproche à son père. Mais, d'un geste, Séverin l'arrêta. Fixant sur Archibald un sourire adorable de patience et de douceur :

— Monsieur, demanda-t-il, vous avez été marin?

— Sans doute.

— Vous avez servi votre patrie, ou, tout au moins, vous avez cru la servir ?

— Assurément.

— Eh bien, monsieur, l'Église catholique est ma patrie. Mes confrères et moi, nous mettons à la défendre l'ardeur que vous avez mise à servir

la vôtre. Jugez maintenant si nous sommes des farceurs.

Archibald avait attentivement écouté ces paroles prononcées d'une voix ferme. Il ne répondit pas. Mais un sourire singulier passa sur ses lèvres. Peut-être se disait-il que dans le courage qu'il avait déployé, en défendant son pays, il y avait plus de cupidité que de patriotisme, et souriait-il de la comparaison que le jeune prêtre venait de faire si naïvement.

Léa, désireuse de voir cesser l'embarras qu'avait causé cet entretien, s'empressa d'adresser la parole à Séverin, sur un autre sujet. Celui-ci, tout à fait maître de lui-même, répondit avec autant de liberté d'esprit que si cet incident n'avait pas eu lieu.

Le repas se termina assez rapidement. Archibald, qui avait l'habitude de le prolonger pour lui seul, lorsque tout le monde avait quitté la table, se leva, sans attendre qu'on lui eût apporté sa pipe et sa bouteille de sherry.

— Je fumerai dans le petit pavillon, dit-il en s'adressant au maître d'hôtel. Puis, s'avançant

vers sa fille, il l'embrassa et tendit la main à Séverin :

— Sans rancune, monsieur l'abbé.

Ce fut son dernier mot. Il sortit en chancelant. Séverin et Léa restèrent seuls. Il y eut un silence pénible. Léa le rompit par ces mots :

— Si mon père a dépassé les bornes de la plaisanterie, s'il a blessé quelqu'un de vos sentiments, vous suffira-t-il, monsieur, d'agréer mes excuses ?

— Des excuses ! Non, madame. J'ai embrassé une carrière dans laquelle je dois m'accoutumer à être insulté et bafoué. Je plains votre père. Il souffre plus de son incrédulité que je n'en ai souffert moi-même. Je ne saurais avoir aucun ressentiment contre lui.

C'était maintenant au tour de Léa de s'étonner. Elle se demandait avec inquiétude où Séverin puisait la patience, le sang-froid dont il venait de faire preuve et qu'elle était obligée d'admirer. A ce moment, elle éprouvait pour lui, alors qu'elle se disposait à le traiter en ennemi, un commencement de sympathie invincible. Quels que fus-

sent ses préjugés contre les prêtres en général, son irritation contre celui-là, en particulier, n'était-elle pas obligée de reconnaître qu'il était doué d'une grande intelligence et d'un grand cœur ?

Elle passait ainsi tour à tour du mépris à l'admiration. Dans le court débat dont elle avait été le témoin, elle venait de juger Séverin, d'apprécier son courage, alors que, quelques instants avant, elle l'avait cru faible, facile à vaincre, parce qu'il s'était laissé troubler par le spectacle de la beauté d'une femme.

— Allons rejoindre mon mari, s'écria-t-elle tout à coup.

Ils montèrent dans la chambre d'Henri. Il venait de s'endormir, cédant à un de ces capricieux besoins de repos, communs chez les malades.

— J'attendrai son réveil ici, dit Séverin. Je ne veux pas, madame, qu'à cause de moi vous dérangiez vos habitudes. Je sais que, tous les jours, vous allez à cette heure faire une longue promenade.

— Oui, répondit Léa, j'aime à courir, le soir,

au bord de la mer. Mais pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas?

— Aucune raison ne s'y oppose, répondit vivement Séverin, heureux de saisir une occasion d'être seul avec Léa.

Quelques instants après, ils marchaient lentement sur le rivage. On était alors au mois de septembre, l'un des plus beaux de l'année, surtout dans le Midi. L'onde était paisible, le ciel limpide, la mer sillonnée de voiles blanches. C'étaient les barques des pêcheurs rentrant au port de Saint-Tropez. Des chants lointains se faisaient entendre. Les cloches de l'église voisine jetaient dans l'air leur bruyante harmonie. Ces rumeurs ne couvraient pas le murmure des pins mélancoliques, au pied desquels passaient les deux promeneurs. De ce spectacle, de ce bruit confus, se dégageaient des effluves qui pénétraient l'âme pour y verser des torrents de poésie.

— Comment l'idée de Dieu ne s'éveille-t-elle pas en vous ? demanda tout à coup Séverin.

Cette question arracha Léa à une rêverie délicieuse.

— L'idée de Dieu ! s'écria-t-elle brusquement. Que vous importe ! Je croirais en Dieu que cela ne vous suffirait pas. Vous exigeriez encore que je crusse à la divinité de l'Église catholique !

— Croire sur le premier point vous conduirait fatalement à croire sur le second.

— Je crois en Dieu, mais en un Dieu tout autre que celui que vous me présentez. Le vôtre est bon, paternel. Le mien est égoïste, indifférent. Je vous ai déjà dit de quel nom je l'appelle. Il se nomme la fatalité. C'est elle seule qui préside aux destinées du monde. Voilà ma croyance.

— Pauvre blasphème que celui-là, madame, objecta Séverin, qui cache mal une plus pauvre erreur !

— Et si c'est une erreur, reprit Léa, laissez-moi m'y endormir. Elle m'est chère. Que vous font après tout mes croyances ? Vous parlez sans cesse de l'âme, de ses fins. Il me plaît de perdre la mienne. Pourquoi voudriez-vous avoir pour elle plus d'amour que j'en ai moi-même ?

— Pourquoi ? C'est que Dieu inspire à ceux qui l'aiment et le servent un immense besoin de ché-

rir leurs semblables. Dans l'esprit de ses préceptes, de ses lois, tous les hommes sont frères. Mon âme est sœur de la vôtre et je voudrais, dans le but de vous convertir, vous avoir pour amie. Comment donc, alors que je vous trouve dans une voie funeste, ne tenterais-je pas tout pour vous sauver ? J'obéis à l'amour que j'ai pour vous, je remplis une mission sacrée en m'efforçant d'ouvrir vos yeux à la lumière.

Ces paroles tombaient sur Léa, avec la rapidité de la foudre. Devant ce langage ardent, semblable à celui que parle la passion humaine, en présence de ce prêtre jeune, beau, qui tirait de ces pures croyances un sentiment d'amour pour une inconnue, elle sentait s'évanouir son scepticisme raisonneur. Et pourtant, le doute avait en elle de profondes racines, car la signification qu'on pouvait donner à des paroles si ardentes, dans une bouche si jeune, lui apparut et elle dit :

— Vous déployez beaucoup d'éloquence pour me convaincre. En serait-il ainsi, si j'étais vieille et laide ?

Cette question éveilla un scrupule dans l'âme

de Séverin. Il eut presque peur des efforts qu'il venait de tenter. Mais son embarras fut de courte durée.

— Oh ! madame, je suis destiné à aller évangéliser des sauvages hideux, repoussants. Je mettrai, à les prêcher, autant d'ardeur que j'en déploie ici.

Ce fut dit d'une façon si touchante que Léa toute troublée ne sut que répondre.

— Je ne refuse pas d'être votre amie, murmura-t-elle.

— Eh bien, soit ! Devenez mon amie en Dieu. Abordez d'un cœur docile et modeste l'examen des grands problèmes qui l'affirment, qui prouvent que l'Église catholique émane de lui. Il se montrera, à vos yeux éblouis, dans un rayon éclatant ; alors, vous vous prosternerez. La foi descendra en vous ; votre âme transfigurée ne se reconnaîtra plus. Vous aurez soif de croire, d'aimer ; vous deviendrez chrétienne. Voilà quel sera l'avenir de notre amitié. Lorsque je partirai pour aller au loin porter la lumière, je laisserai sur ce rivage une sœur qui sera pour moi ce que Paule

fut à Jérôme, ce que Jeanne de Chantal fut à François de Sales, une sœur qui priera pour le succès de mes missions.

Séverin avait fini de parler. Mais l'accent de sa voix résonnait encore aux oreilles de Léa. Avant même qu'aucune de ses idées eût été modifiée, elle se sentait touchée par ces sentiments inconnus, par cette expression d'une amitié dont la source était si haut et qui se révélait soudainement à elle. Cet homme, qui s'exprimait avec tant de charme, elle ne savait plus si elle devait l'aimer où le haïr. Mais elle sentait, qu'objet de haine ou d'amour, il avait pris dans son cœur une place qu'il ne cesserait plus d'occuper. Leur destinée était irrévocablement liée. Une heure était marquée, qui verrait Léa croire avec Séverin ou Séverin nier avec Léa.

C'est sous cette forme, avec cette rapidité que ces idées se présentèrent à elle dans cette soirée qui, pour la première fois, lui révéla un côté d'elle-même qu'elle ignorait. Elles ne se développèrent que peu à peu. Mais, en ce moment, telles qu'elles étaient, ce fut assez pour la jeter dans un enivre-

ment inexprimable qui ne lui laissa que la force de dire à Séverin :

— Allez-vous-en ! laissez-moi ! nous nous reverrons.

Il crut à l'action de la grâce. Ému, troublé lui-même, il se retira, laissant Léa en face de la mer, ce soir-là moins orageuse que leurs âmes.

Séverin passa une nuit de fièvre, sans voir, dans les causes de son émotion et de son trouble, autre chose que le pressentiment de la conversion prochaine de Léa qu'il aimait déjà comme une sœur. Ainsi, le danger dont son supérieur avait parlé approchait, et il ne le comprenait pas. C'est que Séverin ne savait rien des passions que ce qu'en disent les livres où il avait puisé la science. Son inexpérience était profonde, plus profonde encore que celle de Léa. Tous les signes précurseurs de la passion d'amour lui échappaient, parce qu'ils se voilaient sous je ne sais quelles extatiques ferveurs qui essayaient d'emporter son âme vers Dieu, accompagnée par celle de Léa, sans qu'il s'aperçut que celle-ci attachait la sienne à la terre, au lieu de s'élancer avec elle dans l'infini.

Durant cette nuit, d'où le sommeil fut absent, l'image d'Archibald Clamorgan traversa son esprit à plusieurs reprises.

— Ah! se disait-il, lorsque j'aurai converti la fille, c'est son exemple qui convertira le père.

A dater de ce moment, Séverin et Léa se virent tous les jours. La chambre d'Henri était le lieu ordinaire de leurs entrevues ; sa maladie en était le prétexte. Mais elles ne se bornaient pas aux instants qui s'écoulaient ainsi. Presque tous les soirs, ils allaient ensemble au bord de la mer. Dans des promenades sans fin, ils se livraient à de graves discussions qui, dans la pensée de Séverin, devaient avoir pour résultat la conversion de Léa.

Le péril de ces longs entretiens, remplis de mystère et de charmes, dans lesquels il apportait toute l'ardeur du missionnaire, d'abord, Séverin ne le vit pas. Ses efforts étaient sincères, dégagés de toute arrière-pensée. Il n'avait à cœur qu'une chose, conquérir cette femme à Dieu. Si parfois, auprès d'elle, il sentait une émotion inconnue envahir tout son être, des sanglots sans cause

gonfler sa poitrine, des paroles persuasives, dont l'éloquence le surprenait lui-même, monter à ses lèvres, en revêtant un accent de tendresse, il n'y voyait d'autre cause que l'immense désir dont il était animé de sauver son amie.

Car il l'aimait. Il ne pouvait se le cacher ; mais c'était d'une affection pure, sanctifiée par le but qu'il poursuivait. Dans Léa, belle, séduisante, il ne voyait qu'une créature faite à l'image de Dieu, digne par ses perfections mortelles aussi bien que par la grandeur de son intelligence, d'être initiée aux mystères de l'amour divin. Telle était sa sincérité, qu'il ne sentait pas le travail dangereux qui s'opérait en lui-même et qui chaque jour rendait son cœur plus accessible à des impressions d'une autre nature.

Si Séverin avait eu l'expérience des passions, s'il avait connu l'amour, il n'aurait pu se tromper à ces aspirations enthousiastes qui lui rendaient Léa si chère. Il aurait compris la cause des battements précipités de son cœur, alors qu'il se trouvait près d'elle. Il aurait appelé de son vrai nom le sentiment qui l'envahissait peu à peu. N'avait

il pas sans cesse devant les yeux l'image de Léa? Ne se sentait-il pas ému, lorsqu'approchait l'heure de leurs rendez-vous? Ses sens eux-mêmes ne frémissaient-ils pas au contact de cette créature en qui s'incarnaient la jeunesse, la distinction et la beauté? Comment croire qu'il n'y avait là rien d'humain? Et, cependant, il le croyait, parce que sa conscience ne lui adressait aucun reproche, parce qu'il ne savait quel nom donner à ces symptômes précurseurs de l'amour!

Quant à Léa, il est assez difficile de décrire ce qui se passait en elle. Qu'elle aimât Séverin, cela n'était plus douteux; mais elle nourrissait encore tant de haine contre lui, l'empire qu'il prenait peu à peu, sans qu'elle pût s'y soustraire, lui causait une irritation si vive, qu'il en résultait dans son cœur une confusion qui ne lui permettait pas d'y voir clair. Elle passait coup sur coup d'un sentiment à un autre. Si elle ouvrait l'oreille aux arguments qu'il développait pour la convaincre, elle se prenait à le haïr. Il n'était alors pour elle qu'un prêtre semblable à ceux qu'elle détestait, propagateur d'idées qui révoltaient sa raison,

maître de la confession de son mari, par conséquent de ses propres secrets; se donnant, au nom de la religion, des airs d'autorité qui blessaient son orgueil. Alors, elle se rappelait les circonstances dans lesquelles elle l'avait connu, le serment qu'elle s'était fait de le séduire pour l'avilir et le perdre.

Mais si, involontairement, cessant d'écouter ses enseignements, elle le regardait, elle découvrait en lui toutes les qualités qui rendent un homme éminemment aimable. Elle le trouvait beau, éloquent, instruit. Alors, elle se prenait à l'aimer. Elle se sentait attirée vers lui, magnétisée par son regard, par son langage éloquent dont l'inspiration lui échappait.

Et puis, il faut le dire — et si nous sommes parvenus, au début de ce récit, à peindre exactement le caractère de Léa, cette révélation ne surprendra personne, — elle trouvait un charme irritant, souverain, dans le caractère même dont Séverin était revêtu. A cette femme qui, théoriquement, n'avait plus rien à apprendre dans le domaine du mal, quel amant pouvait mieux convenir

que ce prêtre jeune, sans expérience, mais sincère et convaincu dans la sainteté de sa foi, de l'existence d'un ciel et d'un enfer ? Si l'âme orageuse de Léa devait se laisser prendre à une passion tourmentée, en était-il une qui pût lui sourire autant que l'amour d'un prêtre, dont les joies, les douceurs seraient traversées par les âpres remords, par les terreurs qui saisissent les âmes croyantes tombées dans le péché, captivées par lui ?

Voilà quelles idées confuses remplissaient l'imagination de Léa. Mais, inspirée par l'amour ou poussée par la haine, elle voulait séduire Séverin, soit pour le dégrader à jamais, en l'entraînant dans un gouffre sans fond, soit pour goûter, éperdument éprise, la douceur infinie d'être aimée de lui.

Un mois s'écoula ainsi, pendant lequel aucun incident ne vint troubler l'intimité dont nous avons essayé de décrire les effets. Archibald était parti pour Aix, ayant quelques intérêts à surveiller dans cette ville. Faverney, ne pouvant encore quitter sa chambre, il n'y eut jamais de tiers dans les promenades que Léa se plaisait à faire avec Séverin.

Mais un jour vint où la santé d'Henri, qui se rétablissait peu à peu, lui permit de se joindre à eux. Appuyé sur le bras de son ami, il put marcher quelques heures au bord de la mer, dont l'air vivifiant réparait ses forces. Mais ils s'étaient fait d'être seuls une chère habitude, et dès lors ces promenades perdirent pour eux toute leur douceur.

Néanmoins, ce détail, en apparence insignifiant, ne put suffire pour révéler à Séverin ce qui se passait en lui. Il fallut un incident d'une tout autre portée pour l'éclairer enfin sur ses véritables sentiments.

IV

Au milieu de ces émotions, la vie de Séverin s'écoulait, calme en apparence, avec cette rapidité qui marque les phases d'une vive passion. Il habitait la maison que sa mère lui avait léguée. Les domestiques étaient partis, largement récompensés des soins qu'ils avaient prodigués à madame Vergniaud. Séverin était sobre, peu exigeant. Cassinel, secondé par sa fille, suffisait à son service. Occupé surtout par la surveillance des intérêts que la mort de sa mère avait rendus complètement siens, désireux de réaliser l'immense fortune dont

il était l'héritier, et qu'il voulait appliquer en partie à des fondations pieuses, il avait à correspondre avec des gens d'affaires. Il donnait tous les jours quelques heures à ce travail. Les religieux exercices de son état, ses visites au château, absorbaient le reste de son temps.

Tous les matins, levé de bonne heure, il célébrait la messe à l'église de Saint-Tropez. Puis, revêtant un costume laïque, il montait à cheval. Jeune encore, il s'était habitué à cet exercice, dont la pratique devait lui être souvent utile, dans le cours de ses missions. Le dimanche, il assistait aux offices, ou allait prêcher dans les communes des environs, autant pour s'accoutumer à la prédication que pour plaire au clergé du pays, qui lui témoignait la plus sympathique déférence. A cinq heures, il se dirigeait vers le château de la Suze, s'entretenait quelques instants avec le maître de la maison, y dînait le plus souvent et restait ensuite avec Léa, jusqu'à une heure avancée de la soirée. Il revenait alors lentement, en longeant la mer. Rentré chez lui, il travaillait ou priait durant une partie de la nuit.

C'est pendant ces instants solitaires et calmes, qu'il écrivait ses impressions de la journée, obéissant en cela à une habitude qu'il avait prise en entrant au séminaire. Quelques extraits de ce recueil, qu'il appelait en souriant : le journal de sa mission, initieront le lecteur aux pensées qui agitaient son âme un mois après son arrivée à Saint-Tropez.

25 octobre.

« Je ne peux deviner ce qui se passe dans l'esprit de madame Faverney. Quelle que soit mon inexpérience, en ce qui touche le cœur des femmes, je lis cependant dans le sien que mes enseignements y ont apporté un trouble indéfinissable. Ce trouble devait se produire. Il est le résultat logique du travail auquel je soumets cette créature incrédule, orgueilleuse de sa fausse science. Je bouleverse toutes ses idées. Je renverse l'échafaudage de ses raisonnements. Ainsi s'explique la confusion que chacune de mes affirmations et de mes preuves apporte en elle. Mais ce trouble dure trop longtemps. Sa durée me confond.

« Madame Faverney est assez intelligente pour saisir toute la portée de mes arguments. Elle les écoute, semble les approuver, ne les combat jamais. Cependant, je ne vois pas qu'elle ait fait un pas vers le but où je veux, où je dois la conduire. En apparence, elle est obsédée par l'idée de Dieu que j'éveille en elle, par la perspective d'une récompense ou d'un châtiment dans une autre vie ; mais ces obsessions, qu'elle subit sans impatience, ne courbent pas son front orgueilleux dans une prière fervente. Elle ne croit pas encore. Un grand poëte de ce temps s'est un jour irrité, dans un langage sublime, de ne pas comprendre Dieu, et pourtant de le voir. Madame Faverney ne le comprend ni ne le voit. Cependant, tout en elle semble dire qu'elle est désireuse d'avoir la foi.

« C'est ainsi du moins que j'interprête l'attention soutenue qu'elle accorde à mes discours. Sa bonne volonté éclate dans toutes ses paroles. Mais, en présence du peu de succès des miennes, je me demande si cette femme est sincère ou si ce n'est là qu'un jeu propre à lasser ma patience, à me démontrer l'inutilité de mes efforts !

« Dieu m'est témoin cependant que j'apporte, à la convaincre, toute l'ardeur dont je suis capable. Mon désir de réussir est si grand, que mon âme entière passe dans mon langage. Je sens que ma vie est attachée à cette œuvre sainte. Lorsque je lui parle, ma voix est tremblante ; tout mon être tressaille d'émotion, mon sang s'embrase de feux inconnus, tant est grand le désir qui m'anime. Seigneur ! je ne suis que le plus humble ouvrier de vos champs divins. Mais vous êtes le témoin de mes efforts. Je vous supplie de mettre votre éloquence sur mes lèvres, votre sagesse dans mon cœur, afin que je persuade cette âme égarée. »

27 octobre.

« Ce qui m'arrive est si imprévu, que je n'ose regarder en moi, tant j'ai peur d'y découvrir l'épouvantable vérité. Je veux essayer cependant de mettre un peu d'ordre dans mes idées, de chercher le calme dans le souvenir de l'événement qui m'a si profondément troublé.

« Hier, madame Faverney, qui sait, depuis

quelques jours seulement, que je monte à cheval, m'a demandé s'il me conviendrait de l'accompagner aujourd'hui jusqu'à la Garde-Freynet, où l'appelait une affaire pressée. C'est la première fois qu'une semblable proposition m'était faite. Je ne sais pourquoi j'y ai vu un symptôme heureux. J'ai accepté.

« Ce matin, nous sommes partis au lever du jour. Le ciel était radieux, bien qu'un brouillard léger fût répandu sur les champs. Nous marchions depuis une heure. Après avoir dépassé le petit village de Cogolin, nous venions d'entrer dans les bois, lorsque le soleil, déchirant brusquement ce voile brumeux, a fait tout à coup irruption autour de nous. Nous nous sommes trouvés enveloppés de sa vive lumière qui n'a pas eu de peine à percer le feuillage des pins et des chênes-liéges. Elle se jouait à nos pieds, sur nos chevaux, sur nos vêtements, avec mille caprices. Madame Faverney n'a pu retenir un cri de joyeuse surprise.

« Jusqu'à ce moment, nous avions à peine échangé quelques mots. Mais, à ce cri, je la re-

gardai. Sa beauté éclatante m'a aussi vivement frappé que le jour où elle m'invita à dîner, avec la grâce qu'elle sait mettre dans les moindres actions de sa vie, lorsqu'elle consent à être simple. Je ne veux rien dissimuler ici de l'impression que j'ai ressentie. Cette impression a été telle qu'aucun détail de sa toilette ne m'a échappé. J'ai vu son feutre noir, orné d'une plume de faisan, sa robe en drap de même couleur collée sur son corps, son col blanc, ses manchettes en cuir. Mais, ce que j'ai vu surtout, c'est son visage blanc, rose, encadré par les lourdes nattes de ses cheveux, éclairé par ses grands yeux fixés sur moi, comme si elle eût voulu lire au fond de mon cœur.

« Je l'avoue. J'ai cru à une tentation diabolique. J'ai prié, le calme s'est fait en moi. J'ai bien encore admiré cette beauté souveraine, mais avec d'autres regards, et je n'ai plus songé qu'au moyen de profiter de ce long tête-à-tête pour poursuivre la tâche que je me suis imposée.

« — Il paraît, a-t-elle dit tout-à-coup, en faisant allusion à mon long silence, que ma présence

ne saurait troubler vos méditations. Pourrait-on du moins en connaître le motif ?

« — Je pensais à vous, madame.

« — Vraiment !

« — Je me disais qu'il y a aujourd'hui cinq semaines que je vous connais, et qu'en mémoire de ma mère qui vous a aimée, je me suis juré de vous convertir.

« Elle a paru déçue, comme si elle avait espéré une autre réponse, et reprenant :

« — Êtes-vous sincère ? Ne vous disiez-vous pas autre chose ?

« Le souvenir de la fugitive impression que j'avais éprouvée a traversé mon esprit. J'ai senti une chaleur singulière monter à mes joues. Madame Faverney me regardait avec un sourire moqueur. J'ai cependant répondu d'une voix ferme :

« — Je ne pensais à rien de plus.

« Elle a prononcé quelques mots que je n'ai pas compris, et, piquant des deux, elle a fait prendre le galop à son cheval. Un moment stupéfait, j'ai bientôt retrouvé mon sang-froid. Suivant son

exemple, je n'ai pas tardé à la rejoindre. Elle ne desserrait pas les dents. Je faisais comme elle, et c'est, à fond de train, après avoir gravi comme des fous la côte de la Garde-Freynet, que nous sommes arrivés au village. Nos chevaux étaient blancs d'écume. Tandis qu'elle se rendait à pied chez le notaire de ce petit pays, j'ai jugé bon de faire souffler, dans l'écurie d'une auberge voisine, nos bêtes surmenées.

« Madame Faverney est revenue au bout d'une heure. Son visage ne portait aucune trace de son irritation. C'est en souriant qu'elle m'a dit :

« — J'ai fini, monsieur l'abbé, nous pouvons partir.

« Remontés à cheval, nous avons repris la route par laquelle nous étions venus. J'étais si préoccupé, si embarrassé, après l'action si capricieuse dont j'avais été la cause innocente et le témoin, qu'aucun mot ne montait à ma bouche, quel que fût mon désir de rompre ce silence gênant.

« Ce que je n'ai pu faire, elle l'a fait avec ces mots :

« — Savez-vous que vous ne m'aviez jamais

parlé du beau serment que vous avez fait de me convertir ? Je le trouve présomptueux, votre serment.

« — Il serait présomptueux, madame, si je ne comptais, pour le tenir, que sur mes propres forces. Mais je compte sur un secours contre lequel vous ne pourrez rien.

« — Celui du ciel, sans doute ! Quel intérêt avez-vous donc à ma conversion ?

« — Si vous entendez ce mot dans son sens humain, je n'ai aucun intérêt à vous convertir. Si vous l'entendez autrement, je vous répondrai qu'il n'est pas, pour un prêtre, de meilleure action, de plus beau triomphe, aux yeux de Dieu, que de ramener une âme à la vérité. J'ai toujours devant les yeux ces paroles de l'Évangile que je voudrais vous voir connaître et méditer : « Il y a plus de « joie dans le ciel, pour un pécheur qui se con- « vertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes « qui persévèrent. »

« — Et c'est une joie de ce genre que vous voulez causer dans le paradis ? m'a dit madame Favèrney, avec cet accent qui lui est familier et

qui précède chez elle la colère. Eh bien, laissez-moi vous donner un bon conseil, dicté par un sentiment d'indulgence qui ne m'est pas ordinaire, mais qui vous prouvera l'estime que j'ai pour vous. Renoncez à ma conversion. Vous n'y réussirez pas. Pour mon repos, pour le vôtre, partez. Vous ne connaissez pas les périls qui nous menacent.

« Tandis qu'elle parlait, je sentais en moi un déchirement profond. Je croyais avoir fait quelque progrès dans ce cœur farouche. Quelle illusion était la mienne ! Avec quel imperturbable sang-froid, elle me démontrait l'inanité de mes efforts ! Ah ! je ne sais rien qui soit plus cruel dans la vie d'un missionnaire que des révélations de ce genre. Avoir semé avec tant d'acharnement, et ne rien recueillir, c'est là un supplice que les tortures des martyrs ne dépassent pas. Il fallait cependant lui répondre. Je me suis armé de courage.

« — Je ne sais de quels périls vous parlez. Mais ils ne me feront pas abandonner mon œuvre ! J'agirai malgré vous, contre vous. Dieu viendra à mon aide. Votre âme se révolte aux approches

de la vérité ! Prenez garde. La vérité entrera de force dans votre âme, en déchirant tout sur son passage. Pour ramener à lui les cœurs rebelles, le ciel frappe des coups retentissants, cruels, qui les meurtrissent, mais qui les sauvent.

« — Vous m'aimez donc !

« Elle a poussé ce cri comme un cri de victoire. Ses yeux lançaient des éclairs. Sa poitrine se soulevait. Je voyais passer en elle un orage terrible, qui la secouait comme un arbuste frêle.

« — Oui, je vous aime d'un amour immense qui veut ramener tout à une fin divine. Je vous ai dit un jour : « Soyez ma sœur en Dieu. » Je vous aime comme une sœur.

« A ces mots, elle a brusquement arrêté son cheval, en disant :

« — C'est se payer de belles paroles, monsieur le prêtre. Comme une sœur ! Allons donc ! Se peut-il que votre ignorance vous ait à ce point trompé ! Vous m'aimez d'amour !

« Je vivrais dix siècles que je n'oublierai jamais le coup que cette révélation m'a porté. La foudre n'éclate pas ainsi. Moi ! moi ! l'aimer ! O Dieu bon,

ne m'abandonnez pas ! — Je nous vois encore, arrêtés l'un devant l'autre, au milieu du chemin, au sein de ces bois silencieux, elle arrogante, en apparence tranquille ! moi, éperdu, ne pouvant, dans ce trouble extrême, trouver une réponse pour écraser cette accusation que je n'osais déjà plus qualifier de mensongère !

« Elle a repris :

« — Vous ne pourrez nier. Vous m'aimez, non de cette amitié sainte que vous avez rêvée, mais de cet amour humain fait de désirs tumultueux, qui courbe indistinctement tous les hommes sous sa loi, contre lequel aucun vœu ne peut les protéger. Vous aspiriez à la perfection. Vous vouliez me convertir ! Et vous voilà au bord d'un gouffre, amoureux de moi sans le savoir, doublement coupable, puisque vous êtes prêtre et que je suis mariée !

« Elle parla ainsi. Chacune de ses paroles résonne encore à mes oreilles. Je frissonnais de terreur et de honte ! Dans ce délire de mon imagination et de mon cœur, je n'avais de force que pour souhaiter que, même en m'accusant, un mot de bonté sortît de sa bouche, pour me prouver qu'elle

ne me haïssait pas. Je le déclare ici. Je n'ai pas eu d'autre faiblesse.

« Tout à coup, je la vois fuir, cédant de nouveau à un caprice. Au milieu de sa fuite, je n'entends que ces mots :

« — Malheur à nous !

« Je vole après elle. Mais elle presse son cheval. A-t-elle peur ? de quoi ? Je veux l'apaiser ! C'est en vain que je l'appelle. Elle n'entend rien. Mais, soudain, son cheval, entraîné par la pente rapide de la route, fléchit les genoux, s'abat, et je vois Léa rouler sur le sable, évanouie ou morte.

« J'ai poussé un cri, et ce cri m'a confirmé la vérité. Je l'aime ! Mais, je n'avais pas le temps de songer à moi. Il fallait la secourir. Sauter sur l'herbe, attacher les chevaux à un arbre, transporter Léa immobile sur un talus gazonné, cela n'a pas demandé deux minutes. J'avais de l'eau dans une gourde. J'ai pu laver une plaie qui inondait de sang son visage, arrêter ce sang, en serrant fortement un mouchoir autour de son front. Mais elle était toujours immobile. Vivait-elle ? Agenouillé devant ce corps inanimé, impuissant à lui donner

d'autres secours, j'ai beaucoup pleuré. Je me suis mis à prier avec ferveur. J'ai demandé à Dieu la vie de Léa ; elle doit mourir réconciliée avec lui, et l'heure de la grâce n'a pas encore sonné.

« Enfin, elle a ouvert les yeux. Après avoir regardé autour d'elle, elle m'a dit :

« — Vous vous êtes beaucoup effrayé pour rien, Je le vois à votre visage couvert de larmes. J'en éprouve un grand regret, car l'accident n'a rien d'effrayant. Me voilà prête à repartir.

« — Attendez encore !

« — J'ai été méchante et folle ! Vous méritez une amie meilleure que moi, et vous devez me haïr. Si je me convertis, m'aimerez-vous ?

« — Je ne vous aimerai pas plus que je vous aime. J'ai pour vous la tendre affection d'un frère, et c'est parce que je veux la continuer dans l'éternité, que je cherche à faire parvenir la vérité jusqu'à votre cœur. Tout à l'heure, vous vous êtes trompée. Je ne vous aime pas dans le sens que le monde donne à ce mot.

« J'ai menti. Mais ce mensonge était nécessaire. Léa a baissé les yeux. J'ai vu deux larmes en cou-

ler silencieusement, sur ses joues pâlies. Quelques instants après, nous avons pu nous remettre en route. Il a été convenu que nous ne parlerions pas de cet événement à son mari, et nous sommes rentrés à Saint-Tropez.

« Je l'aime ! C'est donc vrai ! Depuis un mois, je me trompe moi-même. Où je n'ai vu que des sentiments fraternels dignes d'un prêtre, il y avait les germes d'une coupable passion. Mes troubles, mes doutes, mes alarmes, toutes ces choses que j'attribuais à l'insuccès de mes enseignements, je les comprends maintenant. Fatale inexpérience ! Si madame Faverney, mieux avisée que moi, a vu clair dans mon cœur, quelle confiance pouvaient lui inspirer mes discours ? Après avoir fait des vœux solennels, je me suis laissé prendre aux charmes, aux séductions d'une femme. Ah ! pourquoi suis-je ici ? Ma mère ! ma mère ! vous ne saviez pas, en m'appelant auprès de vous, quel avenir orageux vous me prépariez ! Mes frères en Jésus-Christ, mes chers compagnons, vous que j'ai quittés, qui mettez maintenant le pied sur le sol païen, combien j'envie votre sort ! Les souffrances

qui vous attendent ne sont rien auprès des miennes. Elles seront le prix de vos saints efforts, et non la preuve de votre fragilité.

« Mais j'exagère mes alarmes, Seigneur, vous qui lisez en moi, vous savez que je ne suis pas coupable. Cet amour, je ne l'ai pas cherché, et puisque c'est par votre volonté qu'il a fondu sur moi, c'est vous qui me donnerez le courage de vivre sans crime et sans faiblesse ! »

28 octobre.

« J'ai vu ce matin madame Faverney, avec son mari d'abord, puis seule. Elle n'a fait aucune allusion aux événements d'hier. Quelle voie dois-je suivre maintenant ? Partir ! Non, je n'en aurai jamais le courage. Le soldat qui abandonne son poste à l'heure du danger est un lâche. Je serais un lâche, si je partais. Où serait le mérite de ma mission, si je n'avais, pour y réussir, aucun obstacle à vaincre ?

« J'ai passé la nuit à prier, à méditer, et je me sens plus vaillant. Je resterai. A l'amour qui

m'obsède je n'opposerai que la prière. Je le sanctifierai, en faisant de lui le complice de mes efforts. Léa ne saura jamais ce qui se passe en moi! En sa présence, je fermerai les yeux pour ne pas voir les charmes qui la rendent dangereuse, et, dans mon affection idéalisée, je trouverai une cause nouvelle de persuasion.

« Cependant, descends en toi-même, Séverin, sonde ton cœur et songe à ta faiblesse. La lutte que tu veux soutenir sera terrible. As-tu compté les forces de l'ennemi? Connais-tu les tiennes? les as-tu éprouvées? Prends garde, il vaut mieux sauver ton âme seule que risquer de la perdre pour en sauver une qui ne t'est rien.... Une voix mystérieuse me parle ainsi. Mais je ne fuirai pas, jusqu'au jour où il me sera prouvé que ma tâche est inutile. Mon cœur sera torturé, mes sens subiront de formidables assauts. Je vais au martyre, je le sais, mais, si Dieu me soutient, je réponds de moi. »

C'est ainsi que Séverin fut amené à ne plus pouvoir se faire illusion sur ses sentiments. Nous n'ajouterons rien aux pages qui précèdent, tou-

chant l'effet que produisit en lui la découverte de la vérité. Quant à la résolution qu'il prit de ne pas fuir le danger, quoiqu'il eût dès le lendemain à résister à une lettre de son supérieur qui lui offrait une mission au Japon, elle fut inébranlable et en même temps dégagée de toute arrière-pensée. Il répondit qu'un grand devoir le retenait à Saint-Tropez, et sa réponse fut méritoire, car il était courageusement résolu à dompter les révoltes de son cœur amoureux, à mâter sa chair par la pénitence et les mortifications.

Léa, cependant, cherchait vainement à deviner ce qui se passait en lui. Durant cette longue promenade, dont le journal de Séverin nous a fait connaître les incidents, elle avait obéi à trois sentiments complétement distincts.

D'abord, presque honteuse de jouer ce prêtre, aux dépens de son honneur d'épouse, elle avait voulu lui ouvrir les yeux, lui conseiller, dans l'intérêt de leur repos commun, de renoncer à sa mission et de partir. Devant le refus de Séverin, elle s'était irritée. Autant pour le perdre que pour se donner à elle-même la satisfaction de se sentir

aimée, mettant de côté tous les scrupules, elle avait voulu le faire tomber à ses pieds. Séverin lui résistant, la colère l'avait emportée, et c'est alors qu'elle perdit connaissance. Mais, en reprenant ses sens, elle vit le jeune prêtre penché sur elle avec une si vive tristesse, qu'elle eut pitié de lui, et prononça des paroles qui amenèrent sur les lèvres de celui-ci ces mots : « Je n'ai pas d'amour pour vous. »

Était-ce la vérité ? Voilà ce que Léa se demandait en vain. Pendant les jours qui suivirent, elle observa avec attention les mots, les gestes de Séverin. Mais ce dernier s'observait lui-même. Elle ne vit donc rien, n'entendit rien qui révélât autre chose que la fraternelle affection qu'il ne cachait pas.

Elle arriva ainsi à cette conviction qu'il n'y avait pas d'amour dans le cœur de Séverin — ce qui fut une raison de plus pour l'aimer. Elle l'admira, sans comprendre dans quelle foi fervente Séverin trouvait le secret qui, malgré sa jeunesse, le rendait insensible aux charmes d'une femme. Elle voulut se donner la joie de remporter, contre

Dieu lui-même, une victoire sur ce cœur de roche. Elle mit tout en œuvre pour obliger Séverin à subir enfin les coups d'une passion violente et à se trahir.

Était-ce un amour sincère qui lui dictait de tels efforts ? Il n'en faut pas douter. En vain, elle voulait se cacher la vérité ; en vain, elle se disait que, l'ayant considéré toujours comme un ennemi, traité comme tel, qu'ayant juré de l'entraîner dans un abîme, elle ne pouvait l'aimer et n'obéissait, en cherchant à le séduire, qu'à la joie malsaine de déshonorer un prêtre, il y avait, au fond d'elle-même, des impressions vierges, inconnues, que la seule présence de Séverin soulevait. C'était l'amour qui grandissait tous les jours dans le cœur de Léa, en se dégageant, comme le soleil se dégage des nuages amoncelés autour de lui, de tous les désirs de vengeance qu'elle avait trop longtemps nourris.

Dès ce moment, Léa s'abandonna tout entière à sa passion. Elle en subit les douleurs et les joies, s'efforçant de révéler à Séverin qu'il était aimé. Pour elle, elle voulut toujours être belle et parée ;

elle devint humble, confiante, douce. Elle étouffa les remords sous cette apparente placidité. Elle affronta d'un regard calme la présence de son mari qui dans cet apaisement extérieur vit les effets d'un miracle. Quant à Séverin, que pouvait-il croire, sinon que la grâce divine opérait des miracles ? Il le crut.

Cependant, le mois de décembre approchait. Les champs, les bois dépouillés, s'étaient vêtus de mélancolie. Le soleil radieux était souvent obscurci par des nuages sombres que poussaient des vents impétueux. La mer avait perdu son calme solennel et semblait se plaire aux tempêtes. Les pêcheurs ne partaient plus que soucieux, incertains du retour. Jusqu'au soir, les femmes inquiètes erraient sur le rivage, sondant l'horizon mystérieux d'un œil alarmé. Parfois, on entendait dire qu'une barque s'était perdue. La petite ville retentissait de cris et de larmes. Quelques jours après, on voyait passer dans les rues une veuve, des orphelins.... et c'était tout. La mer maltraite souvent, surtout à cette époque de l'année, ceux qui l'aiment et cherchent dans ses abîmes le pain

TAYLOR INST OXF

de leur famille. Aussi, les habitants des ports sont-ils alors dans des transes perpétuelles. Il en résulte sur tous les visages une tristesse qui, dans un pays aussi peu animé que Saint-Tropez, aussi privé de distractions, frappe vivement l'étranger.

On vit, vers ce temps, Séverin visiter tous les jours les populations de pêcheurs, répandre d'abondantes aumônes, soulager toutes les misères. Son nom ne tarda pas à être béni ; sa personne devint l'objet de tous les respects. Léa, qui l'accompagnait quelquefois, et dans l'âme de laquelle il essayait de faire pénétrer la divine pitié, partagea les bénédictions qu'excitaient de si nombreux bienfaits.

Elle fut témoin de ce dévouement simple, sublime. Elle y trouva un aliment nouveau pour son cœur amoureux. Chaque jour, elle apprit à mieux connaître Séverin, à admirer, sans les comprendre, sans vouloir les partager, les croyances qui inspiraient ses vertus. Mais ce spectacle ne modifia pas la nature orageuse et sensuelle de son amour. Sans doute, elle aimait le cœur de Séverin, mais elle aimait aussi sa mâle beauté.

C'est que, dans son ardeur à la convertir, Séverin devenait séduisant, à son insu. Il y avait tant d'éloquence dans ses paroles, tant de tendresse dans son accent, tant d'autorité dans ses gestes, que Léa se laissait enivrer en sa présence, sans songer à méditer, à réfuter les enseignements qu'elle recevait de lui. Elle ne les entendait même pas. L'amour l'absorbait. Un libertin eût compris dix fois la passion de Léa et en eût profité. Séverin, dans sa pureté, malgré son amour qu'il avait tant de peine à cacher, n'y comprenait rien.

Il arrivait tous les jours, auprès de Léa, le corps meurtri par des mortifications d'anachorète, que personne ne soupçonnait. Nous craindrions d'amener un sourire de doute sur les lèvres de nos lecteurs, de jeter une ombre sur le caractère que nous essayons de peindre, en décrivant les pratiques auxquelles Séverin se livrait durant les longues nuits. Ces flagellations sanglantes, ces persécutions cruelles sur soi-même, ces longues prières sur la terre glacée, toutes ces folies saintes que la légende catholique attribue à ses héros, Séverin les imita. Il ne pensait pas qu'il y eût d'autre re-

mède contre les chaudes ardeurs qui le dévoraient. Il faut avoir un grand fanatisme religieux pour accomplir ces choses, une foi vive pour les comprendre.

— Il ne veut pas voir, se disait Léa ; il ne veut pas entendre. Je lui parlerai, j'ouvrirai ses yeux, et, puisqu'il refuse de tomber à mes pieds, c'est moi qui m'agenouillerai devant lui.

Tous les soirs, sous l'étreinte de son amoureux désir, elle se promettait d'agir ainsi, de tout révéler, et le lendemain son courage l'abandonnait. Jadis orgueilleuse, indomptable, elle était devenue timide devant celui qu'elle adorait, après l'avoir voulu perdre.

Un jour vint cependant où elle fut sur le point de se trahir.

Ce jour-là Séverin, après avoir, suivant sa coutume, dit sa messe à l'église de Saint-Tropez, s'était, dès le matin, dirigé vers le château afin d'assister au réveil d'Henri Faverney, que sa présence rendait joyeux pour tout le jour. Le ciel était couvert de nuages épais, la mer bouleversée. Les barques des pêcheurs n'avaient pas osé quitter le port.

Les femmes se pressaient dans l'église, afin de prier pour les marins en détresse.

Séverin arriva au château sous le coup d'une triste impression. Il pensait aux malheureux dont la tempête menaçait en ce moment la vie. Dans la chambre d'Henri, il trouva Léa dont le visage portait les traces d'une longue fatigue. N'ayant pu dormir, elle avait, durant sa longue insomnie, versé d'amères larmes sur son sort. Henri, au contraire, se livrait à une folle gaieté. Il était en pleine convalescence. Les soins qu'il avait encore à recevoir n'étaient plus que des précautions dictées par la prudence des médecins.

Séverin venait à peine de s'assoir, lorsque tout d'un coup, au milieu des gémissements du vent, retentit le son lointain d'une cloche.

— C'est la cloche du port! s'écria-t-il. On sonne l'alarme. Sans doute un navire est en détresse. J'y cours.

— Je vous suis, dit Léa d'un accent résolu.

Faverney fit un geste de surprise.

— Ne craignez rien, reprit Léa, je serai prudente. Mais, si je puis être de quelque secours là-

bas, je me reprocherais éternellement de ne pas m'y être trouvée.

Était-ce bien Léa qui parlait ainsi ? Elle à qui jadis la pitié, le dévouement, semblaient être des sentiments inconnus ! Henri Faverney porta sur Séverin, l'auteur de cette métamorphose, un regard de reconnaissance.

— Eh bien ! allez, dit-il avec enthousiasme. Je serais désespéré de vous empêcher d'accomplir une bonne action. Mais, cher abbé, ayez soin d'elle.

Léa jeta un fichu de laine sur sa tête, un manteau sur ses épaules et suivit Séverin. Ils arrivèrent dans la ville. Toute la population de Saint-Tropez était sur le port. Séverin et Léa se firent faire place et purent arriver à l'extrémité de la jetée.

Les rafales du vent étaient telles que les hommes réunis en cet endroit ne leur résistaient qu'à grand'peine. Le ciel était sombre comme à l'heure du crépuscule. A cent mètres du port, on pouvait voir un petit navire qui s'efforçait vainement d'en franchir l'entrée. La tempête le secouait avec violence et lui faisait subir un balancement rapide.

La proue et la poupe étaient tour à tour submergées. Les voiles gisaient en lambeaux sur les mâts aux trois quarts renversés. Sur le pont, on voyait courir quelques hommes qui essayaient de les abattre tout à fait, afin d'alléger le navire. Quelquefois un bruit terrible dominait le bruit du vent et venait serrer tous les cœurs.

Cependant, sur la jetée, on s'efforçait d'organiser le sauvetage de ces malheureux. Il y avait là des câbles destinés à servir d'amarres. Plusieurs fois, déjà, quelques pêcheurs intrépides s'étaient jetés dans les barques afin de porter le bout de ces câbles au navire, ce qui eût permis de le faire entrer dans le port. Mais ces frêles embarcations ne pouvaient lutter contre les vagues qui les renvoyaient sur la jetée au risque de les briser.

Au moment où Séverin et Léa arrivaient, un effort infructueusement tenté pour la cinquième fois venait de porter le découragement parmi les hommes les plus vaillants.

— Il n'y a rien à faire, dit l'un d'eux en jurant. On ne peut les sauver.

— On ne peut les laisser périr ! s'écria Séverin.

— Parbleu ! monsieur l'abbé, allez-y donc, si vous pensez que c'est possible ! répondit avec emportement l'individu auquel Séverin s'adressait.

— J'irai.

En prononçant ces mots, Séverin sauta dans une barque que les vagues soulevaient. Il y était à peine que quelqu'un s'élança à côté de lui. C'était Léa. Tout autour d'eux, il y eut un cri d'admiration ou de terreur.

— Remontez ! remontez ! dit-il, saisi d'épouvante.

Au même moment, la barque fut violemment secouée. Léa, qui était debout, chancela ; Séverin la reçut dans ses bras. Elle se laissa aller contre l'être adoré et lui dit d'une voix basse et rapide :

— Séverin, je vous en supplie ! je veux aller avec vous.

C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi. Mais, dans son trouble, il ne l'entendit pas.

— Songez à votre mari !

— Je veux vous suivre. Je suis forte et je n'ai pas peur.

Et, palpitante d'émotion, elle s'assit résolûment

et s'empara d'une rame. Tout cela n'avait duré que quelques secondes. Au milieu d'une émotion indescriptible, dix hommes, électrisés par cet exemple, descendirent dans la barque. Ils voulurent engager Léa à se retirer.

— Je reste ! s'écria-t-elle, en promenant sur eux son fier regard.

Deux minutes plus tard, la barque fendait les ondes tumultueuses sous l'effort de vingt bras vigoureux. Séverin ramait avec acharnement. Deux hommes étaient au gouvernail. L'un d'eux tenait l'extrémité du câble qui devait sauver le navire.

Il faut avoir vécu dans les ports de mer et assisté à ces lugubres et émouvants spectacles pour se rendre compte de l'effroyable anxiété qui règne parmi les spectateurs de ces luttes désespérées. La frêle embarcation était tour à tour emportée comme une plume, et brusquement arrêtée. Du rivage, on l'apercevait au sommet des vagues, puis elle disparaissait : un cri de désespoir retentissait ; mais elle se montrait soudain un peu plus loin et un soupir de soulagement s'échappait de tous les cœurs.

Pendant ce temps, Léa, ivre de joie, contemplait Séverin. S'attendant à chaque instant à être précipitée avec lui dans les flots, elle se tenait prête à se jeter dans ses bras où elle voulait mourir. Elle rêvait de lui crier son amour au moment où l'abîme les engloutirait, de se presser contre lui dans une étreinte suprême. Séverin portait de temps en temps sur elle un regard alarmé. Mais, pour être exact, il faut dire qu'il ne songeait qu'à la lutte qu'il soutenait contre la tempête.

Il faut renoncer à décrire cette lutte qui fut victorieuse. Ces braves gens atteignirent le navire. Séverin y monta le premier et aida Léa à le suivre. Tous les hommes de l'embarcation les imitèrent. Bientôt, grâce au câble, les hommes demeurés sur le rivage purent, malgré les vents contraires, amener le navire jusqu'au port.

Pendant ce temps, Séverin fermait les yeux à un malheureux matelot qui avait été mortellement blessé dans la manœuvre. Il était agenouillé auprès du moribond dont Léa, debout, à quelques pas, enviait le sort. Séverin tenait entre ses bras

la tête de ce pauvre diable qui murmurait ces mots d'une voix délirante :

— Dieu est bon de m'avoir envoyé un prêtre !

Enfin, il mourut. Séverin prononça une courte prière et se releva. Alors, Léa s'approcha de lui. Personne ne les voyait. Elle allait laisser échapper le secret qui lui brûlait le cœur. Elle ouvrit la bouche, mais elle ne put parler, car, au même moment, Séverin lui dit :

— Cet homme avait la foi, et je lui ai ouvert le ciel.

Léa poussa un cri de dépit et d'impatience.

— Ah ! dit-elle, vous ne me comprenez pas, et je ne croirai jamais !

Ce fut tout. Le navire entrait dans le port, au milieu d'acclamations enthousiastes, sauvé par l'initiative courageuse de Séverin qui ne put qu'à grand'peine échapper à son triomphe.

A quelques jours de là, il écrivait sur son journal les lignes suivantes :

« La tâche est plus rude que je ne pensais. Je subis des tortures indicibles. J'aime Léa d'un amour insensé. Mon cœur est si plein d'elle que

son image ne quitte pas mes yeux, alors que je cherche à l'oublier. Son souvenir me poursuit jusque dans le sommeil, jusque dans la prière ! Plus je m'efforce de l'éloigner de moi, plus mes désirs s'accroissent.

« Est-ce la violence de cette passion funeste qui m'enlève le pouvoir de convaincre Léa, de la persuader ? Cependant, j'ai l'assurance de ne m'être pas trahi devant elle. Pourquoi donc son âme ne s'ouvre-t-elle pas à la vérité ? Elle écoute tous mes enseignements et elle n'en retire aucun fruit. Tant d'efforts inutiles pour la rendre chrétienne me désespèrent. Ma santé se ressent de ces émotions et de ces orages. Mon corps subit une secousse formidable. La fièvre ne me quitte plus !... Ah ! si je pouvais partir ! Mais l'honneur,—je ne veux pas dire l'amour,—m'enchaîne ici. Je veux y vaincre ou y mourir !

« Sur le navire que nous avons sauvé naguère, elle m'a adressé un reproche que vainement je cherche à m'expliquer.—« Vous ne me comprenez pas et je ne croirai jamais ! » Pourquoi ne parle-t-elle pas plus clairement ? Je n'ose lui de-

mander toute sa pensée sur ce point. Et cependant, il faudra en venir là, car j'ai à cœur de dissiper tous les doutes qui subsistent en elle. Dieu bon ! venez à mon aide ! Sans vous, je ne peux rien ! »

V

Vers cette époque, Archibald Clamorgan, que ses intérêts avaient appelé à Aix, rentra au château de la Suze, après une absence de quelques semaines, au grand déplaisir de Léa.

Le retour d'Archibald Clamorgan ramenait dans sa maison un témoin dont elle ne redoutait ni les reproches ni les critiques, mais dont la présence l'importunait. Elle craignait, non sans raison, qu'il ne s'étonnât des fréquentes visites de Séverin au château ou que celui-ci, lui-même, ne se fati-

guât d'être en butte aux railleries d'Archibald. Cependant, durant les huit jours qui suivirent son arrivée, le père de Léa se montra courtois envers le prêtre. Il est vrai qu'il le rencontra peu.

Nous avons déjà fait connaître, dans quelques-uns de ses détails, l'excentrique existence d'Archibald. Ce vieillard avait conservé la vigueur d'un jeune homme. Toujours par monts et par vaux, on ne le voyait guère au château qu'aux heures des repas. Dès le matin, il partait soit pour aller faire une longue promenade à cheval, soit pour chasser, soit encore pour prendre place dans une barque de pêcheurs et aller jeter les filets, en compagnie de ces hommes dont les mœurs grossières, le langage rustique convenaient à ses goûts. Le soir, après son dîner, il passait une heure à fumer et à vider une bouteille de vin d'Espagne. Puis, il se rendait à son pavillon au fond du parc.

Là, en compagnie d'individus d'humble condition, habitant Saint-Tropez, de deux ou trois malheureuses filles, débauchées par lui, il restait à jouer, à boire jusqu'à une heure avancée de la nuit. La maladie d'Henri Faverney avait favorisé la

conduite d'Archibald et ses orgies nocturnes. Débarrassé de la surveillance de son gendre, sans respect pour sa fille, il s'abandonnait à tous ses vices dans la maison qu'ils habitaient.

On connaissait Archibald dans le pays. Il était la terreur des filles pauvres, jalouses de leur réputation. Lorsqu'une femme, fille, veuve ou mariée, lui plaisait, il mettait, à l'attirer dans ses piéges, la patience et la ruse d'un vieux chasseur. Plus d'une y était tombée, au grand scandale des honnêtes gens. A diverses reprises, Archibald avait eu à s'expliquer avec des pères irrités ; la justice, elle-même, était intervenue par deux fois dans ses affaires. Mais on le savait riche. Prodigue comme un vieillard libertin, ayant toujours l'argent à la main, il connaissait la manière de réparer, avec quelques louis, le mal qu'il avait pu faire. Au besoin même, il se laissait exploiter pour acheter le silence de ses victimes. Et puis, l'humanité est mauvaise ; dans les classes inférieures, l'ignorance accroît la perversité de ses instincts ; la puissance et le prestige de l'or sont incontestables, et Archibald ne trouvait que de trop nombreux aliments pour ses passions.

Parmi les femmes dont il cherchait à vaincre la vertu, il faut compter Sidonie Cassinel, la fille du fermier. Cette jeune fille habitait avec son père sur la propriété de Séverin. Dans ses promenades de ce côté, Archibald l'avait vue fréquemment et remarquée. A dix-sept ans, Sidonie ne manquait ni d'élégance ni de grâce, bien que sa jeunesse et la fraîcheur de son visage fussent les principaux éléments de sa beauté. Mais ce sont de tels agréments qui plaisaient surtout à Archibald. Sidonie devint donc l'objet de ses prétentions. En diverses circonstances, il chercha, sans succès, l'occasion d'avoir un entretien avec cette brave fille, qui, dans sa naïve honnêteté, ne comprit guère ce que pouvait souhaiter cet homme en cheveux blancs, qui rôdait autour d'elle. Tant que madame Vergniaud vécut, Archibald n'osa pousser très-loin ses tentatives. Mais, après la mort de la mère de Séverin, il ne conserva plus de scrupules et, lorsqu'il revint au château, il songeait de nouveau à conquérir les bonnes grâces de Sidonie.

Il éprouva donc, tout d'abord, un assez vif dé-

pit, en retrouvant Séverin à Saint-Tropez. Le missionnaire était homme à pénétrer les projets d'Archibald, à avertir Cassinel de ce qui se passait. Mais ce premier dépit ne tarda pas à se dissiper. Archibald se demanda si ce ne serait pas faire preuve d'habileté, que de conquérir les sympathies de Séverin. Se lier avec lui ne serait-ce pas provoquer l'occasion de se rapprocher de Sidonie et de lui inspirer confiance ?

Au bout de quelques jours, il alla chez Séverin, espérant y rencontrer la fille de Cassinel. Il ne la vit pas. Il renouvela trois fois ses visites, sans résultat. Il s'irrita de ces contre-temps et surtout des discours que lui tenait Séverin, qui ne s'expliquait les assiduités d'Archibald, que par le désir qu'il lui supposait de connaître les vérités de la religion catholique. Le vieux marin ne sut pas contenir ses impatiences. Un matin qu'il se trouvait au château, en même temps que Séverin, il lui dit, en présence de Léa :

— Dites donc, l'abbé, est-ce vous qui retenez en cage le bel oiseau qui a nom Sidonie ?

Séverin ne s'attendait guère à une semblable

question. Son regard fixé sur Archibald sollicita des explications.

— Oui, reprit ce dernier, Sidonie, la jolie fille de votre fermier ! On ne la voit plus, cette petite personne, et c'est grand dommage. J'ai pensé que vous lui aviez interdit de sortir.

Séverin crut à une plaisanterie inoffensive et répondit en souriant :

— Je ne suis pas chargé de veiller sur mademoiselle Sidonie. A son père incombe ce devoir et il s'en acquitte à merveille. Je crois d'ailleurs qu'il n'a pas l'intention de cloître sa fille.

— Je suis allé cependant trois fois chez vous depuis huit jours et je ne l'ai jamais rencontrée.

— C'est qu'elle devait être aux champs.

— Ou avec son amoureux, fit Archibald.

A ces mots, Séverin devint sérieux :

— Vous faites à cette enfant une injure imméritée, monsieur Clamorgan. Sidonie Cassinel est une honnête fille.

— Bah ! en quoi son honnêteté l'empêcherait-elle d'avoir un amant ? Elle ne serait pas femme,

si dans un petit coin du pays elle n'avait pas un galant.

— Je suis fâché, monsieur, répondit Séverin, que vous ayez de telles idées sur les femmes et que vous les exprimiez devant votre fille. Vous avez tort de jouer avec l'honneur d'une enfant qui n'a pas d'autre bien. Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire que Sidonie Cassinel est incapable de commettre la faute que vous supposez.

Archibald, souriant ironiquement, regarda sa fille qui assistait, non sans embarras, à cet entretien, puis Séverin.

— Je trouve, l'abbé, que vous prenez chaleureusement sa défense.

— Chaleureusement, monsieur, en effet. Cette jeune fille est de ma maison; son père me sert avec fidélité.

— Sans doute, sans doute!... Mais enfin, à vous entendre, on pourrait croire....

Séverin se leva.

— Que pourrait-on croire, monsieur?

Léa crut devoir intervenir.

— Calmez-vous, monsieur Séverin, je vous en supplie; mon père n'a pas eu l'intention de vous dire un propos blessant.

— Sans doute, ajouta Archibald. Vous avez vingt-cinq ans. Quoique prêtre, vous n'en êtes pas moins un homme. Sidonie est gentille. Elle vit chez vous....

— Monsieur, je ne peux en entendre davantage.

— C'est une plaisanterie, mon cher, une simple plaisanterie.

— Je ne peux en tolérer de semblables, monsieur. Vous me soupçonnez d'avoir commis une action que les hommes comme vous appellent une légèreté, mais que les hommes comme moi nomment un crime.

Ayant ainsi parlé, Séverin s'inclina devant Léa, et sortit, vivement blessé des procédés excentriques d'Archibald Clamorgan.

Ce dernier, resté seul avec sa fille, éprouva d'abord quelque embarras. La brusque sortie de Séverin l'avait décontenancé.

— Il est susceptible, ce jeune homme, dit-il, très-susceptible.

— C'est que vous avez été inconvenant à son égard, mon père.

— Allons donc !

— Très-inconvenant. Vous ne pouviez vous dissimuler la portée de vos paroles.

— Vas-tu maintenant le défendre ? s'écria Archibald. Je ne reconnais plus ma fille. Il y a trois mois, tu ne pouvais pas supporter la présence d'un curé. On prétend même que tu as interdit l'entrée de cette maison à celui que ton mari avait fait appeler, et lorsque j'oblige ce petit Vergniaud à me céder la place, à nous débarrasser de sa sotte personne, tu m'accuses d'être inconvenant ! Est-il ton amant ? S'il en est ainsi, tout s'explique. Mais je ne pouvais deviner, et tu aurais dû me prévenir.

Une vive rougeur colora le visage de Léa. La perspicacité de son père l'épouvantait. Elle ne perdit pas pour cela son assurance.

— Mon père, dit-elle sévèrement, vos plaisanteries sont aujourd'hui de mauvais goût. Vous pourriez, il me semble, les épargner à votre fille. Non, M. Vergniaud n'est pas mon amant. Je n'ai

pas d'amant, vous le savez bien. Mais il est intelligent, tolérant. Je ne puis oublier que je lui dois la guérison de mon mari.

Archibald, honteux, troublé par l'admonestation de Léa, considérait avec attention, pour se donner une contenance, des guêtres de cuir, qui lui serraient les jambes. Tout à coup, il s'avança vers elle et lui dit :

— Tu sais bien qu'il m'est pénible d'encourir ton mécontentement. T'ai-je un peu vexée ? C'est sans le vouloir, et je suis prêt, si cela peut te faire plaisir, à aller présenter des excuses à M. Vergniaud.

— Cela me sera agréable, mon père, répondit sèchement Léa qui sortit aussitôt.

Archibald leva les épaules, étouffa un long bâillement et sortit pour aller chez Séverin.

Malheureusement, en quittant le château, en proie à une émotion, causée moins par la présence de Léa que par la singulière discussion qu'il venait de soutenir, et qui lui prouvait une fois de plus combien était malsain le milieu dans lequel il vivait, Séverin s'était enfoncé dans les bois. Ar-

chibald trouva chez lui Sidonie, seule; son père était absent.

— Parbleu, se dit-il, voilà une occasion précieuse; je serais un sot de n'en pas profiter. Et, s'adressant à Sidonie qui se tenaît debout devant lui, dans le salon où il était entré, il lui dit :

— Savez-vous que vous êtes fort jolie, petite fille? Vous l'a-t-on déjà dit?

Sidonie rougit, baissa les yeux et ne répondit pas.

— Ne rougissez pas, continua Archibald. Il n'y a pas de quoi. Vous êtes très-jolie, c'est certain, et, si j'étais à votre place, je voudrais avoir un amoureux, afin de m'entendre complimenter à loisir.

— Oh! monsieur, balbutia la pauvre enfant, de plus en plus troublée.

— Oui, un amoureux; à votre âge, il n'y a pas de plus doux plaisir que d'aimer et surtout d'être aimée. Tenez, je parie que ce cœur-là a déjà des préférences.

Et il mit le doigt sur la poitrine de Sidonie. Celle-ci secoua la tête.

— Non ! reprit Archibald, eh bien, tant pis. L'amour, c'est la vie ! hors de là, il n'y a rien, rien ! Tenez, moi qui vous parle, je suis vieux. Eh bien, je suis si convaincu de ce que je viens de vous dire, que je regrette de n'avoir plus vingt ans pour initier une belle personne comme vous aux doux secrets que vous pourriez apprendre en compagnie d'un joli garçon.

Sidonie se troublait de plus en plus. Le langage d'Archibald la couvrait de honte, et, quelle que fût sa naïveté, elle le comprenait cependant assez pour éprouver le désir de quitter la place. Mais elle n'osait pas. Ce vieillard lui en imposait. Tout à coup, quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'elle l'entendit ajouter :

— Si vous y consentez, ces secrets, moi je peux vous les faire connaître. Je ne suis pas un jouvenceau, mais les filles qui ont des bontés pour moi ne sauraient se plaindre. Je sais qu'à votre âge, on aime les belles robes, les rubans, les colifichets.

En parlant ainsi, le coquin étendit le bras, afin d'attirer Sidonie sur ses genoux. Alors la pudeur

de cette enfant se révolta. En face du danger, et en vraie fille du pays du soleil, elle reprit toute son assurance.

— Ce que vous me dites est très-mal, fit-elle. Ce qui est plus mal, c'est d'avoir profité de mon inexpérience, me sachant seule, en ce moment, pour venir me raconter vos horreurs. Vous vous êtes trompé, si vous m'avez crue légère au point de vous écouter jusqu'au bout. Si mon père était dans la maison, vous n'auriez pas osé me parler ainsi que vous venez de le faire. Pour moi, je ne dois plus vous entendre. Sortez ou je sors.

— Allons donc! s'écria Archibald, je resterai et vous aussi, petite pécore. Depuis quand se met-on en colère pour un brin de cour dont on vous honore?

En disant ces mots, Archibald se leva, saisit les mains de Sidonie et, l'attirant à lui, il ajouta :

— Vous allez m'embrasser, s'il vous plaît, ou je vous embrasserai.

Sidonie poussa un cri, cherchant à se dégager de cette étreinte. Mais Archibald était vigoureux; ses bras, solides comme du fer, ne s'ouvrirent

pas pour laisser fuir la jeune fille épouvantée.

— Au secours ! s'écria-t-elle, en se débattant, afin de soustraire ses lèvres à l'ignoble baiser qu'Archibald voulait lui imposer.

Au même moment, la porte s'ouvrit brusquement. Séverin entra. Sidonie, profitant de la stupéfaction d'Archibald, se dégagea et s'enfuit. Les deux hommes restèrent seuls.

— Monsieur, dit Archibald, si cette petite fille est votre maîtresse, je comprends votre irritation, et je suis prêt à vous donner une satisfaction par les armes. Si, au contraire, elle ne vous est rien, je vous prie de vous mêler des choses qui vous intéressent et de m'épargner des remontrances dont je n'ai que faire.

— Des remontrances ! répondit Séverin, non, monsieur, vous n'en entendrez pas de ma bouche. Je laisse à Dieu le soin de vous faire repentir de votre conduite odieuse ou de vous en punir. Bénissez-le, seulement, de ce que je suis arrivé en ce moment. Je ne précède que de quelques pas le père de cette jeune fille et, s'il vous avait surpris, ainsi que je vous ai surpris moi-même, vous au-

riez à fournir des explications pour justifier votre action ou à en recevoir le châtiment.

— Bah ! il est donc bien terrible ce père !

— Assez pour tuer d'un coup de poing l'homme qui insulte sa fille.

— Vraiment ! Eh bien, je le provoquerai à la boxe.

Au lieu de relever ces paroles, Séverin marcha vers la porte, l'ouvrit toute grande et, se retournant vers Archibald :

— Sortez, monsieur ! dit-il simplement, mais avec autorité.

— Ah ! vous me chassez ! s'écria Archibald, vous me chassez !... C'est bien, je sors, vous êtes chez vous. Mais je vous revaudrai cela, monsieur, nous nous retrouverons.

Séverin s'inclina. Archibald, s'élançant vers la porte, disparut en poussant des imprécations que lui arrachait la colère.

Séverin se hâta de chercher Sidonie. Il la trouva accroupie dans un coin. La pauvre fille pleurait à chaudes larmes. Il la consola, en l'interrogeant sur ce qui s'était passé. Elle lui donna

les détails qui viennent d'être racontés. Séverin frémissait d'indignation.

— Ma chère enfant, dit-il, oubliez cet homme et les paroles qu'il a prononcées. Remerciez Dieu qui vous a protégée, et priez pour ce misérable, malgré le chagrin qu'il vous a causé ; surtout ne dites rien à votre père. Il chercherait querelle à M. Clamorgan et il pourrait en résulter un malheur.

— Mais j'ai peur, s'écria Sidonie. Je n'oserai plus rester seule dans la campagne.

— Vous exprimerez à votre père le désir d'aller passer quelques jours à Hyères, chez votre tante, et vous partirez ce soir. En votre absence, j'arrangerai cette affaire.

Peu d'instants après, Cassinel entra à son tour. Mais on ne lui parla pas de l'agression dont sa fille avait été l'objet. Il céda volontiers au désir qu'elle manifesta d'aller chez sa tante. Ils partirent le même soir.

Cependant Archibald était revenu au château, surexcité, mécontent de lui-même et des autres, en demandant comment il se vengerait de ce qu'il

appelait l'impertinence de Séverin. Il avait été repoussé par la jeune fille, chassé par le prêtre. Il voulait une revanche éclatante, afin de punir, non Sidonie, auprès de laquelle il se promettait de renouveler sa tentative en un temps plus opportun, mais Séverin.

Quelques instants lui suffirent pour préparer tout un plan misérable qu'il se hâta de mettre à exécution. Depuis son retour, il avait maintes fois remarqué l'intimité qui paraissait s'être établie entre Léa et Séverin. Leurs conversations, leurs longues promenades ne lui avaient pas échappé. Connaissant le caractère indomptable et indompté de sa fille, ses idées sur les prêtres, sur les religions, il ne s'expliquait ces preuves d'amitié, qu'en supposant une liaison coupable, dans laquelle l'honneur d'Henri Faverney était compromis, ses droits foulés aux pieds.

Il puisa dans ces suppositions la diabolique idée sur laquelle il basa sa vengeance. Dans l'après-midi de ce jour, il monta dans la chambre d'Henri, dont la convalescence touchait à sa fin, mais dont l'état exigeait encore qu'il ne se livrât à aucun

travail ni à aucune fatigue. Il le trouva seul. Après s'être informé de sa santé, il aborda en ces termes le sujet qui l'amenait.

— Mon gendre, je vous trouve diantrement niais.

Marié depuis plus de quatre ans, Henri s'était fait aux singulières façons d'Archibald. Cette entrée en matière ne le surprit donc pas. C'est en souriant qu'il demanda la cause d'une opinion si brusquement exprimée. Archibald reprit :

— La cause, je vais vous la faire connaître. Mais, avant tout, répondez à la question suivante : Connaissez-vous ce jeune prêtre que vous recevez ici, depuis plusieurs mois ?

— Si je connais l'abbé Vergniaud ? mais, sans doute, et beaucoup. C'est un homme d'une vaste intelligence, d'une haute vertu. Il serait à souhaiter que tous les prêtres fussent comme lui.

— Voilà de l'enthousiasme et je dois reconnaître que votre femme le partage. Elle pense de ce petit abbé tout le bien que vous en pensez vous-même.

— Ce qui prouve que je n'exagère rien. Léa n'est pas suspecte de partialité envers les prêtres. Si elle avait trouvé dans celui-ci quelque chose qui la choquât, elle aurait depuis longtemps cessé de le recevoir.

— Tandis qu'elle lui témoigne au contraire beaucoup d'amitié. Je le sais. Eh bien, mon gendre, je vous le répète, vous n'êtes qu'un niais.

— Mais, enfin, m'expliquerez-vous ?

— La cause de l'amitié de votre femme pour l'abbé ?... Oui certes. L'abbé cherche à plaire à Léa... Léa est femme, par conséquent heureuse d'être courtisée. Amour d'un côté, complaisance de l'autre : voilà de quoi se compose leur amitié... Oh ! ne vous récriez pas. C'est un fait brutal comme un chiffre. En trois mois, vous n'y avez rien vu. Moi, j'ai tout deviné en huit jours.

Quelle que soit la confiance d'un mari dans sa femme, il éprouve toujours une douleur profonde lorsqu'il entend des affirmations de cette nature. De tels propos, en effet, ont le plus souvent une cause et une base. S'ils ne sont pas toujours l'expression de la vérité, ils sont maintes fois le ré-

sultat d'une imprudence de la femme dont doit s'alarmer l'affection du mari.

Telle fut d'abord l'impression de Faverney. Mais il suffit de cinq minutes pour la dissiper, pour permettre à la confiance ébranlée de renaître.

— Vous vous trompez, assurément, mon père. Séverin et Léa sont également incapables d'une infamie.

— Je n'accuse pas Léa, reprit Archibald, je pense comme vous qu'elle est incapable de trahir son mari. Un peu d'étourderie, peut-être; assurément, sa faute n'irait pas au delà. Quant à votre abbé, il ne me revient pas. Je le crois capable de tout. D'ailleurs, serait-il très-honnête, il est homme, il est jeune, vous ne le contesterez pas ; l'habit qu'il porte ne le met pas à l'abri des tentations de la chair. Eh bien, je vous le répète, je suis convaincu qu'il cherche à plaire à votre femme et qu'il ne serait pas fâché de réussir.

Faverney secoua la tête en signe de dénégation

— Non ! dites-vous ; alors expliquez-moi pour quoi ce monsieur en robe noire est toujours auprès de Léa? Comment justifiez-vous cette étroite ami-

tié, ces longues conversations, le vif plaisir qu'elle-même paraît éprouver, lorsqu'elle voit entrer son favori.

— Je m'explique tout cela par des motifs qui me sont connus, répondit Henri avec un grand calme.

— Des motifs qui vous sont connus? mais dois-je les ignorer? Ne suis-je pas le père de Léa? son honneur ne m'est-il pas aussi cher qu'à vous?

— Je ne vous connaissais pas ces scrupules, dit Favernay en souriant.

Archibald se redressa de toute sa hauteur, et, feignant une indignation qu'il n'éprouvait pas :

— Il s'agit de ma fille, monsieur, et ces scrupules, je les ai toujours eus.

— Eh bien, apprenez donc que les assiduités de Séverin auprès de ma femme ont pour cause le très-vif désir que nous avons de la convertir, de l'initier à la pratique des devoirs religieux que vous ne lui avez pas appris, d'en faire une chrétienne en un mot.

Archibald regarda Faverney en homme qui ne

comprend pas le langage qu'on lui tient. Quant à ce dernier, touché du souci que son beau-père venait de montrer pour la réputation de Léa, croyant à une sollicitude qui n'existait pas, bien que parfaitement jouée, il continua :

— Ah ! mon père, vous ne savez pas quels résultats ont déjà portés les pieux enseignements de l'abbé Vergniaud. Si vous viviez beaucoup auprès de Léa, vous ne la reconnaîtriez plus. Son caractère s'est transformé. Elle est devenue d'une douceur angélique, d'une patience à toute épreuve, bonne, indulgente pour ceux qui l'entourent, compatissante pour les maux d'autrui. Elle va au chevet des malades ; l'autre jour, courageuse comme une lionne, elle a accompli, pour aider au sauvetage d'un navire, l'acte héroïque que vous connaissez. En un mot, ce cœur fier s'est humanisé.

En parlant ainsi, Faverney s'était animé. L'amour et l'espérance brillaient dans son regard. Il vengeait éloquemment Séverin et Léa de l'accusation perfide d'Archibald.

— Trêve d'enthousiasme ! s'écria celui-ci, et

INST. OXFORD

raisonnez froidement. Léa s'est-elle convertie ? Suit-elle les pratiques de votre religion ? Va-t-elle dans vos églises? Si elle ne s'est pas convertie, ce n'est point par les effets de la conversion qu'il faut expliquer les changements dont vous vous louez et que vous énumérez avec tant de feu. Moi, je me les explique par l'amour, et vous me révélez ce que je n'osais croire : à savoir, qu'elle aime autant qu'elle est aimée. Elle est douce, patiente, bonne, compatissante, parce que ce prêtre la veut ainsi. Elle va au chevet des malades, parce qu'elle le rencontre là, parce que de prétendues bonnes actions deviennent le prétexte de doux rendez-vous. L'autre jour elle a été héroïque au risque de périr, sans songer à vous, parce qu'elle a voulu imiter son amant, le suivre, attiser ainsi leur mutuelle passion. L'amour est en ceci l'unique ouvrier ; n'en doutez pas. Voilà mon sentiment. Maintenant, mon cher, tout cela est votre affaire, non la mienne. Prenez telle décision que vous voudrez. Selon moi, il n'en est qu'une : chasser honteusement ce prêtre. Je vous ai ouvert les yeux, vous ne m'entendrez jamais plus revenir sur ce sujet.

Après ces mots, Archibald se leva et disparut.

Henri ne le vit pas sortir. Assis sur une chaise au milieu de la chambre, les mains pendantes, le regard fixé dans le vide, il restait atterré, confondu. L'éclat de la vérité qu'Archibald venait de lui révéler était tel qu'il lui brûlait les paupières. Il aurait voulu ne pas comprendre, et il comprenait trop. Il se rappelait maintenant qu'à diverses reprises, Léa l'avait quitté le soir pour se trouver seule aux bords de la mer avec Séverin; que, depuis quelques semaines, elle était devenue soigneuse à l'excès de sa toilette; qu'elle cherchait à mettre en lumière ses beautés. Ces remarques tardives confirmaient celles d'Archibald.

Et ce prêtre! était-il possible qu'il mît dans son langage tant d'élévation, tans de sincérité, et dans ses actes tant de bassesse, tant d'infamie? C'était à douter de tout, des prêtres, de la religion, de l'Église, de Dieu lui-même!

Henri resta longtemps ainsi, le corps immobile, le cerveau en ébullition. Le doute, l'horrible doute était entré dans son cœur. Cependant, un

pressentiment lui disait qu'Archibald avait menti, que Léa était pure et Séverin digne du respect qu'on accordait à ses vertus.

— Je ne puis rester ainsi, s'écria-t-il ; c'est Léa elle-même que je veux interroger. Elle ne connaît pas le mensonge, je saurai la vérité. Voudrait-elle me la cacher, son trouble la trahirait.

Et, s'élançant hors de sa chambre, il courut vers le petit boudoir où il savait devoir trouver sa femme. Elle y était en effet, seule, un livre dans les mains, mais elle ne lisait pas; elle songeait. L'entrée bruyante de son mari l'arracha brusquement à ses rêveries. En le voyant pâle, les yeux hagards, les cheveux en désordre, elle se jeta au-devant lui.

— Où allez-vous ? Qu'avez-vous ?

Au son de cette voix paisible, à l'aspect de ce visage placide, il s'arrêta honteux de son emportement.

— Pardonnez à mon trouble, dit-il doucement, votre père en est l'auteur. Il vient de prononcer contre vous et contre l'abbé Séverin des accusa-

tions calomnieuses, je l'espère, mais qui ont fait descendre le doute en moi. J'ai eu tort. Mais je suis faible encore, la secousse a été vive.

— Et qu'a dit mon père ? demanda Léa en s'efforçant de cacher la violente émotion qui venait de s'emparer d'elle.

— Que l'abbé Séverin cherchait à vous plaire, que vous aviez de l'amour pour lui ! La vérité ! Léa, je vous en supplie; il me la faut : vous me la direz. Si votre père n'a pas menti, ce prêtre partira. Si vous avez été imprudente, vous oublierez, j'oublierai un instant d'égarement; jamais je ne vous parlerai de l'heure où nous sommes. Mais si votre père n'a pas dit vrai, alors que votre parole vienne dissiper pour toujours le doute affreux que je n'ai pu vaincre.

Tandis qu'il parlait ainsi, Léa se demandait ce qu'elle devait répondre. Une voix lui disait : « La religion de ton mari a jadis compromis ton bonheur. Elle a séparé ton cœur de celui de cet homme à qui tu avais juré ta foi. Ton amour a été vaincu, et vaincu, tu l'as détruit. On a voulu t'imposer des croyances qui ne sont pas les tiennes.

On t'a menacée d'un Dieu, dont tu n'admets pas l'existence. On a voulu te prouver que ton âme est immortelle, alors que tu crois qu'avec toi, tout mourra en toi. On a troublé ta paix, gâté ta vie, détruit la félicité de ta maison ; venge-toi d'un seul coup. Dis que ce prêtre, naguère détesté et que tu voulais avilir, a cherché à te plaire, à te séduire. Parle ainsi, et tu détruis d'un seul coup les croyances de ton mari. Il maudira cette religion, cette Église, dont les prêtres sont criminels ; il niera le Dieu auquel il a cru jusqu'ici.... Accuse Séverin, Léa, et tu verras Faverney tomber à tes pieds, en reniant sa foi. »

Voilà ce que Léa entendait, tandis que son mari l'adjurait de dire la vérité. Mais une autre voix disait : « Léa, ce prêtre est innocent ; jamais il n'a voulu te séduire. S'il est coupable, c'est de ne pas t'aimer, de ne songer qu'à te convertir à sa religion, alors que tu voudrais l'entendre parler d'amour. Il est innocent, tu l'aimes, et si tu l'accuses, tu le contraindras à partir, tu le perdras à jamais, sans avoir goûté la joie de sa tendresse. »

La première voix reprenait : « Venge-toi, Léa, sois fidèle à ton passé ! » La seconde s'écriait : « Léa, l'amour, c'est la vie. Tu l'aimes ! défends-le, garde-le pour te faire adorer. »

L'amour l'emporta. Lorsque Faverney eut fait connaître à sa femme les accusations de son père, elle prit la parole en ces termes :

— Vous me demandez la vérité ! je vous la dirai solennellement, en la confirmant par un serment, afin qu'aucun doute ne puisse rester dans votre cœur. Je jure que je n'aime pas M. l'abbé Séverin. Je jure que je n'ai jamais remarqué en lui un geste, entendu un mot, desquels j'aie pu conclure qu'il ait voulu me séduire ; j'ajoute que, si j'avais conçu à son égard un soupçon, j'aurais éloigné M. l'abbé Séverin de cette maison, bien que sa présence vous fût chère.

Léa avait prononcé ces mots d'une voix ferme et sans hésiter.

— Merci ! merci ! s'écria Henri transporté de joie.

— Vous le voyez, ajouta-t-elle, mon père s'était trompé. Il s'est conduit imprudemment, en trou-

blant sans cause votre quiétude, au risque de compromettre votre santé.

Faverney tomba à ses pieds.

— Je vous crois, disait-il, je vous crois, je vous aime. Vos paroles ont dissipé tous mes doutes. Oubliez qu'un moment j'ai pu vous soupçonner, vous ou Séverin.

— Mais, si vous le désirez, dit tout à coup Léa, la voix tremblante, le cœur ému par la hardiesse du coup qu'elle tentait, si vous le désirez, M. Séverin partira. Si je dois un jour partager vos croyances, c'est vous qui me persuaderez.

— Non ! non ! qu'il reste, qu'il finisse l'œuvre qu'il a commencée. Surtout qu'il ignore toujours ce qui vient de se passer.

En entendant ces paroles, Léa ne put retenir un mouvement de joie. On avait voulu lui arracher Séverin. Séverin lui restait. Elle était heureuse.

Faverney parla longtemps encore, afin de faire oublier à sa femme la brûlante explication qui venait d'avoir lieu. Puis, il se retira. Désormais sa confiance était entière et à l'abri de toute surprise.

Cette scène avait mis la fièvre au cœur de Léa. Dans les dispositions où elle se trouvait, c'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Folle d'amour, ayant si longtemps refoulé en elle le secret prêt à s'en échapper, cette femme ardente ne pouvait plus se contenir. Elle était arrivée au paroxysme de sa passion. Elle voulait voir Séverin, lui parler, lui révéler enfin ce qui se passait en elle. Durant deux heures, elle l'attendit avec une impatience fébrile La nuit vint. Contre son habitude, Séverin ne parut pas. Alors, elle s'arma de courage et prit une résolution énergique. Lorsque son mari fut endormi, elle quitta sa chambre, marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine. Elle s'enveloppa dans un grand manteau et quitta le château. se dirigeant à travers la campagne, plongée dans l'ombre, vers la maison de Séverin.

VIII

Durant cette soirée, Séverin n'avait pas quitté sa maison. Après ce qui s'était passé le matin, entre Archibald et lui, il n'avait pas voulu retourner au château, dans la crainte de se trouver en face du vieillard et de créer à tous les deux une situation embarrassante. Cassinel et Sidonie venaient de partir pour Hyères par la diligence qui quittait alors Saint-Tropez, tous les soirs à huit heures. Les domestiques de la ferme dormaient. Séverin, resté seul, s'était retiré dans sa chambre.

C'était une vaste pièce, boisée, éclairée par deux croisées s'ouvrant sur le beau jardin dont nous avons parlé déjà, qui séparait la maison de la plage. Sur les murs, il n'y avait d'autres ornements qu'un grand christ en ivoire. Le mobilier était aussi simple que restreint ; dans un coin, une couchette en fer ; entre les croisées, une table en bois blanc chargée de papiers et de livres ; quatre chaises, un fauteuil, et c'était tout.

Séverin aimait cette chambre où, depuis plusieurs mois, s'écoulait sa vie. De là, il entendait mugir la mer ; il la voyait s'étendre sous son regard dans l'immensité profonde ; la nuit, lorsque après avoir longuement prié et médité, il s'endormait, c'était au doux murmure du vent plaintif, à travers les pins.

Ce soir-là, préoccupé encore des événements de la matinée, le cœur rempli d'une maladive languitude, le corps affaibli par les luttes violentes qu'il soutenait depuis longtemps, il avait en vain cherché l'oubli, dans la prière d'abord, dans le travail ensuite. L'image de Léa obsédait ses regards. C'est en pure perte qu'il voulait l'éloigner.

Troublé, découragé, il marchait dans sa chambre, éclairée par une lampe posée sur la table, chauffée par un grand feu de bois qui flambait dans la cheminée. De temps en temps, il ouvrait l'une des croisées, plongeait dans le froid de la nuit son front brûlant ; puis, il revenait vers la flamme qui se jouait avec mille caprices dans l'âtre noirci.

Tout à coup, il crut entendre prononcer son nom. Il se précipita vers la croisée, et écouta. Il ne s'était pas trompé. On l'appelait à la grille du jardin, du côté de la mer. Il écouta mieux. Un tremblement violent s'empara de lui. Il venait de reconnaître la voix de Léa.

Un cri monta à ses lèvres et en sortit étouffé à moitié. Terreur, surprise, joie, il y avait tout cela dans ce cri. Léa, dans sa maison solitaire, à cette heure de la nuit ! C'était plus qu'il n'en fallait pour troubler un cœur moins faible que le sien. Cependant, de nouveau elle venait d'appeler. Séverin se décida à se montrer. Tremblant de tous ses membres, il prit la lampe, descendit, traversa le jardin. D'une main peu assurée, il ouvrit la grille. Léa entra et la referma derrière elle.

— Je suis venue ce soir, dit-elle, parce que j'ai à vous parler. Ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard. J'ai passé par cette porte afin de ne pas être vue.

— Dieu bon ! pensa Séverin, auriez-vous enfin disposé son cœur à la foi ? Vient-elle m'annoncer que mes efforts ont porté leurs fruits ?

Cette pensée, digne de son âme pieuse, lui rendit quelque courage.

— Veuillez me suivre, madame, dit-il, et soyez sans crainte. Je suis seul pour cette nuit.

Léa, heureuse de ce qu'elle apprenait, obéit en silence. Elle suivit Séverin à travers les allées de ce jardin où, depuis la mort de madame Vergniaud, elle n'était pas venue. Ils entrèrent dans un vaste salon qui s'ouvrait de plain-pied sur la terrasse. Séverin posa la lampe sur le marbre de la cheminée, offrit un siége à Léa et resta debout devant elle, en attendant qu'elle lui fit connaître l'objet de sa visite nocturne.

Mais cette cheminée était sans feu, cette salle froide, triste, en quelque sorte ouverte à tous les vents. On pouvait les voir du dehors. Ce n'est

pas là que Léa voulait parler à Séverin. Elle souhaitait plus de solitude, plus d'intimité, plus de mystère.

— Je suis glacée ! dit-elle. Ne pourrais-je me réchauffer ?

— Je n'ai du feu que dans ma chambre, répondit Séverin en hésitant.

— Montons dans votre chambre.

— Je pourrais jeter quelques brassées de bois, ici, dans cette cheminée. Vous ressentiriez bientôt une douce chaleur, dit encore Séverin.

— Non ! non ! s'écria Léa. C'est inutile. Nous serons mieux chez vous.

Il fallut lui céder. Quelques instants après, ils étaient seuls dans la chambre de Séverin, dont Léa occupait l'unique fauteuil, tandis que lui-même restait encore debout devant elle. Léa avait quitté son manteau, sous lequel elle portait une robe en soie violette, garnie au cou et aux manches d'une fine fourrure grise. Dans la rapidité de sa course, sous les violences du vent, sa coiffure s'était défaite, de telle sorte qu'une multitude de cheveux épars voltigeaient autour de son front. Le froid avait mis

de légères couleurs sur ses joues. Son regard brillait d'un éclat inaccoutumé. Immobile, muette, elle présentait ses pieds à la flamme pour les réchauffer. Telle qu'elle était, jamais sa beauté n'avait été plus brutalement éloquente, mieux faite pour parler aux sens, pour tenter même les anges.

Séverin n'était qu'un homme et un homme violemment épris de celle qui venait le visiter. La fièvre s'empara de lui. Il se sentit embrasé d'un feu dévorant. Dans son imagination en délire, il vit passer des tentations folles et séduisantes. La beauté de Léa lui causait des éblouissements. Il aurait voulu sentir, fixé sur lui, le regard de cette femme mystérieux et voilé, subir le contact de ses beaux bras, y reposer, après avoir couvert de baisers ce corps de marbre, qu'il devinait irréprochable; entendre sa voix harmonieuse, murmurer à son oreille les paroles extravagantes qu'arrache le plaisir des bouches amoureuses. Son cœur battait avec une violence indicible. Ah! si, en ce moment, Léa eût regardé Séverin, si elle lui eût parlé, c'en était fait de la vertu de ce prêtre. La passion aveugle les plus sages, elle courbe les plus

courageux, et Séverin traversait la crise la plus terrible qu'il eût jamais connue. Si, dans cette nuit funeste, il ne tomba pas aux pieds de Léa, c'est qu'il y a un Dieu et que, tout en le livrant à de cruelles tortures, ce Dieu le protégeait ; c'est qu'il fallait donner à Léa un exemple admirable de ce que peut, contre les surprises des sens, la chasteté unie à la foi.

Tandis que ce grand combat se livrait en lui, Léa s'était elle-même remise de sa propre émotion. Elle avait peu à peu détourné la tête. Maintenant, elle examinait avec curiosité la chambre de celui que, dans son cœur, elle appelait déjà son amant. Tout à coup, elle le vit se redresser brusquement, passer ses mains tremblantes sur son front, diriger les yeux du côté du crucifix, adresser à la sainte image une prière dans un regard suppliant.

Il se parlait à lui-même. Il se disait, — mais elle ne pouvait ni l'entendre ni le deviner,—il se disait :

« Séverin, sois courageux. Fais tête à l'orage. Résiste à ces tentations misérables. Ne regarde plus à tes pieds où tu ne verras que ce qui doit te

perdre. Élève ton âme vers Dieu qui seul tient dans ses mains ce qui doit te sauver. Songe aux maux que son Fils subit pour te racheter de l'esclavage où t'avait plongé le péché. Souffre courageusement ton martyre. Il y a des missionnaires qui se laissent, en ce moment peut-être, lacérer les membres pour confesser leur foi. Confesse la tienne, en laissant meurtrir ton cœur. Songe que tu défends en ce moment l'honneur de l'Église. Si tu succombes, tu payeras par d'éternels remords une heure de plaisir. En perdant le prestige que tu conserves encore aux yeux de cette femme, tu t'enlèveras les moyens de la convertir. Ainsi, tu deviendras responsable de son âme que tu peux encore arracher à la perdition et tu plongeras la tienne dans les ténèbres du mal. Tous les martyrs devenus les saints du ciel ont le regard anxieusement fixé sur toi. Montre-toi digne d'eux, ne les afflige pas par le spectacle d'une irréparable défaite.

Voilà comment Séverin s'exhortait à la vajllance. Peu à peu, son front se rasséréna, et si son cœur ne cessa pas de battre dans sa poitrine, plus

vivement que de coutume, du moins il put regarder Léa d'un œil plus tranquille, d'un maintien plus résolu.

Cependant, depuis un quart d'heure ils étaient sans parler, en face l'un de l'autre. Ce silence devenait embarrassant. Séverin le rompit :

— Madame, dit-il avec bonté, vous ne m'avez pas fait connaître encore le motif de la visite dont vous m'honorez ce soir.

Cette question arracha Léa au plus doux des rêves. En se trouvant seule dans cette maison, auprès de Séverin, elle s'était plu à supposer qu'elle régnait sans partage sur ce cœur naguère plein de Dieu, maintenant rempli d'elle. Elle n'avait pas deviné la violente émotion de Séverin, elle ne se savait pas aimée. Mais il lui était doux de penser qu'elle serait écoutée avec faveur, que l'austérité du missionnaire ne tiendrait pas contre l'aveu qu'elle lui apportait.

Ramenée à la réalité, elle s'arma de sang-froid. Il fallait séduire Séverin. Pour atteindre ce but, il importait de ne pas perdre la tête. Elle répondit donc avec tranquillité :

— J'étais un peu émue, en venant ici, ce soir, seule. Le froid m'avait surprise, je me sentais oppressée, je n'ai pu vous parler plus tôt. Mais, je vais maintenant vous faire connaître ce qui m'amène. Mon mari a des soupçons.

— Des soupçons, dit Séverin, avec étonnement. A propos de quoi ?

— Vous ne me comprenez pas, je m'expliquerai alors plus clairement. Mon père, poussé par un sentiment dont je cherche en vain le mobile, a donné à entendre à Henri que vous étiez mon amant.

— Moi ! votre amant ! s'écria Séverin en pâlissant d'indignation. C'est là une accusation infâme. M. Clamorgan ne se venge pas en homme d'honneur.

A ces mots, Léa demanda pour quelle cause son père avait voulu tirer vengeance de Séverin. Ce dernier lui fit connaître, en quelques mots, les assiduités de M. Clamorgan auprès de Sidonie Cassinel et la scène qui en était résultée le matin même.

— Je comprends tout, dit Léa. Vous avez chassé

mon père de votre maison. Il a voulu vous faire chasser de la nôtre.

— C'est horrible ! reprit Séverin. Votre amant ! Moi ! Ah ! madame, j'espère que M. Faverney n'a pas ajouté foi à une telle calomnie ; j'espère que vous avez protesté contre cette accusation mensongère, qui ne vous insulte pas moins que moi.

— Mon mari, malgré toute l'amitié qu'il vous témoigne, n'a pu s'empêcher de vous croire coupable, tant les assertions de mon père étaient formulées avec audace.

Séverin, douloureusement surpris, se laissa tomber sur une chaise et se couvrit le visage de ses mains.

— Mais, rassurez-vous, ajouta Léa, j'ai protesté avec tant de force, qu'Henri, convaincu de votre innocence, m'a suppliée d'oublier ses soupçons, de ne vous en parler jamais.

Séverin releva la tête et remercia Léa d'un regard triste. Elle continua.

— Il ne faut pas, cependant, vous méprendre au sens de ma protestation. Je l'ai faite, afin de

ne pas vous laisser sous le coup d'une accusation imméritée. Pour mon compte, je n'avais pas à protester, car mon père n'a pas menti en ce qui me touche.

Dans les dispositions où il se trouvait et que nous avons essayé de peindre, Séverin pouvait s'attendre à tout, mais non à cette déclaration qui fondait sur son cœur affaibli par la lutte comme un coup suprême. Aimé! lui! Eh quoi! depuis si longtemps, il résistait à des tentations enivrantes. En cet instant encore, il venait d'en subir une formidable, et c'est à l'heure où il pouvait se croire, sinon sauvé, du moins à l'abri du plus gros danger, que l'aveu de Léa venait accroître son trouble, fait de désirs et de craintes! C'en était trop! Il était homme après tout, la main de Dieu s'appesantissait sur lui avec trop de force. Il se crut perdu. En face de ce péril nouveau contre lequel il ne résistait plus, il se rejeta en arrière. Chancelant, éperdu, il alla s'appuyer contre le mur.

Mais Léa ne le vit pas. Toujours assise, le front baissé, les yeux fermés, les mains jointes sur ses

genoux, les bras tendus, elle parlait rapidement, à demi-voix, comme si les mots qui s'échappaient de ses lèvres, l'eussent couverte de honte.

— Je vous aime, disait-elle. Cela n'est pas venu d'un seul coup, mais peu à peu, malgré des efforts que j'ai tentés pour vaincre cet amour par la haine que vous m'aviez inspirée d'abord. Le jour où, pour la première fois, vous vintes au château, je n'éprouvai pour vous que de l'indifférence. Mais j'écoutai le long entretien que vous eûtes avec mon mari. J'entendis sa confession. Je surpris ainsi la promesse que vous lui fîtes de tenter ma conversion. Dès ce moment, je vous détestai, je résolus de vous perdre, en vous obligeant à m'aimer. Hélas ! c'est moi seule que je condamnais à un intolérable supplice, car, en vivant auprès de vous, je sentis mon cœur se dilater sous la pression d'un sentiment inconnu. C'était l'amour. Humiliée d'abord de ma faiblesse, je voulus résister ; mais plus je m'efforçais de vous haïr, plus devenait grand le besoin de vous voir. Un jour, il me fut impossible de douter de la violence de cette fatale tendresse ; je m'abandonnai, sans con-

trainte, à l'espérance de conquérir votre cœur. Lorsque je vous priai de m'accompagner à la Garde-Freinet, c'est que je voulais profiter de ce voyage, de notre isolement, pour provoquer un aveu de vous-même. Je ne pouvais croire, présomptueuse que j'étais, à tant de froideur de votre part. Votre jeunesse, votre inexpérience des passions, vous désignaient à moi comme une proie facile, et lorsque, durant cette longue promenade dont je n'ai pas perdu le souvenir, vous me vîtes m'emporter, j'obéissais à la colère allumée en moi par votre indifférence. Ah! ce jour-là, vous avez été cruel; cependant, j'ai été bien heureuse. Lorsque après l'accident qui vous alarma, étendue, immobile sur le gazon, je revins à moi, lorsque je vous vis à genoux, le visage couvert de pleurs, le regard perdu dans l'espace, j'éprouvai une indicible félicité. Malgré tout, vous m'aimiez donc! Je fermai les yeux, afin de demeurer encore pressée contre vous, respirant votre haleine, sentant sur mes mains les larmes chaudes que vous arrachait la crainte de me perdre. J'aurais voulu m'en abreuver!

Léa s'arrêta un instant. Toujours éloigné d'elle, comme s'il eût été un être faible, et elle une bête venimeuse, Séverin l'écoutait en silence. Elle ne releva pas la tête. Mais, n'entendant rien, elle continua :

— Depuis, quels efforts n'ai-je pas tentés pour vous rendre amoureux ! Durant nos entretiens sur les choses de votre religion, alors que vous montriez tant d'ardeur à me convaincre, moi, je ne songeais qu'aux moyens de toucher votre cœur. Je feignais de vous écouter, de vous comprendre, quelquefois de vous répondre. Vous avez dû me trouver bien indocile ou bien inintelligente. Mais je ne sais trop ce que vous me disiez ; je vous déclare que tous vos enseignements ont glissé sur moi, sans que j'en aie retenue un seul. Je ne songeais qu'à mon amour. J'y songeais dans mes promenades, j'y songeais durant cette course sur la mer orageuse au secours d'un navire en péril, pendant laquelle j'aurais voulu mourir avec vous ! Je me souviens encore de l'émotion que j'éprouvai lorsque je vous vis soulever, entre vos bras, la tête de ce matelot blessé, déposer un baiser sur

son front; j'aurais payé de ma vie la joie d'être à sa place.

Il y eut encore une pause. Séverin écoutait toujours, retenant son haleine pour ne rien perdre de ce récit qui le comblait tout à la fois de félicité et d'épouvante. Léa reprit :

— Cependant, malgré tant de signes évidents, vous n'avez rien vu ou vous avez feint de ne rien voir. Cela m'a troublé le cerveau. On ne tient pas aisément contre cette flamme dévorante que l'amour allume en nous. Pour moi, plus mes tentatives étaient inutiles, plus je vous aimais. Ce matin, lorsque mon mari m'a répété les propos de mon père, j'ai tremblé, en pensant qu'une parole imprudente pouvait à jamais vous éloigner de moi. Après avoir dissipé les soupçons dont je vous ai parlé, j'ai compris que l'heure d'une explication solennelle avait sonné. Je ne peux plus vivre dans ces alarmes, ces transes. J'ai résolu de venir, et me voilà.

Dieu, qui incline à son gré le cœur des hommes, pardonne sans doute aux faiblesses qu'il y fait descendre, afin d'éprouver leur constance, leur

fidélité. Aussi dirons-nous, sans chercher à le cacher, qu'à ce moment, Séverin fut prêt à succomber. Depuis trois mois, il aimait éperdument Léa. Avec un courage qui n'eut d'égal que la grandeur de son amour, il avait résisté à toutes les tentations. Mais comment résister à celle-ci? Léa était devant lui, folle de passion, brûlée de désirs, armée d'une beauté faite pour en inspirer de plus violents que les siens, éloquente dans ses paroles, plus éloquente encore dans sa chair amoureuse. Elle avait peu à peu relevé la tête; maintenant, elle fixait sur Séverin éperdu ses noires prunelles, d'où s'échappaient deux rayons irrésistibles; Séverin n'y tint plus; il se précipita pour rouler aux pieds de Léa.

Mais quel sentiment imprévu l'arrêta soudain, aux bords du gouffre dans lequel il allait se perdre! Encore ici, la faiblesse de l'humanité se révélait. Le sentiment que Séverin éprouva, ce fut la peur. Il ne pensait plus en ce moment à aucune des choses qui jusqu'à ce jour avaient inspiré, soutenu sa résistance : la grandeur de sa mission, l'honneur de son état, le souci de sa propre dignité.

Non, arrêté soudain, alors qu'il allait succomber, il céda à la peur horrible de l'enfer. Devant ses yeux, éblouis par la beauté de Léa, venait de passer, avec la rapidité de l'éclair, le souvenir d'une lecture de sa jeunesse fervente, dans laquelle il avait vu l'enfer pavé de têtes de prêtres. Il recula d'horreur. Il alla tomber inerte, épouvanté, sur le marchepied de son prie-Dieu, à l'ombre du Christ sanglant devant lequel il avait tant de fois pleuré.

Léa poussa un cri de désespoir. Elle avait espéré, par le récit simple, touchant qu'elle venait de faire de ses souffrances, émouvoir Séverin.

— Vous me fuyez !

— Je vous fuis, parce qu'il m'est impossible de partager votre folie, répondit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

— Vous traitez mon amour de folie, vous avez peut-être raison. Mais on a pitié des fous. Vous devriez avoir pitié de moi. Le plus souvent, c'est la femme qui résiste ; c'est l'homme qui supplie, tandis qu'ici, c'est moi qui tiens le langage suppliant. Mais, m'humilier à ce point, n'est-ce pas

vous prouver la grandeur de mon amour ? Je devrais vous inspirer quelque compassion.

— Si la pitié pouvait vous suffire, vous seriez satisfaite, car celle que vous m'inspirez est grande, je vous l'assure. Je vous plains, vous de votre folie, je me plains de l'impuissance de mes efforts. J'avais espéré, lorsque j'entrepris de vous convertir, un autre résultat.

— Je croirais peut-être, si vous m'aviez aimée.

— Mais, ne vous ai-je pas aimée ? s'écria Séverin avec emportement. Ne vous ai-je pas juré une amitié éternelle ? N'ai-je pas jusqu'à cette heure tenu ma promesse ? Mon dévouement n'a-t-il pas été assez grand ? Quelle âme m'eût inspiré plus de sollicitude que la vôtre ? Quels moyens n'ai-je pas tentés pour y faire pénétrer la vérité, la paix ? Je vous ai beaucoup aimée, non de cet amour humain qui met sur vos lèvres aujourd'hui des paroles insensées, mais d'une affection fraternelle, sanctifiée par un sentiment divin.

Léa s'était levée. Elle marchait avec agitation. Aux derniers mots de Séverin elle leva les épaules.

— L'amitié fraternelle dont vous parlez ne sau-

rait me suffire. L'amour, que vous semblez dédaigner, c'est le seul que je sois digne de comprendre, car je n'ai pas comme vous le don d'adorer un être invisible, d'une existence douteuse.

— Oh ! Léa, ne raillez pas !

— Oui, je raille, j'ai la tête perdue. Séverin, un seul mot, un mot d'affection confiante. Ah ! ce langage que je vous tiens, on me l'a tenu jadis, car, plusieurs fois, durant ma première jeunesse, des hommes se sont courbés à mes pieds. Je comprends maintenant combien ils devaient souffrir de mes mépris. Ne me repoussez pas. Je vous aime à en mourir ! Que faut-il donc pour vous arracher un mot d'amour ? Voyez ! je suis belle. Votre cœur est-il de bronze ? votre corps est-il de fer ?

En parlant ainsi, elle s'était arrêtée devant lui, les cheveux en désordre, les yeux en larmes, les bras suppliants, plus belle ainsi que dans son implacable froideur. Mais Séverin, toujours accroupi sur le marche-pied de son prie-Dieu, la tête dans ses mains, semblait ne pas l'entendre.

— Ah ! reprit-elle, vous ne savez pas ce que je souffre. Vous êtes cruel. Il suffirait d'une bonne

parole pour me calmer. Vous pourriez me dire que vous ne m'aimez pas encore, mais qu'un jour vous pourrez m'aimer. Mais, non, vous préférez vous taire. Vous me traitez comme une courtisane sans pudeur. Cependant, j'ai pu être vaine, orgueilleuse, méchante, mais je ne suis pas infâme !

A ces mots, Séverin se leva. Il fit un pas vers elle, en disant :

— Je vous en supplie, apaisez-vous ! Demain, vous reconnaîtrez votre égarement. Je sais que vous n'êtes pas infâme. C'est parce que je ne veux pas que vous le deveniez, que je m'efforce de garder quelque calme, dans cette fièvre de vos sens et de votre raison. Vous me demandez une parole d'espoir ; je ne puis la prononcer, sous peine d'être coupable. Vous savez bien que je ne m'appartiens plus. Vous-même, êtes-vous libre ? N'êtes-vous pas liée à l'homme que vous avez épousé ? Ne lui devez-vous pas fidélité ?

Et comme Léa secouait la tête, avec mépris :

— Si ces chaînes ne sont pas assez fortes pour vous retenir, dit-il, moi, j'en porte que j'ai volon-

tairement prises. Je serais coupable, si j'essayais de m'y soustraire.

— Qu'importe? puisque je vous aime! Qu'importe? si vous voulez m'aimer! Ah! dans une passion sincère, combien ces considérations pèsent peu! Nos serments! mon mari! votre profession! Que sont ces choses, en présence de l'amour le plus ardent, le plus vrai, le plus durable qu'une femme ait jamais ressenti! Séverin, écoutez-moi avec indulgence. Je veux votre bonheur, le mien. Si vous redoutez la colère des hommes, nous fuirons loin, si loin que jamais elle ne pourra nous atteindre.

— Je crains celle de Dieu!

— Encore! encore Dieu! Ah! s'il existe, s'il est le Dieu d'amour, de justice, de bonté, pourquoi a-t-il allumé en moi le brasier qui me dévore! Pourquoi m'a-t-il inspiré ce désire fou d'être à toi? Pourquoi ne met-il pas en mon cœur la force que tu déploies pour me résister? Pourquoi t'a-t-il donné ces vertus qui te rendent si cher à Léa? Pourquoi n'a-t-il laissé tomber sur elle que ces défauts qui t'inspirent tant de haine et de mépris?

— Je ne vous hais pas. Je ne vous méprise pas, Léa.

— Eh bien ! reprit-elle, affolée de désirs, en proie au plus violent délire, laisse-moi baiser tes pieds et tes mains. Abandonne-toi à la douceur d'être aimé. Mes bras te serviront de collier, tu reposeras sur mon sein, tu verras combien est voluptueux le repos qu'on y goûte. Pourquoi te condamnes-tu à une vie de sacrifices ? Quel besoin as-tu d'aller prêcher des sauvages qui ne te comprendront pas, qui te feront souffrir mille morts avant de te donner la vraie ? Reste auprès de moi. Laisse-là ton cilice ; abandonne tes mortifications, tes prières. Chasse loin de toi la pensée du trépas. Songe à la vie, qui est belle, si tu veux m'aimer.

Léa, n'en pouvant plus, tomba aux genoux de Séverin, les étreignit dans une convulsion amoureuse qui fit passer dans tout le corps du prêtre un frisson de douleur et de plaisir. Il se roidit contre cette étreinte. Il imposa silence à ses sens déchaînés, à son cœur meurtri, broyé, à son imagination en délire. Appelant une fois de plus, à son aide,

son Dieu, le souvenir du séminaire où il avait juré de le servir toujours, il se dégagea doucement des bras de Léa. Puis, brisé par l'émotion, par la fatigue, peut-être aussi désireux de se réconforter par la prière, il appuya sa tête brûlante contre les pieds glacés de son christ d'ivoire, cloué à une croix en bois noir.

Léa avait suivi ce mouvement. Elle se releva, la fureur aux lèvres et dans le regard.

— Ah ! voilà mon rival ! s'écria-t-elle. C'est ce squelette crucifié que tu aimes, que tu voudrais me faire aimer. Va ! pends-toi à son gibet. Peut-être alors j'y viendrai, mais ce sera pour te maudire. Oui, puisque tu restes sourd à mes prières, à mes supplications, puisque tu repousses mon amour, puisque rien n'a pu te toucher, sois maudit ! Je te hais autant que je t'aimais ! Je hais la religion, ton Église, ton Dieu ! Si je suis perdue dans l'autre vie, ainsi que tu m'en menaçais, ce sera par ta faute. Car, si je ne me suis pas convertie à tes idées, c'est que tu ne m'as pas aimée. S'il y a un Dieu, j'appelle ses vengeances sur ta tête que je déteste. S'il y a un enfer, je souhaite

de t'y voir tomber, afin de t'y rendre au centuple les souffrances que j'ai subies par toi !

— Léa, par pitié, revenez à vous ! fit Séverin éperdu.

Mais elle ne l'entendait plus. Ouvrant brusquement la porte, elle s'enfuyait, à travers les corridors obscurs de la maison. Séverin voulut la suivre. Il se précipita après elle. Mais, au moment de dépasser le seuil de sa chambre, il sentit que ses forces l'abandonnaient. Il n'eut que le temps de se suspendre au cordon d'une sonnette qui correspondait à la ferme et qui devait être entendue par les valets. Il tomba inanimé sur le parquet en poussant un cri étouffé.

Ce cri, Léa l'entendit aussi bien que le bruit de la sonnette. Qu'éprouva-t-elle ? Nous ne saurions le dire, mais elle revint sur ses pas en courant. Elle s'agenouilla, tremblante, devant le corps inanimé de celui qu'elle venait de maudire. Elle posa son oreille sur la poitrine de Séverin. Elle put compter les battements de son cœur. Elle respira. Puis, cédant à l'ardeur de son amoureux délire, elle éclata en sanglots. Soulevant la tête inerte

Séverin, elle posa sa bouche sur ce front sans vie. Elle couvrit de baisers ce visage décoloré, laissant la trace brûlante de ses caresses, de ses larmes sur les lèvres de son amant, sur ses yeux éteints, comme pour y imprimer à jamais, malgré lui, les stigmates de l'amour qu'il avait repoussé.

Tout à coup, Léa crut entendre du bruit. Séverin fit un mouvement. Elle comprit qu'il allait reprendre ses sens, qu'on accourait à son secours. Elle le regarda une dernière fois et s'enfuit de nouveau.

Au dehors, la tempête, par un de ces caprices familiers aux climats méridionaux, s'était apaisée subitement. Le vent ne soufflait plus. Aucun nuage ne se montrait au ciel d'où la lune blanche répandait dans la nuit des rayons de sa calme et pure lumière. Des branches dépouillées des chênes voisins se détachaient lentement, semblables à des perles irisées, quelques gouttes de pluie qui tombaient sans bruit sur la terre que le froid séchait rapidement. La mer semblait endormie. Au tumulte de ses flots déchaînés avait succédé une quiétude profonde. C'est à peine si quelques va-

gues paresseuses venaient mouiller le sable de ses bords, avec un murmure semblable à la respiration d'une femme livrée au sommeil. La nature semblait plus belle, dans ce silence, qu'aucune voix humaine ne troublait, au sein duquel on entendait distinctement les gémissements des vaisseaux et des barques, tirant sur leurs câbles, dans le port de Saint-Tropez.

Voilà quel spectacle attendait Léa, au moment où, folle de douleur et la tête perdue, elle quittait comme une criminelle la maison de Séverin. Mais elle n'admira pas les splendeurs de la nuit. Devant ses yeux qu'aveuglaient les larmes, il ne pouvait y avoir d'autre spectacle que celui dont elle venait d'être témoin. Elle se voyait encore se traînant aux pieds de l'impitoyable prêtre, embrassant ses genoux, ne recevant, en échange de son amour, que des paroles implacables comme le destin. Elle avait voulu disputer cet homme à Dieu. Elle était vaincue.

Roulant dans sa tête malade les pensées les plus extravagantes, elle allait machinalement devant elle, dans la direction du château de la Suze. Elle

était bien véritablement désespérée. Elle sentait sa vie à jamais détruite, car l'amour obstiné qui l'avait prise au cœur ne lui laisserait plus jamais ni repos ni trêve. A supposer qu'elle pût oublier Séverin, pourrait-elle oublier qu'elle avait voulu se livrer à lui ? Pourrait-elle l'oublier, et s'offrir tranquille aux baisers de Faverney ?

Puis, elle s'irritait contre elle-même. Elle s'accusait d'avoir manqué d'éloquence pour convaincre Séverin. Elle se disait ce qu'elle aurait dû faire afin de le persuader, et se maudissait pour ce qu'elle n'avait pas fait. Tantôt, elle s'arrêtait brusquement, prête à revenir sur ses pas, dans le but de lui parler encore. Il était impossible qu'il ne se laissât pas fléchir. Puis, elle reprenait sa marche, privée de la force nécessaire pour affronter un nouvel orage, comprenant bien que Séverin la détestait, puisqu'il avait résisté aux prières et aux séductions.

C'est dans ce funeste état qu'elle arriva jusqu'au château. Là tout dormait. Sous la pâle clarté de la nuit, le château se dessinait comme un colosse sombre, accroupi dans un mystérieux repos. Aux

fenêtres, pas une lumière ; dans la maison, pas un bruit. Bien qu'accablée de douleur, Léa ne put comprimer un mouvement de joie. On ne s'était pas aperçu de son absence.

Elle venait d'ouvrir une petite porte pour regagner son appartement, lorsque tout à coup des cris et des rires arrivèrent jusqu'à elle. Elle bondit. Qui donc osait insulter à sa douleur, se livrer à une joie bruyante, alors qu'elle était dans les larmes ? Cédant à ce mouvement, elle se dirigea en toute hâte du côté d'où venaient les cris. Elle arriva ainsi jusqu'au pavillon que le lecteur connaît déjà, qu'Archibald avait transformé en un lieu de débauches. Appuyant son front enfiévré contre l'une des vitres glacées d'où s'échappait un flot de lumières, elle vit son père, chanter et boire, au milieu d'une douzaine d'individus aussi gais que lui. Cette joie malsaine fit une blessure au cœur de Léa. Sous le coup de sa douleur, elle entra brusquement dans la salle où, après avoir joué durant de longues heures, les convives d'Archibald vidaient encore une bouteille avant de se séparer.

A l'aspect de cette femme dont les yeux étince-

laient de fureur, les buveurs crurent voir Méduse elle-même. Deux malheureuses, compagnes ordinaires des plaisirs d'Archibald, baissèrent la tête, en poussant un cri de terreur. Quelques hommes disparurent, en sautant par une croisée, les autres se levèrent prêts à s'enfuir. Ce fut un sauve-qui-peut général.

Quant à Archibald, il était debout, son verre à la main, fixant des yeux hagards sur sa fille dont l'entrée inattendue avait arrêté sur ses lèvres un refrain joyeux.

— Prend-on ma maison pour un cabaret ? s'écria Léa, en promenant sur tous les personnages présents un regard courroucé. Et comme aucun d'eux ne lui répondait, elle reprit : Sortez, sortez tous, et gardez-vous désormais de venir troubler de vos cris une demeure vouée à la douleur !

En parlant ainsi, son bras tremblant montrait la porte. Elle fut obéie. Les invités d'Archibald se retirèrent rapidement, tête basse, honteux d'avoir été surpris par la femme qu'ils considéraient comme la maîtresse du château de la Suze.

Archibald et Léa restèrent seuls.

— M'expliquerez-vous ce que signifie cette scène inqualifiable? demanda celui-ci qui avait peu à peu repris son sang-froid.

— Et vous, s'écria Léa, me direz-vous de quel droit vous faites de ma maison le théâtre de vos ignobles plaisirs?

— De quel droit? cette maison, que vous appelez vôtre, m'appartient.

— J'y suis, répliqua fièrement Léa. Là où je suis, je prétends être souveraine. Voilà trop longtemps que je tolère votre inconduite. Si vos vices réclament leur nourriture, allez la chercher loin d'ici et ne revenez qu'après les avoir repus.

Archibald, surpris, irrité de ce langage qu'on lui tenait pour la première fois, voulut répondre. Léa l'en empêcha.

— Ah! croyez-moi, dit-elle, n'ajoutez pas un motif nouveau à tous ceux que me dictent déjà contre vous le mépris et la haine.

Archibald aimait sa fille; l'éducation déplorable qu'il lui avait donnée, en était elle-même une preuve, puisqu'elle n'avait été dictée que par un

désir excessif de satisfaire tous les caprices de Léa. La tendresse qu'il lui portait avait quelque chose de celle des bêtes. Mais elle n'était pas pour cela moins vive à s'alarmer. Les paroles que sa fille venait de prononcer le frappèrent d'une violente douleur.

— Le mépris ! la haine ? s'écria-t-il. Voilà quels sentiments je vous inspire ! ah ! vous devenez tout à fait folle !

Dans l'état où elle se trouvait, Léa avait besoin d'être apaisée, et non irritée. Ces mots que Séverin lui avaient déjà fait entendre la poussèrent à bout.

— Non, répondit-elle, je ne suis pas folle. Mais je souffre, et c'est vous qui êtes l'auteur de mes maux !

— Moi ! ai-je jamais mis obstacle à l'exécution de vos volontés ? Ne vous ai-je pas toujours laissé une liberté absolue ? Si vous êtes malheureuse, en quoi suis-je coupable ?

En disant ces mots, Archibald, qui n'avait peut-être jamais pleuré, sentit ses yeux se mouiller de larmes qui vinrent lui apprendre qu'il avait un cœur. Léa reprit d'une voix plus calme :

— Vous êtes l'auteur de mes maux, parce que c'est à vous que je dois les sentiments mauvais qui s'agitent en moi. C'est le fruit de la détestable éducation que vous m'avez faite. M'avez-vous jamais appris que la vie avait des devoirs ? M'avez-vous jamais appris à courber mon front indocile sous le joug d'une paternelle obéissance ? Il y a des filles qui, en venant au monde, voient sourire sur leur berceau le visage protecteur d'une mère ! A moi, qui n'ai pas eu cette joie, ne deviez-vous pas une sollicitude constante, sans cesse en éveil ? Ne me deviez-vous pas les enseignements, les conseils que ma mère m'eût donnés ? Ne me deviez-vous pas de m'apprendre qu'il y a un Dieu, qu'il faut le craindre et l'aimer ? Qu'avez-vous fait de moi ? une créature capricieuse, vaine, incrédule, orgueilleuse, follement livrée à ses passions, toujours en révolte contre les devoirs les plus vulgaires. Je n'ai eu de vous que de déplorables exemples. Si je n'ai vingt fois déshonoré mon nom, mon corps, mon âme, c'est que la pudeur chère à mon sexe a été plus forte que les farouches instincts que vous avez laissés se développer en moi. Ah !

jamais je n'ai si bien compris qu'à cette heure, que c'est à vous, à vous seul que je dois mon malheur. Car mes jours sont désormais voués aux larmes. Si la fatale passion qui me tue s'est déchaînée en moi, c'est que je n'ai jamais connu l'étendue des devoirs que j'avais à remplir, c'est qu'on ne m'a jamais dit qu'il y a un Dieu. Il existe cependant, je viens d'en acquérir la preuve. Il existe et, grâce à vous, je le hais!

Archibald n'entendait rien de ces reproches amers, sinon que sa fille le maudissait, qu'elle avait cessé de l'aimer et obéi à des conseils funestes dont l'auteur ne lui était que trop connu. C'était le missionnaire qu'il accusait; seul, ce prêtre avait pu transformer à ce point les idées de Léa. C'est lui qui s'était plu à faire pénétrer l'idée de Dieu dans cette imagination déréglée, à bouleverser tous les sentiments de ce cœur malade, au point de lui inspirer une passion insensée. Tandis que Léa parlait, Archibald, perdu dans sa douleur paternelle, le cœur rempli d'un immense désir de vengeance, accablait Séverin de malédictions.

S'exaltant peu à peu, celle-ci continua :

— Désormais, tout est fini. Je n'avais plus que l'espérance d'inspirer un amour semblable à celui que j'éprouvais moi-même. Je viens de la voir s'envoler. Désespérée, je jette un regard dans mon cœur ; je me vois telle que je suis et je me fais horreur. Les souvenirs du passé me sont cruels et pesants. L'avenir s'offre à moi sous des couleurs épouvantables. Je suis isolée dans la vie, comme si je n'avais ni mari, ni père. De quelque côté que je tende les bras, je ne vois rien à l'horizon qui m'assure une sympathie consolante, rien que le doute qui me dévore, et la fatalité qui me poursuit.

Les forces de Léa, soutenues jusque-là par la colère, l'abandonnèrent au moment où elle prononçait ces paroles. Elle fondit en larmes. Se traînant jusqu'à un fauteuil, elle s'y laissa tomber, brisée par les fatigues, par les émotions de cette longue nuit. Archibald courut à elle.

Les yeux à demi fermés, elle lui dit d'une voix éteinte :

— Ne m'approchez pas ! Comment, après ce que je vous ai dit, ne partez-vous pas ? Que faut-il

de plus ? Comprenez donc que vous me faites horreur !

Archibald recula épouvanté. Il gagna la porte à pas lents. De là, voyant que Léa, plongée dans une rêverie qui sans doute précédait le sommeil dont elle avait un si pressant besoin, ne le regardait plus, il s'arrêta, et de ses lèvres s'échappèrent quelques mots.

— Oui, murmurait-il, je partirai, puisque tu ne m'aimes plus, puisque ton cœur a suivi celui du prêtre qui t'a perdue. Privé de ton amour, je n'ai plus rien à faire ici-bas. La mort seule peut me rendre le repos que je ne saurais plus trouver. Puisque je n'ai pas su te rendre heureuse, j'expierai ma faute en me séparant de toi pour toujours.

Ayant ainsi parlé, il revint doucement vers Léa. Elle dormait maintenant d'un sommeil fiévreux, mais profond. Il se dit alors que si, au matin, les domestiques la trouvaient en cet endroit, elle serait compromise ; il résolut de l'emporter chez elle. Il l'enveloppa dans le manteau qu'elle avait laissé tomber à ses pieds, prit la lanterne qui lui

servait toutes les nuits à regagner le château, et, enlevant sa fille dans ses bras vigoureux, il quitta, pour n'y plus rentrer, ce salon plein de souvenirs qui lui étaient maintenant odieux.

Quelques instants après, Léa reposait sur son lit. Archibald l'embrassa une dernière fois. Résolu à mourir, il se rendit ensuite dans sa chambre, afin d'y faire ses derniers préparatifs. Deux revolvers d'un grand prix figuraient dans une panoplie accrochée aux murs de cette chambre. Il en prit un, fit jouer les batteries avec une dextérité qu'expliquaient ses exploits passés, y glissa des balles et mit le tout dans sa poche. Sur une table, à côté d'un buvard devant lequel il s'asseyait lorsqu'il voulait écrire, il y avait une bouteille de sherry. Il en remplit un verre qu'il vida d'un trait. Puis il traça d'une main ferme les lignes suivantes :

« Ma fille, tu ne m'aimes plus. Je meurs. Une pensée a fait hésiter mon bras prêt à me détruire : celle du regret que tu éprouveras en apprenant à quelle extrémité tes paroles m'ont conduit. Ce regret j'aurais voulu te l'épargner. Mais maudit par

toi, je n'ai pas le courage de vivre. Puis, tu m'as à deux reprises, parlé de Dieu. Si tu y crois, c'est qu'il existe. Il y a là un fait sur lequel mon esprit ne s'est arrêté jamais, en face duquel j'ai peur. J'échappe à la peur par la mort, avant d'avoir cherché à approfondir ce mystérieux problème que tes paroles ont soulevé. Ma fille, je n'ai pas su t'aimer ; mais je t'ai bien aimée. Des conseils pernicieux, auxquels tu as prêté une oreille complaisante, ont eu seuls le pouvoir de me chasser de ton cœur.

« C'est ce prêtre misérable, auquel tu as eu le malheur de donner ta tendresse, qui t'a appris à me haïr. J'aurais pu me venger de lui. Je n'en ai ni le temps ni le désir. D'ailleurs, ma vengeance est sûre, c'est toi qui l'accompliras. Que mon souvenir te soit doux, et puisses-tu trouver le bonheur que je ne t'ai pas donné !

« Ton père,

« ARCHIBALD. »

Il ferma la lettre inscrivit sur l'enveloppe le

nom de Léa, la plaça en évidence. Puis, il sortit sans chanceler, marchant avec son flegme accoutumé, afin d'aller chercher au bord de la mer un lieu propice pour en finir avec la vie, loin de témoins importuns.

VII

Léa venait de quitter la chambre de Séverin, lorsqu'un des valets de la ferme, réveillé par le bruit de la sonnette qu'avait agitée son maître, accourut. En le voyant étendu sans connaissance sur le parquet, il le crut mort. Mais Séverin ouvrit les yeux. Cet homme poussa un cri de joie et s'empressa de lui donner des soins. Il suffit de quelques gouttes de vinaigre et d'eau sucrée pour rappeler complétement Séverin à la vie.

— N'as-tu vu personne ?

Telles furent ses premières paroles.

— Non, monsieur, vous étiez étendu là, auprès de ce fauteuil renversé. Je n'ai vu personne. Mais j'ai remarqué que toutes les portes étaient ouvertes. Auriez-vous entendu des voleurs ?

— Je n'ai entendu qu'un bruit qui m'a rappelé que Cassinel étant absent, n'avait pu fermer les portes, qu'elles devaient être ouvertes. J'ai voulu m'en assurer ; j'allais descendre, lorsque j'ai senti mon sang se glacer. Je n'ai eu que le temps d'appeler, et j'ai perdu connaissance.

Cette explication était si naturelle que le valet s'en contenta. Séverin, rassuré à la pensée que les événements de cette terrible nuit resteraient ensevelis dans le plus profond mystère, s'empressa de le congédier. Avant de se retirer, cet homme l'engagea à se mettre au lit. Afin de ne pas éveiller ses soupçons, Séverin feignit de céder à ce conseil. Mais, à peine seul, il s'élança vers la croisée, l'ouvrit, pencha la tête au dehors et tendit l'oreille. Il espérait que Léa n'aurait pas encore quitté le jardin, qu'il pourrait tenter de l'apaiser, en l'accompagnant jusqu'au château. Mais il n'entendit aucun bruit de voix ni de pas. La nuit

était calme. A la clarté blanche qui descendait du ciel, il put promener un long regard sur la campagne et s'assurer qu'il n'y avait pas une ombre humaine à la portée de ses yeux.

Il ferma la croisée, se jeta tout habillé sur son lit et essaya de dormir. Ce fut en vain. Dans son cerveau troublé, ressuscitaient avec une lucidité singulière, tous les détails de la scène qui venait de lui révéler le secret de Léa. Il remerciait Dieu qui avait permis qu'il restât pur, dans ce déchaînement de ses sens révoltés, qu'il ne succombât pas à l'aveu que ses oreilles avaient entendu. Mais, en même temps, il se reprochait d'avoir été cruel pour Léa, de n'avoir pas su la calmer, la raisonner. Il craignait qu'en le quittant, la tête perdue, elle n'eût tenté, sous le coup de sa douleur, de mettre fin à ses jours. Cette pensée le torturait. Il aurait voulu voir paraître l'aurore, afin de s'élancer sur les traces de Léa, et de l'arracher au suicide, si elle était résolue à mourir. C'est qu'il l'aimait, et plus cet amour déchirait son cœur, plus il s'y attachait, en offrant à Dieu son martyre.

Il ne put rester plus longtemps dans cette immobilité. Il se mit à marcher dans sa chambre à grands pas, n'interrompant sa promenade que pour s'agenouiller, de temps en temps, devant son crucifix. C'est ainsi qu'il attendit le jour. Jamais nuit ne lui parut si longue.

Enfin, le ciel s'éclaira au-dessus de la mer, du côté de l'Orient. Les étoiles disparurent peu à peu, la lune se voila. Bientôt l'aurore radieuse se leva dans un ciel voilé de légères vapeurs qui annonçaient un beau jour.

Séverin sortit. Il s'avança rapidement, en suivant les bords de la mer, dans la direction du château. C'était la route qu'avait dû suivre Léa, au milieu de la nuit. Parfois, un rocher s'avançant au-dessus des eaux, obstruait son chemin. Alors, il en suivait les contours, se demandant anxieusement s'il n'allait pas découvrir le cadavre de Léa.

Il marchait ainsi, sous le poids de ces sombres pensées, lorsqu'il se trouva tout à coup en face d'un homme qu'il ne reconnut pas d'abord. Cet homme était accroupi, la tête dans ses mains, sur

un rocher peu élevé, taillé à pic du côté de la mer, au pied duquel l'écume et le tourbillonnement des eaux annonçaient l'existence d'un gouffre.

Au bruit que fit Séverin en approchant de lui, cet individu se retourna. C'était Archibald Clamorgan. Sa présence en cet endroit, la vive douleur peinte sur son visage, épouvantèrent Séverin. Était-ce dans ce gouffre que Léa s'était précipitée? Son père la pleurait-il? Cette question se présenta à l'esprit du jeune prêtre avec la rapidité d'un éclair. Il porta la main à son cœur et, désignant le gouffre :

— Votre fille! monsieur! votre fille! s'écria-t-il.

— Craignez-vous qu'elle soit morte? demanda Archibald d'une voix attristée. Rassurez-vous, elle vit.

Un cri de joie s'échappa de la poitrine de Séverin. En même temps il tomba à genoux, joignit les mains et remercia Dieu dans un transport d'enthousiasme.

— Vous l'aimez donc bien? demanda Archibald.

Séverin ne répondit que par un regard, mais quel regard!

— Puisque vous l'aimez, reprit amèrement Archibald, pourquoi vous plaisez-vous à la faire souffrir ? pourquoi lui avez-vous appris à me haïr ?

A ces mots, Séverin se releva.

— A vous haïr ! moi ! on vous a trompé, monsieur.

— Je sais bien que vous ne lui avez pas dit que j'étais un être infâme, indigne du nom de père, indigne de l'amour qu'elle m'avait toujours témoigné. Mais, en lui parlant sans cesse de Dieu, en lui démontrant les vices de son éducation, vous l'avez obligée à maudire celui à qui elle doit d'être ce qu'elle est. Tout à l'heure, elle m'a accusé de ne lui avoir pas fait connaître les devoirs de la vie, de l'avoir laissée dans une incrédulité fatale, de ne l'avoir pas armée contre les passions. Dans l'excès de sa colère et de sa douleur, elle m'a chassé. Qui accuserai-je, si ce n'est vous, vous qui, après avoir, par vos paroles décevantes, détourné de moi le cœur de ma fille, n'avez pas su l'aimer ? C'est vous qui l'avez réduite au désespoir qui lui a dicté les affreux reproches dont elle m'a accablé ! Ah ! monsieur, vous m'avez fait bien du mal ! Lorsque

vous venez de paraître, je me demandais si je devais vous laisser vivre, après avoir tant souffert par vous.

— La vie ne m'est rien, reprit Séverin d'une voix calme. S'il faut en faire le sacrifice pour apaiser votre douleur, prenez-la.

Il y eut un assez long silence pendant lequel les deux personnages de cette scène restèrent immobiles, l'un toujours assis, dans une attitude désespérée, l'autre, debout devant lui, le regardant avec compassion..... Séverin reprit :

— Mais, avant de recevoir de vous le coup qui mettra un terme à un martyre dont vous ne pouvez connaître les souffrances, qu'il me soit permis de vous dire que ce n'est pas moi qu'il faut accuser du courroux de votre fille. Si je lui ai fait entendre les grandes vérités de la foi, dont jamais personne ne lui avait parlé, c'était pour ouvrir son âme orgueilleuse à l'humilité, à la clémence, à la douceur, à l'amour de Dieu, seule source de tous les amours durables. Si j'avais réussi, elle vous aimerait encore plus qu'elle ne vous a jamais aimé. C'est parce que je n'ai pu la convaincre, qu'irritée de ne pouvoir

croire, elle vous déteste, vous qui n'avez pas su faire d'elle une femme chrétienne. N'accusez que vous-même, n'accusez que les tristes enseignements qui sortaient de votre bouche, les déplorables exemples dont votre vie était remplie.

Archibald laissa échapper un geste d'impatience.

— Que me parlez-vous d'enseignements et d'exemples déplorables ? Malgré tout, Léa me prodiguait une douce tendresse dont vous avez tari la source dans son cœur. J'en jouirais encore si vous n'étiez pas venu dans ce pays, si vous n'aviez pas tenté d'opérer ici des conversions. Vous êtes donc l'auteur de tous mes maux !

— Je n'ai été qu'un instrument. Ce que j'ai fait, un autre l'aurait fait, et les résultats seraient les mêmes. Ne voyez-vous pas que l'orage qui a éclaté dans l'âme de madame Faverney, et dont vous êtes victime, se préparait depuis longtemps ?... Croyez-vous qu'elle était heureuse ? Vous ignorez donc ce qui s'était passé, les tentatives de son mari pour la transformer, les découragements qu'il a subis n'ayant pu réussir, les troubles de leur union ? Un gouffre, plus profond que celui qui est en ce mo-

ment sous nos pieds, s'est creusé entre eux, et vous n'avez rien vu ! Apprenez donc que votre fille était malheureuse, que c'est à vous qu'un jour elle aurait fait remonter la cause de son malheur.

Archibald ne répondit pas. Quel travail se faisait en lui ? Résolu à mourir, subissait-il le rayonnement soudain d'une lumière intérieure qui commençait à pénétrer dans les replis ténébreux de son âme misérable ? Accablé par le coup cruel que lui avait porté la haine de sa fille, comprenait-il l'infamie de sa vie ? Le Dieu dont Léa avait prononcé le nom, auquel jamais il n'avait voulu croire, lui faisait-il peur ? Qui dira par quelles émotions successives passent, en se transformant, ces natures grossières, révoltées, comment elles arrivent à se courber sous le joug divin ? Après avoir médité les paroles qu'il venait d'entendre :

— Vous avez raison, dit-il d'une voix douce, je ne dois accuser que moi-même ; mais, croyez-vous que si vous aviez aimé ma fille comme elle voulait être aimée, j'aurais supporté le poids de sa colère ?

— Quoi !... s'écria Séverin troublé, elle vous a dit ?...

— Elle ne m'a rien dit, mais j'ai compris qu'un grand chagrin d'amour avait pu seul l'irriter à ce point contre son père, qu'elle avait dû se traîner à vos pieds, afin d'obtenir un regard de vous, que votre insensibilité a fait descendre dans son cœur la haine qui a rejailli sur moi.

— C'est en partie la vérité, répondit Séverin ; mais je ne saurais recevoir de reproches sur ce sujet. C'est une affaire entre ma conscience et moi. Je suis prêtre ; je dois apprendre aux hommes à obéir à leur conscience. J'ai fait ce que la mienne m'a ordonné. Je m'étonne seulement que vous me blâmiez d'avoir respecté votre fille.

— Je l'aime tant ! s'écria Archibald, que je voudrais la voir heureuse !

— Même au prix de son honneur, de sa dignité ? Détrompez-vous ! si j'avais cédé, elle serait plus malheureuse encore !

— Tout est donc désespéré, murmura Archibald ; jamais ma fille ne m'aimera. Jamais je ne connaîtrai la douceur de ses caresses, de ses soins. Je n'ai plus qu'à mourir !

Et des larmes amères coulèrent de ses yeux...

Pendant ce temps, le missionnaire se demandait si l'heure n'était pas venue de faire entendre à cette âme éprouvée le grand langage de la foi, si Archibald, après avoir si longtemps nié Dieu, n'était pas prêt à s'incliner sous sa main. Oubliant ses propres douleurs, sa faiblesse, son désespoir, il résolut de tenter un suprême effort.

— Pourquoi mourir ? demanda-t-il. Il faut vivre, au contraire, pour réparer le mal que vous avez fait à votre fille, à vous-même, pour obtenir qu'elle vous rende l'amour qu'elle vous a ôté.

— Comment l'espérer ? Y a-t-il un moyen pour me faire pardonner ?

— Il y en a un : croire en Dieu.

— Encore ce nom ! dit Archibald d'une voix sombre. Que peut-il pour moi ce Dieu dont l'idée m'obsède depuis quelques heures !... S'il existe, il doit me haïr.

— Dieu n'a pas de haine. C'est un père miséricordieux, qui n'a jamais refusé son pardon à ceux qu'anime un sincère repentir.

— C'est qu'à ses yeux je dois être un grand criminel ! reprit Archibald avec un soupir. Quelles

fautes n'ai-je pas commises ?... Quelles joies défendues n'ai-je pas goûtées ? Si je vous faisais lire dans mon passé, vous seriez épouvanté.

— Tous les crimes peuvent trouver grâce au ciel !

— J'ai tué mes semblables, pillé des couvents, violé les vierges qui les habitaient, incendié des chaumières, coulé bas des navires de mon pays. La moitié de ma fortune est faite de vols et de rapines.

Et comme Séverin se taisait, Archibald s'écria :

— Vous voyez bien que votre Dieu ne me pardonnerait pas.

Pour la seconde fois, Séverin répondit :

— Tous les crimes peuvent trouver grâce au ciel !

— La vieillesse n'a pas arrêté mes débordements; j'ai séduit, débauché des filles innocentes. J'ai passé d'innombrables nuits dans des orgies sans nom, et, pour couronner dignement une telle vie, j'allais en finir avec elle au moment où vous m'avez rencontré.

En parlant ainsi, Archibald prit dans sa poche

l'arme qu'il avait apportée avec lui. Mais ses mains tremblaient. Le pistolet s'en échappa. Il disparut sans bruit dans le gouffre béant et tumultueux.

Pour la troisième fois Séverin répondit :

— Tous les crimes peuvent trouver grâce au ciel !

— Que faire alors ?

— Se repentir ! expier !

Archibald se leva. Redressant sa tête blanchie, il montra à Séverin son visage transfiguré par une immense espérance.

— Eh bien, conseillez-moi ! s'écria-t-il. Dites-moi comment j'apaiserai la colère de Dieu. Faudra-t-il me traîner à ses pieds, meurtrir mes genoux, châtier mon corps. N'est-ce pas là ce qu'il exige ?

Un sourire radieux apparut dans le regard attristé de Séverin. L'homme était mort en lui. Il ne restait que le prêtre, le missionnaire, goûtant l'ineffable joie d'avoir conquis une âme à la vérité.

— Ah ! mon frère, dit-il, mon Dieu, qui désormais sera le vôtre, n'exige rien que les forces

O. TAYLOR INST.

humaines ne puissent accomplir. Prouvez vos regrets par la prière, par l'aumône. Soulagez les pauvres par le don de la part de votre fortune injustement acquise. Ne songez plus qu'au salut de votre âme immortelle. Rendez-la digne de jouir, dans l'éternelle paix, de la présence du Dieu vivant. Pleurez vos fautes. Rachetez, par la conduite de vos derniers jours, les scandales de votre passé. Prouvez au monde, par l'exemple de votre repentir, qu'il n'est pas d'abîme profond où la grâce ne puisse atteindre, pour en retirer les désespérés. A ce prix vous serez sauvé, à ce prix vous goûterez encore la paix intérieure, et peut-être dans sa clémence le Ciel permettra-t-il que votre fille, transformée comme vous, rende à son père l'affection et l'estime.

Archibald l'écoutait, tandis qu'un formidable écroulement s'opérait en lui. Les passions malsaines, les vices odieux, l'orgueil, les instincts brutaux, toutes ces choses qui avaient fait de lui jusqu'à ce jour un être repoussant, gisaient au fond de son cœur, — monceau de ruines sur lequel Séverin venait de planter le drapeau de la foi.

— Ah ! vous m'avez sauvé ! s'écria Archibald, ma fille m'avait dit tout à l'heure : « Il y a un Dieu ! » et depuis j'avais peur.

— Ciel ! elle croit !

— Elle croit, vous l'avez dit. Mais ce Dieu n'est encore pour elle, comme il était tout à l'heure pour moi, qu'un être à craindre.

— Elle l'aimera, fit Séverin avec enthousiasme ; et d'une voix plus douce il reprit : « Seigneur !... maintenant mon œuvre est faite ! Je n'ai qu'à partir. »

Partir ! cette pensée lui rappela qu'il était homme. Allait-il donc vivre loin de Léa ! Il l'aimait, et en songeant qu'il fallait se séparer d'elle, il sentait son amour redoubler de violence. A ce moment Archibald approcha de lui.

— Vous voulez nous quitter ! déjà ! Mais, où trouverai-je les conseils, les encouragements ?

Séverin l'arrêta.

— Il est des cloîtres, répondit-il, ouverts à toutes les douleurs. On y apprend, dans l'observance d'une règle sévère, à aimer Dieu, à se repentir.

— Merci ! un de ces cloîtres sera ma dernière retraite. Mon père ! bénissez-moi.

Et le vieillard s'agenouilla devant le jeune homme qui étendit sur lui ses mains tremblantes.

Archibald se leva.

— Nous nous reverrons, dit-il en montrant le ciel.

Et, descendant d'un pied ferme les pentes abruptes du rocher qu'il avait choisi quelques instants avant pour y mourir, il se dirigea vers le château, désireux de détruire, avant le réveil de Léa, la lettre dans laquelle il lui annonçait sa mort.

Séverin revint à pas lents du côté de sa demeure, en proie à deux sentiments contraires qui se partageaient son cœur. Il goûtait une joie infinie en songeant à la conversion dont il venait d'être l'ouvrier et le témoin. Mais il subissait une intolérable torture, en songeant que cette conversion, assurant en quelque sorte celle de Léa, mettait un terme à sa mission. Il fallait partir. Il ne reverrait plus cette femme adorée auprès de laquelle il s'était depuis plusieurs mois accoutumé à vivre.

Il ne repaîtrait plus ses yeux des beautés qui l'avaient séduit. Il fallait s'arracher à cette ivresse ardente. Sous le poids de ces pensées, accablé par les efforts qu'il avait faits durant cette nuit de fièvre pour résister à Léa, il ne se soutenait plus. Le sang qui courait dans ses veines embrasait son corps d'une chaleur étouffante. Il lui semblait qu'un voile avait couvert ses yeux. Il sentait aux tempes des battements semblables à des coups de marteau.

Tandis qu'il marchait ainsi, chancelant et affaibli, le jour avait atteint son plus grand éclat. Le soleil planant au-dessus de la mer, comme un globe de feu, s'élevait lentement dans l'horizon, dissipant les vapeurs humides du matin. Au loin, sortant du golfe, leurs voiles gonflées par une brise légère, les nacelles des pêcheurs glissaient à la surface des flots. Des oiseaux aux grandes ailes leur faisaient cortége, plongeant quelquefois, pour saisir au passage un de ces poissons dorés qui jouaient par milliers dans les sillons que les barques traçaient sur l'eau. Ce splendide spectacle, Séverin ne le voyait pas. Dans le ciel clair, mon-

taient les chansons des travailleurs de la mer. Ces légendes naïves, Séverin ne les entendait pas. Il était tout entier livré à sa douleur qui laissait autour de lui la nature insensible.

Il put arriver cependant jusqu'à sa demeure. Il était temps. Quelques pas encore et, privé de forces, il allait de nouveau s'évanouir. Il gravit lentement l'escalier qui conduisait à sa chambre. Il entra et s'assit sur ce fauteuil où durant la nuit Léa s'était assise. Les murs, les meubles, le christ lui-même parlaient d'elle. Tout était encore imprégné de l'âcre odeur d'un parfum particulier à cette femme, qu'il respirait avec délices.

Tout à coup, son regard s'arrêta sur une lettre qui venait d'arriver et qu'on avait posée sur la table. Son cœur se mit à battre plus fort. Ce n'était là cependant qu'un incident ordinaire de la vie. Mais il pressentait une catastrophe. Il se leva, prit le pli, regarda l'adresse et reconnut l'écriture de son supérieur. Il déchira l'enveloppe, un morceau de papier tomba à ses pieds. Il le ramassa et lut ces mots :

« Mon cher enfant

« Prenez connaissance de cette lettre que j'ai reçue de Saint-Tropez. Elle vous expliquera ma décision.

« Revenez, je vous l'ordonne. »

De quoi l'accusait-on ? Il ouvrit la lettre à laquelle son supérieur faisait allusion et qui portait la signature d'un ecclésiastique de Saint-Tropez.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le supérieur,

« Je crois de mon devoir de vous écrire au sujet de M. l'abbé Séverin Vergniaud, qui habite notre ville depuis quelques mois. Lorsqu'après la mort de sa mère, nous nous sommes étonnés de voir son séjour ici se prolonger, alors que de grands devoirs l'appelaient ailleurs, il ne nous a pas caché qu'il voulait entreprendre, avec votre consentement, la conversion d'une personne à laquelle il portait un

vif intérêt. Désireux de seconder ses efforts, nous avons prié Dieu de les couronner de succès et nous les avons suivis avec sollicitude.

« Le temps a passé sans amener aucun résultat, et il nous paraît qu'aujourd'hui M. l'abbé Vergniaud doit renoncer à son entreprise. Cependant, il ne se presse pas de partir. Il continue à fréquenter la maison de la personne en question, où il est exposé à des tentations dangereuses et où les exemples qu'il apporte ne sauraient lutter contre ceux qu'il trouve. Non-seulement il s'y rend tous les jours et plusieurs fois chaque jour, mais encore il fait avec cette personne, dont l'impiété n'est malheureusement que trop prouvée, des promenades nocturnes qui indiquent une intimité que ne justifient pas suffisamment les nécessités d'une mission, alors surtout qu'il y a, des deux parts, tant de jeunesse. On les a même, à diverses reprises, rencontrés à cheval, et on commence à s'étonner ici des assiduités de M. l'abbé Vergniaud auprès de madame F***. On est prêt à les mal interpréter.

« Je n'accuse pas notre jeune ami de nourrir

des sentiments indignes de lui, mais d'autres pourraient être moins indulgents, et l'honneur du clergé en souffrirait dans ce pays. Aussi, après avoir consulté quelques-uns de mes confrères, j'ai pris le parti de vous avertir. Il nous paraît urgent que M. l'abbé Vergniaud quitte Saint-Tropez et ne poursuive pas plus longtemps l'accomplissement d'une œuvre qui demande d'autres vertus que les siennes : l'expérience d'un vieillard et non les faiblesses d'un jeune homme. »

La lecture de cette lettre causa à Séverin une douleur plus grande que toutes celles qu'il souffrait déjà. Se voir soupçonner d'un crime, alors qu'il était innocent et qu'il avait tant lutté afin de rester pur, c'en était trop pour ce pauvre cerveau affaibli déjà par tant d'épreuves. Irrité d'abord, il voulait courir chez l'auteur de ces calomnies et se justifier en lui faisant connaître les combats qu'il avait livrés, la victoire qu'il venait de remporter sur Archibald. Mais il ne se sentait plus le courage d'agir encore.

Il voulut écrire à son supérieur. La plume

tomba de ses mains. Alors il se livra au plus violent désespoir, versa des larmes sur sa destinée, maudit le jour où il avait eu la fatale pensée de convertir Léa.

C'est au milieu de cette explosion de son chagrin qu'il entendit s'ouvrir une porte derrière lui. Il tourna la tête de ce côté. Un prêtre, au visage vénérable, venait d'entrer, dans lequel Séverin reconnut un missionnaire dont il avait conquis l'amitié, pendant son séjour dans la sainte maison de la rue du Bac. Dans l'impossibilité où il était de se déplacer, le supérieur de cette maison, après avoir écrit à Séverin, avait envoyé à son secours ce vétéran de la foi.

Le vieillard et le jeune homme se regardèrent quelques instants. Puis le premier ouvrit ses bras, et le second s'y précipita en s'écriant :

— Mon père! mon père! je ne suis pas coupable.

— Je le savais, mon enfant.

Telle fut la réponse du bon prêtre. Puis il expliqua à Séverin les circonstances qui l'avaient conduit à Saint-Tropez. A son tour, ce dernier

raconta la longue et douloureuse histoire que le lecteur connaît déjà. Il ne cacha rien. Il avait besoin de se confier à un ami, de prouver son innocence.

— Vous avez vaillamment rempli votre devoir, mon enfant, dit le vieillard, lorsque Séverin eut terminé son récit. Vous avez subi tous les assauts en digne soldat du Christ. Mais il ne faut pas rester dans ces lieux un jour de plus. Le péril est trop près de vous. D'ailleurs, ici vous ne pouvez plus rien et votre concours est nécessaire ailleurs. Laissez à Dieu le soin de finir votre œuvre. Apaisez-vous, reprenez votre calme, et dès que vous serez en état de supporter le voyage, nous quitterons ce pays. Vous êtes désigné pour vous embarquer sur un navire qui doit quitter Toulon dans quelques jours.

— Partons! mon père! partons sur-le-champ, s'écria Séverin.

Mais au même moment le vieillard le vit pâlir, tendre les bras et retomber sur sa chaise, inanimé.

Lorsque Cassinel revint d'Hyères, quelques heures plus tard, il trouva Séverin couché, en proie au délire. Un médecin appelé en toute hâte déclara que l'état du malade était alarmant, et lorsqu'on lui demanda le nom du mal qui venait de frapper subitement cette nature jeune et forte, il répondit par ces mots terribles : Transport au cerveau.

Deux jours après les événements que nous venons de raconter, vers cinq heures du soir, Léa était seule dans sa chambre. Qui aurait reconnu, dans cette femme aux traits amaigris, au visage pâle, la belle et fière Léa? C'est qu'elle venait de passer par de cruelles épreuves. Elle n'avait plus quitté cette chambre, depuis l'orageuse nuit qui l'avait vue se traîner aux pieds de Séverin. Durant ces deux longues journées, seule, en face d'elle-même, il était tombé plus de larmes de ses yeux que durant toute sa vie. Elle pleurait sa défaite, son amour méconnu, ses espérances trompées. Elle cherchait vainement autour d'elle

une branche de salut pour s'y rattacher et ne trouvait que le vide.

Son père ne lui était plus rien. Elle l'avait vu partir sans lui demander la cause de son départ, et avait reçu ses adieux sans émotion. Quant à son mari, elle n'osait affronter sa présence. Repoussée par Séverin, elle ne se sentait pas le courage dans son instinctive loyauté, de tendre les bras vers Henri.

Ce dernier, comme s'il eût compris son impuissance à calmer cette grande douleur, ou comme s'il eût ignoré le mal de Léa, s'était abstenu de se présenter devant elle. A deux reprises, il avait fait prendre de ses nouvelles, sans pousser au delà les démonstrations de sa sollicitude. Léa ne savait donc rien de ce qui se passait au dehors. Elle aurait voulu entendre prononcer le nom de Séverin, être informée du parti auquel il s'était arrêté. Avait-il quitté Saint-Tropez ? Y était-il encore ?

Mais ce nom, elle ne le trouvait sur aucune des bouches qui lui parlaient. Elle ne le lisait que dans son cœur, où il était écrit en caractères ineffaçables.

Et puis de grands combats s'étaient livrés en elle. Convaincue maintenant de l'existence de Dieu qu'elle avait si longtemps niée, elle entendait les sévères accents d'une voix intérieure qui lui ordonnait de se courber enfin sous ce joug dont la force éclatait à ses yeux. En vain, elle se révoltait contre les preuves accablantes qui allaient désormais peser sur sa destinée ; les meurtrissures de son cœur dominaient ses révoltes. Elle se rappelait ces paroles de Séverin : « La vérité pénétrera de force dans votre âme, en déchirant tout sur son passage. » — La prophétie s'était accomplie. Mais, si elle subissait ainsi la vérité, elle ne l'aimait pas, et durant les deux journées qui venaient de s'écouler, elle n'avait poursuivi d'autre but que celui d'échapper à ces mots éclatants qui résonnaient sans cesse autour d'elle :

« Il y a un Dieu ! »

Tout à coup, sa femme de chambre parut et lui dit que Cassinel, le fermier de M. Vergniaud, venait de se présenter au château et désirait la voir.

— Qu'il entre ! s'écria-t-elle impétueusement.

On introduisit Cassinel. Son visage portait les traces d'une tristesse telle que Léa pressentit un malheur.

— Que venez-vous m'annoncer ? demanda-t-elle en joignant les mains.

Cassinel tordait son chapeau entre ses doigts avec embarras. Il semblait chercher les paroles qu'il allait prononcer.

— Parlez ! parlez, je vous en supplie, ajouta Léa.

— Madame, dit-il, je suis chargé de vous apporter une triste nouvelle.

— Séverin est mort !

Ce cri sortit de son cœur avec un accent tel que Cassinel la regarda comme pour se convaincre qu'elle possédait toute sa raison.

Il répondit :

— Non, madame, M. Séverin n'est pas mort. Mais il est bien mal. Depuis deux jours, le délire ne l'a pas quitté, et le médecin ne conserve plus d'espoir. Mon pauvre maître succombe à un transport au cerveau. Il a subi des crises effroyables. Durant toute la nuit, il a parlé, tenant un langage

d'aliéné. Tout à l'heure, à la suite d'un court sommeil, le calme a paru se faire en lui. Il m'a appelé et m'a dit : « Cours chercher madame Faverney. Dis-lui que je veux la voir, qu'il faut que je lui parle. » Et voilà, madame, pourquoi je suis ici.

Léa demeura une minute immobile, écrasée sous le fardeau de cette nouvelle désespérante, heureuse et fière cependant que Séverin mourant eût songé à la faire venir auprès de lui.

— Vous hésitez, madame ? dit Cassinel qui se méprit à son immobilité.

— Non ! non ! s'écria-t-elle, je vous suis.

Elle sonna aussitôt et donna l'ordre d'atteler une voiture. Dans l'état où elle se trouvait, les traits décomposés, les yeux gonflés de larmes, elle ne voulait pas aller à pied, dans la crainte d'être rencontrée par des passants indiscrets.

Quelques instants après, elle entrait dans la chambre de Séverin. Il y avait trois personnes autour du lit, un médecin, un vénérable prêtre inconnu à Léa, qui n'était autre que l'ami de Séverin, et enfin Henri Faverney. Surprise de

rencontrer ce dernier en cet endroit, c'est à lui qu'elle alla d'abord.

— Vous saviez que notre ami était malade, et vous ne m'avez pas prévenue? dit-elle avec un accent de reproche.

— Je n'ai été prévenu moi-même que ce matin, répondit Henri, et d'ailleurs, je vous savais souffrante. Il m'en coûtait de vous attrister.

— Je suis moins sensible aux émotions que vous ne pensez.

Ayant ainsi parlé, elle s'avança vers le lit de Séverin. Mais, à moitié chemin, elle rencontra le missionnaire arrivé de Paris depuis deux jours. Ce vieillard s'inclina devant elle et lui dit :

— Madame, notre pauvre malade est bien faible. Mais il a désiré vous voir, et je n'ai pas cru devoir m'opposer à son désir. Je vous supplie seulement de lui éviter les émotions violentes. Il délirait il y a quelques instants. C'est par miracle qu'un peu de calme s'est fait en lui. Épargnez-le.

Léa ne pouvait retenir ses larmes. D'un signe, elle promit de faire ce qu'on souhaitait d'elle. Elle

s'approcha du lit où gisait mourant son bien-aimé. Il entendit ses pas et devina sa présence, avec cet instinct particulier aux malades. Alors, un sourire se dessina sur ses lèvres décolorées. Il retourna la tête du côté de Léa, ordonna d'un geste à tous les assistants de se retirer.

Resté seul avec elle, il lui dit d'une voix faible :

— C'est avec le consentement de votre mari que j'ai pris la liberté de vous faire appeler. Je sens la vie se retirer de moi. Déjà ma raison s'est égarée. Je peux la perdre encore, et j'ai voulu profiter de ces quelques instants de lucidité pour vous confier mes dernières pensées. Après ce qui s'est passé entre nous, il est indispensable que vous m'entendiez.

— Je vous écoute, murmura Léa.

Séverin reprit haleine et continua .

— Depuis plusieurs mois je vis auprès de vous, dans le but unique de vous ramener à la foi. Jusqu'au jour récent où vous m'avez déclaré que jamais je n'atteindrais le but que je poursuis, j'avais espéré. Vos cruelles paroles, précédées d'autres

plus douces que je ne dois pas me rappeler, ont jeté le désespoir dans mon âme. Je n'ai plus le temps maintenant de tenter de nouveaux efforts. J'en aurais le temps que mon courage ne serait plus à la hauteur de ma mission. Prêt à mourir, cependant, je vous dois un aveu solennel. Si je me suis décidé à vous le faire entendre, c'est que je n'ai plus que ce moyen de toucher votre cœur rebelle.

Il s'arrêta de nouveau, et regarda Léa qui restait devant lui, debout, immobile et la tête baissée.

— Vous m'avez dit, il y a deux jours, ces paroles : « Si vous m'aviez aimée, je croirais. » Je ne pouvais alors vous répondre la vérité, telle qu'elle se formulait dans mon âme. Mais, à ce moment, il m'est permis de vous la dire. Croyez, Léa, car je vous ai beaucoup aimée.

Elle tressaillit. Mais il reprit :

— Je vous ai aimée d'une passion non moins ardente que la vôtre, qui s'est déclarée le jour où je vous rencontrai au chevet de ma mère morte. C'est là que nos deux âmes se mesurèrent pour la

lutte qu'elles devaient se livrer, que je sentis mon cœur embrasé par le premier de vos regards. A dater de ce jour, mon amour s'est accru sans cesse. Coupable jusque dans les luttes que je soutenais contre la fatale influence de votre beauté, j'ai connu toutes les tortures de la passion et j'en ignore encore les joies. Ces joies, je ne pouvais les goûter. Mes vœux s'y opposaient. Grâce à Dieu, je ne les ai pas trahis. Rappelez-vous nos longues promenades au bord de la mer, nos courses à cheval dans les bois. J'étais près de vous, je respirais votre haleine je lisais dans vos yeux et je ne pouvais vous dire rien du secret qui m'étouffait. Rappelez-vous la nuit que votre présence dans ma maison a transformée en un long orage. Dites-vous que je vous aimais alors éperdûment, que jamais je ne vous avais connu plus séduisante ni plus belle, et vous comprendrez l'étendue des maux que j'ai endurés, la violence des tentations que j'ai subies.

— Ah ! s'écria Léa, en interrompant ce récit, c'est moi qui vous tue ! Je n'ai pas compris que vous m'aimiez. Je n'ai pas compris la noblesse,

l'étendue de votre résistance ! Je me traînais à vos pieds. Ce n'est pas l'indifférence qui dictait les paroles désespérantes que vous prononciez ! Vous m'aimiez et, en quittant votre maison, je vous ai maudit. Ah ! malheureuse ! j'ai appelé la mort sur votre tête !

Séverin la regarda. Jamais tant de bonté ne s'était révélée dans un regard.

— Ne vous accusez pas, dit-il. Je meurs, parce que, désireux de vous convaincre, je n'ai pas quitté ces lieux, alors que mon cœur n'était pas encore épris de vous au point de mourir d'une séparation. Je meurs, parce qu'ayant voulu vivre à vos côtés, j'ai goûté le charme qui se dégageait de vos yeux. Je meurs, parce que je vous ai éperdûment aimée, sans espérance, sans pouvoir dominer cet amour. A l'heure où je suis, l'homme est sincère avec lui-même et avec les autres ; tous les sentiments, toutes les affections dont notre âme est pleine, s'épurent et s'idéalisent. C'est donc sans faiblesse comme sans regret que je vous fais cet aveu solennel. Je vous ai aimée. Je vous aime encore !

— Vous m'aimez, et vous allez mourir ! murmura passionnément Léa. J'aurai donc été fatale à tous ceux qui m'ont aimée, ajouta-t-elle désolée. Séverin tué par moi ; le bonheur de mon mari à jamais détruit par mon orgueuil insensé ; mon père chassé de sa maison par sa fille. Voilà mon œuvre.

Et, baissant la tête, elle s'abîma dans des réflexions douloureuses.

Séverin avait entendu ces mots, sa faiblesse ne lui permit pas d'y répondre sur-le-champ. Au bout de quelques instants, il reprit :

— Léa, point de vains regrets, point d'inutiles remords ! Si mon cœur a été faible, ce n'est pas votre faute. Qu'y pouviez-vous ? Et puis, il est bon que je meure. Poursuivi par votre souvenir, peut-être aurais-je subi les dégoûts, les tristesses qui sont le résultat d'un amour désespéré, et perdant de vue mes devoirs, serais-je devenu un mauvais prêtre ! Croyez-moi, je suis heureux de mourir. Loin de vous accuser, je vous bénis !

Léa pleurait doucement et ne répondit pas. Séverin continua :

— Je meurs en paix, parce que je laisse dans vos mains les éléments d'un bonheur désormais assuré. Votre mari ne vous a jamais plus aimée. Vous allez trouver en lui une patience, une douceur inaltérables. Il veut vous faire oublier le passé.

— Le passé ! je ne l'oublierai jamais ! fit Léa si doucement que Séverin ne l'entendit pas.

— Quant à votre père, ajouta-t-il, ce n'est pas la tristesse dans le cœur qu'il est parti. Il est parti réconcilié avec Dieu !...

— Mon père ! mon père ! s'écria Léa éperdue de surprise. Dites-vous vrai ?

— Il croit ! dit Séverin.

Il respira longuement, tandis que Léa toujours debout en face du lit le regardait avec une tristesse mêlée d'admiration.

— Et vous, reprit-il alors, ne me donnerez-vous pas la suprême joie que depuis si longtemps j'attends de vous ? Ne voudrez-vous pas que j'emporte dans la tombe cette consolation infinie d'avoir vu votre âme, déjà tant assiégée, ouverte enfin à la lumière divine ? Léa ! Léa ! Au nom de

l'amour que j'ai eu pour vous, qui s'est en quelques jours transformé en un sentiment pur et sacré, au nom de cet amour qui pouvait nous perdre à jamais, et qui vous sauvera, écoutez d'un cœur docile la voix de Dieu.

— Dieu ! il vous arrache à ma tendresse !

— Vouliez-vous me perdre ? Vouliez-vous me déshonorer ? Léa, cette tendresse était coupable, jamais elle n'eût été bénie. Voyez, je meurs, je meurs sans avoir succombé aux tentations que me tendait ce fol amour ! Je puis me rappeler toutes les heures passées près de vous. Il en est dont le souvenir est brûlant. Mais aucune d'elles ne met la honte sur mon front. En mourant, je vous lègue ces souvenirs. Vous aussi, vous penserez à moi, mais ce sera une des joies de votre vie que d'y pouvoir songer sans rougir !... Il est donc heureux que je quitte la vie. Ici encore éclate la bonté du ciel.

Pendant que Séverin prononçait ces paroles lentement, s'interrompant parfois pour reprendre haleine et se reposer des efforts qu'il faisait en ce moment, Léa s'était agenouillée au pied de son

lit. Elle l'écoutait en silence, tandis que son imagination et son cœur servaient de théâtre à une lutte suprême entre le bien et le mal.

Le missionnaire ne la regardait plus. La tête posée sur l'oreiller, les yeux fixés vers le ciel, il continuait à parler comme s'il eût passé de la réalité dans l'extase.

— Ma vie n'aura pas été perdue, disait-il. J'ai sauvé deux âmes et je monte vers Dieu pour lui en faire l'offrande. Archibald! Léa! Henri! chers êtres qui me devez l'éternelle paix, je vous aime! Je meurs, mais je ne vous quitte pas. Votre image restera gravée dans mon âme immortelle; mon souvenir demeurera vivant au milieu de vous! Archibald, si les austérités de la vie monastique que tu vas embrasser sont dures à ton corps et à ton âme, je serai près de toi pour t'en adoucir les rigueurs! Henri, tu me devras ton bonheur. Si un jour encore il était menacé, c'est moi qui viendrai dissiper les nuages alarmants. Et toi, Léa! toi que j'ai tant aimée, tu me verras toujours devant tes yeux. Tu m'y verras aux heures de découragement et de doute, soutenant tes pas,

calmant tes peines, te montrant le ciel où je vais t'attendre, pour t'y chérir éternellement, dans les splendeurs divines.

A ces mots qui lui ouvraient l'espérance de l'immortalité, Léa se releva brusquement, elle rejeta en arrière, par un mouvement fiévreux, les cheveux qui touchaient son front. Elle promena sur Séverin un regard éperdu, et se courbant sur l'une des mains du prêtre, posée sur la couverture, elle la couvrit de baisers et de larmes en disant :

— Séverin ! Séverin ! la lumière s'est faite dans mon âme. Meurs heureux ! Je t'aime comme tu veux être aimé. Je t'aime et je crois !

Tel avait été le cri de Pauline, l'héroïque épouse de Polyeucte. Tel fut le cri de Léa !

Un sourire radieux apparut sur le visage de Séverin. Mais il ne fit aucun mouvement. D'une voix douce il dit :

— Vous l'avez entendue, anges du ciel ! Elle croit ! mon œuvre est accomplie. Léa ! je vois ma place marquée là-haut, parmi les légions des élus, et je vois la tienne aussi.... Ah ! l'éternité ne nous séparera pas !...

Il ne parla plus. Léa releva la tête et vit son ami s'assoupir. Elle crut que c'était la mort et courut vers la porte. Elle l'ouvrit en demandant du secours. Les personnes présentes accoururent, s'élancèrent vers le lit du malade, tandis qu'elle-même se laissait aller, brisée d'émotions, dans les bras de Faverney, en murmurant ces mots :

— Je crois en Dieu.

. . . . . .

L'abbé Séverin Vergniaud mourut deux jours plus tard.

Son corps repose dans le cimetière de Saint-Tropez. Sur sa tombe une main pieuse a gravé ces mots : MISSIONNAIRE MORT POUR LA FOI. »

FIN.

Ville-d'Avray, juillet-octobre 1867.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

Louis ROUSSET
VOIRON (Isère)

00022000